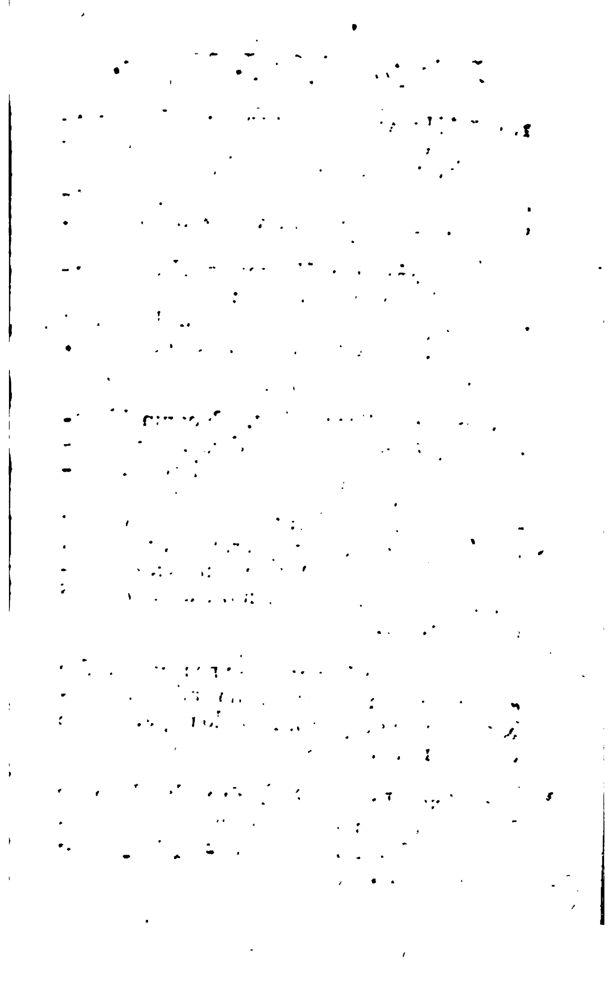
Miss Freeman.



Ann Bassett
Naseby Lodge



1. THESAURUS ELLIPSIUM LATINARUM, sive vocum quæ in sermone suppressæ indicantur, et ex præstantissimis auctoribus illustrantur, cum indicibus necessariis. Auctore ELIA PALAIRET.

2. COMPENDIUM HISTORIÆ UNIVERSALIS ab initio mundi ad tempora Caroli magni imperatoris, conscriptum à JOHANNE CLERICO. Editio nova prioribus correctior. 12mo.

3. Ἡ ΚΑΙΝΗ ΔΙΑΘΗΚΗ. Novum Testamentum, cum versione Latinâ Ariæ Montani, in quo tum selecti versiculi 1900, quibus omnes Novi Testamenti voces continentur, asteriscis notantur; tum omnes & singulæ voces, semel vel sæpius occurrentes, peculiari nota distinguuntur. Autore JOHANNE LEUSDEN, professore. Editio nova accuratissime recognita. 12mo.

4. LUSUS WESTMONASTERIENSES, sive epigrammatum & poematum minorum delectus; quibus adjicitur solitudo regia. Editio tertia. 12mo.

5. ANTI-LUCRETIUS, sive de Deo et Natura, Libri novem eminentissimi S. R. E. cardinalis M. DE POLIGNAC opus posthumum. 12mo.

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

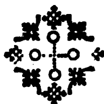
DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

AVEC DES FIGURES.

TOME QUATRIEME.



A LONDRES,
Chez J. NOURSE, Libraire du ROI.
MDCCLXIX.





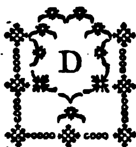
HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE DIXIEME.



CHAPITRE I.

Gil Blas part pour les Asturies : Il passe par Valladolid, où il va voir le docteur Sangrado son ancien maître, il rencontre par hazard le seigneur Manuel Ordognez, administrateur de l'hôpital.



DANS le tems que je me disposois à partir de Madrid avec Scipion, pour me rendre aux Asturies, Paul V. nomma le duc de Lerme au cardinalat. Ce pape voulant établir l'inquisition dans le royaume

royaume de Naples, revêtit de la pourpre ce ministre, pour l'engager à faire agréer au roi Philippe un si louable dessein. Tous ceux qui connoissoient parfaitement ce nouveau membre du sacré college, trouverent comme moi que l'église venoit de faire une belle acquisition.

Scipion, qui auroit mieux aimé me revoir dans un poste brillant à la cour, qu'enterré dans une solitude, me conseilla de me présenter devant le nouveau cardinal : Peut-être, me dit-il, que son éminence vous voyant hors de prison par ordre du roi, ne croira plus devoir affecter de paroître irritée contre vous ; & pourra vous reprendre à son service. Monsieur Scipion, lui répondis-je, vous oubliez apparemment que je n'ai obtenu la liberté qu'à condition que je sortirai incessamment des deux Castilles. D'ailleurs, me croyez-vous déja dégoûté de mon château de Lyrias ? Je vous l'ai déja dit, & je vous le repete, quand le duc de Lerme me rendroit ses bonnes graces, quand il m'offriroit la place même de don Rodrigue de Calderone, je la refuserois. Mon parti est pris, je veux aller à Oviédo chercher mes parens, & me retirer avec eux auprès de la ville de Valence. Pour toi, mon ami, si tu te repens d'avoir lié ton sort au mien, tu n'a qu'à me le dire; je suis prêt à te donner la moitié de mes especes, avec quoi tu demeureras à Madrid, où tu pousseras ta fortune le plus loin qu'il te sera possible.

Comment


A. Smith sc

Comment donc, reprit mon secrétaire, un peu touché de ces paroles, pouvez-vous me soupçonner d'avoir quelque répugnance à vous suivre dans votre retraite ? ce soupçon blesse mon zéle & mon attachement. Quoi, Scipion, ce fidele serviteur, qui pour partager vos peines auroit volontiers passé le reste de ses jours avec vous dans la tour de Ségovie, ne vous accompagneroit qu'à regret dans un séjour qui lui promet mille délices ! Non, monsieur, non, je n'ai point d'envie de vous détourner de votre résolution. Il faut que je vous avoue ma malice ; lorsque je vous ai conseillé de vous montrer au duc de Lerme, c'est que j'ai été bien aise de vous sonder, pour sçavoir s'il ne restoit point encore en vous quelques semences d'ambition. Hé bien ! puisque vous êtes si détaché des grandeurs, abandonnons donc promptement la cour, pour aller jouir de ces plaisirs innocens & délicieux dont nous nous formons une si charmante idée.

Nous partîmes, en effet, bientôt après tous deux dans un chaise tirée par deux bonnes mules, conduites par un garçon dont je jugeai à propos d'augmenter ma suite. Nous couchâmes le premier jour à Alcala de Hénarès, & le second à Ségovie, d'où sans m'arrêter à voir le généreux châtelain Tordésillas, je gagnai Penafiel sur le Duéro, & le lendemain Valladolid. A la vue de cette derniere ville, je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir. Mon compagnon, qui l'entendit, m'en

m'en demanda la cauſe: Mon enfant, lui dis-je, c'eſt que j'ai long-tems exercé ici la médecine. Je n'y puis penſer tranquilement. Ma conſcience m'en fait dans ce moment de ſecrets reproches. Que dis-je, il me ſemble que tous les malades que j'ai tués, ſortent de leurs tombeaux pour venir me mettre en pieces. Quelle imagination ! dit mon ſecrétaire. En vérité, ſeigneur de Santillane, vous êtes trop bon. Pourquoi vous repentir d'avoir fait votre métier ? Voyez les plus vieux médecins ; ont-ils de pareils remords ? Oh que non ! Ils vont toujours leur train, rejettant ſur la nature les accidents funeſtes, & ſe faiſant honneur des évènemens heureux.

Il eſt vrai, repris-je, que le docteur Sangrado, de qui je ſuivois fidelement la méthode, étoit de ce caractere-là. Il avoit beau voir périr tous les jours vingt perſonnes entre ſes mains : il étoit ſi perſuadé de l'excellence de la ſaignée & de la fréquente boiſſon, qu'il appelloit ſes deux ſpécifiques pour toutes ſortes de maladies, qu'au lieu de s'en prendre à ſes remedes, il croyoit que les malades ne mouroient que faute d'avoir aſſez bu & d'avoir été aſſez ſaignés. Vive-dieu ! s'écria Scipion en faiſant un éclat de rire, vous me parlez-là d'un perſonnage incomparable. Si tu es curieux de le voir & de l'entendre, lui dis-je, tu pourras dès demain ſatisfaire ta curioſité, pourvu que Sangrado vive encore, & qu'il ſoit à Valladolid, ce que j'ai de la peine à croire ;

croire; car il étoit déja vieux quand je l'ai quitté, & il s'est écoulé bien des années depuis ce tems-là.

Notre premier soin, en arrivant dans l'hôtellerie où nous allâmes descendre, fut de nous informer de ce docteur. Nous apprîmes qu'il n'étoit pas encore mort; mais que ne pouvant plus à son âge faire de visites, ni se donner de grands mouvemens, il avoit abandonné le pavé à trois ou quatre autres docteurs, qui s'étoient mis en réputation par une nouvelle pratique, qui ne valoit guere mieux que la sienne. Nous résolûmes donc de nous arrêter à Valladolid le jour suivant, tant pour laisser reposer nos mules que pour voir le seigneur Sangrado. Nous nous rendîmes chez lui sur les dix heures du matin; nous le trouvâmes assis dans un fauteuil un livre à la main. Il se leva sitôt qu'il nous apperçut, vint au devant de nous d'un pas assez ferme pour un septuagénaire, & nous demanda ce que nous lui voulions. Monsieur le docteur, lui dis-je, regardez-moi, je vous prie, attentivement. Est-ce que vous ne me remettez point? J'ai pourtant l'honneur d'être un de vos éleves. Ne vous souvient-il plus d'un certain Gil Blas, qui étoit autrefois votre commensal & votre substitut? Quoi, c'est vous, Santillane, me répondit-il, en m'embrassant d'un air affectueux? Je ne vous aurois pas reconnu. Je suis bien aise de vous revoir. Qu'avez-vous fait depuis notre séparation? Vous avez tou-

jours pratiqué la médecine. C'est à quoi, repris-je, j'avois assez de penchant; mais de fortes raisons m'en ont empêché.

Tant pis, reprit Sangrado, avec les principes que vous aviez reçus de moi, vous seriez devenu un habile médecin, pourvu que le ciel vous eût fait la grace de vous préserver de l'amour dangereux de la chymie. Ah, mon fils! poursuivit-il d'un ton douloureux & déclamateur, quel changement dans la médecine depuis quelques années! Vous m'en voyez surpris & indigné avec raison. On ôte à cet art l'honneur & la dignité. Cet art, qui dans tous le tems a respecté la vie des hommes, est en proie à la témérité, à la présomption & à l'*impéritie*; car les faits parlent, & bientôt les pierres crieront contre le brigandage des nouveaux praticiens: *lapides clamabunt!* On voit dans cette ville des médecins, ou soi-disant tels, qui se sont attelés au char de triomphe de l'antimoine: *currus triumphalis antimonii.* Des échappés de l'école de Paracelse, des adorateurs du *kermès*, des guerisseurs de hasard, qui font consister toute la science de la médecine à sçavoir préparer des drogues chymiques. Que vous dirai-je! Tout est méconnoissable dans leur méthode; la saignée du pied, par exemple, jadis si rare, est aujourd'hui presque la seule qui soit en usage. Les purgatifs autrefois doux & benins sont changés en émétique & en kermès. Ce n'est plus qu'un cahos, où chacun se permet ce qu'il veut,

veut, & franchit les bornes de l'ordre & de la sagesse que nos premiers maîtres ont posées.

Quelque envie que j'eusse de rire en entendant une si comique déclamation, j'eus la force d'y résister ; je fis plus, je déclamai contre le kermès sans sçavoir ce que c'étoit, & donnai au diable à tout hazard ceux qui l'ont inventé. Scipion remarquant que je m'égayois dans cette scene, y voulut mettre aussi du sien. Monsieur le docteur, dit-il à Sangrado, comme je suis petit neveu d'un médecin de la vieille école, qu'il me soit permis de me révolter avec vous contre les remedes de la chymie. Feu mon grand oncle, à qui dieu fasse miséricorde, étoit si chaud partisan d'Hippocrate, qu'il s'est souvent battu contre les empiriques qui ne parloient pas avec assez de respect de ce roi de la médecine. Bon sens ne peut mentir ; je servirois volontiers de bourreau à ces novateurs ignorans, dont vous vous plaignez avec tant de justice & d'éloquence. Quel désordre ces misérables ne causent-ils pas dans la société civile ?

Ce désordre, dit le docteur, va plus loin que vous ne pensez. Il ne m'a servi de rien de publier un livre contre le brigandage de la médecine ; au contraire, il augmente de jour en jour. Les chirurgiens, dont la rage est de vouloir faire les médecins, se croyent capables de l'être, dès qu'il ne faut que donner du kermès & de l'émétique, à quoi ils joignent des saignées

gnées du pied à leur fantaisie. Ils vont même jusqu'à mêler le kermès dans les apozemes & les potions cordiales, & les voilà de pair avec les grands faiseurs en médecine. Cette contagion se répand jusques dans les cloîtres. Il y a parmi les moines des freres, qui sont tout ensemble apotiquaires & chirurgiens. Ces singes de médecins s'appliquent à la chymie, & font des drogues pernicieuses avec lesquelles ils abregent la vie de leurs réverends peres. Enfin il y a dans Valladolid plus de soixante monasteres tant d'hommes que de filles ; jugez du ravage qu'y fait le kermès avec l'émétique & la saignée du pied. Seigneur Sangrado, lui dis-je alors, vous avez bien raison d'être en colere contre ces empoisonneurs ; je gémis avec vous, & partage vos allarmes sur la vie des hommes manifestement menacée par une méthode si différente de la vôtre. Je crains fort que la chymie n'occasionne un jour la perte de la médecine, comme la fausse monnoye cause la ruine des états. Fasse le ciel que ce jour fatal ne soit pas prêt d'arriver !

Dans cet endroit de notre conversation, nous vîmes paroître une vieille servante, qui apportoit au docteur une soûcoupe, sur laquelle il y avoit un petit pain mollet, un verre avec deux caraffes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre de vin. Après qu'il eût mangé un morceau, il but un coup, où il y avoit à la vérité les trois quarts d'eau, mais cela

cela ne le sauva point des reproches qu'il me donnoit sujet de lui faire. Ah, ah! lui dis-je, monsieur le docteur, je vous prends sur le fait. Vous buvez du vin! vous qui vous êtes toujours déclaré contre cette boisson: vous qui pendant les trois quarts de votre vie, n'avez bu que de l'eau, & qui êtes cause que depuis dix ans je n'ai pas bu une goutte de vin; depuis quand êtes-vous devenu si contraire à vous même? Vous ne sçauriez vous excuser sur votre âge, puisque dans un endroit de vos écrits, vous définissez la vieillesse comme une phtisie naturelle, qui nous desseche & nous consume; que sur cette définition vous déplorez l'ignorance des personnes qui appellent le vin, le lait des vieillards. Que direz-vous donc pour vous justifier?

Vous me faites la guerre bien injustement, me répondit le vieux médecin. Si je buvois du vin pur, vous auriez raison de me regarder comme un infidele observateur de ma propre méthode; mais vous voyez que mon vin est bien trempé. Autre contradiction, lui repliquai-je, mon cher maître; souvenez-vous que vous trouviez mauvais que le chanoine Sedillo bût du vin, quoiqu'il y mêlât beaucoup d'eau. Avouez de bonne grace que vous avez reconnu votre erreur, & que le vin n'est pas une funeste liqueur, comme vous l'avez avancé dans vos ouvrages, pourvu qu'on n'en boive qu'avec modération.

Ces paroles embarrasserent un peu notre docteur.

docteur. Il ne pouvoit nier qu'il eût défendu dans ses livres l'usage du vin ; mais la honte & la vanité l'empêchant de convenir que je lui faisois un juste reproche, il ne sçavoit que me répondre, & il en étoit tout confus. Pour le tirer d'embarras, je changeai de matiere ; & un moment après je pris congé de lui, en l'exhortant à tenir contre les nouveaux praticiens : Courage, lui dis-je, seigneur Sangrado ! ne vous lassez pas de décrier le kermès, & frondez sans cesse la saignée du pied. Si malgré votre zèle & votre amour pour l'*orthodoxie* médecinale, cette engeance empirique vient à bout de ruiner la discipline, vous aurez du moins la consolation d'avoir fait tous vos efforts pour la maintenir.

Comme nous nous en retournions à l'hôtellerie, mon sécrétaire & moi, nous entretenant tous deux du caractere réjouissant & original de ce docteur, il passa près de nous dans la rue un homme de cinquante cinq à soixante ans, qui marchoit les yeux baissés, tenant un gros chapelet à la main. Je le considérai attentivement, & le reconnus sans peine pour le seigneur Manuel Ordognez, ce bon administrateur d'hôpital, dont il est fait une mention si honorable dans le premier tome de mon histoire. Je l'abordai avec de grandes démonstrations de respect, en disant : Serviteur au vénérable & discret seigneur Manuel Ordognez, l'homme du monde le plus propre à conserver le bien des pauvres. A ces mots, il

me

me regarda fixement, & me répondit que mes traits ne lui étoient pas inconnus, mais qu'il ne pouvoit se rappeller où il m'avoit vu. Je n'en suis point étonné, repris-je. Il n'est pas surprenant que nous n'ayez pas fait attention à moi. J'allois chez vous dans le tems que vous aviez à votre service un de mes amis nommé Fabrice Nunez. Ah! je m'en souviens présentement, repartit l'administrateur avec un souris malin, à telles enseignes que vous étiez tous deux de bons enfans; vous avez fait ensemble bien des tours de jeunesse. Hé! qu'est-il devenu ce pauvre Fabrice? Toutes les fois que je pense à lui, j'ai de l'inquiétude sur ses petites affaires.

C'est pour vous en apprendre des nouvelles, dis-je au seigneur Manuel, que j'ai pris la liberté de vous arrêter dans la rue. Fabrice est à Madrid, ou il s'occupe à faire des œuvres mélées. Qu'appellez-vous des œuvres mélées, me repliqua-t-il? cela me paroît équivoque. Je veux dire, lui repartis-je, qu'il écrit en vers & en prose. Il fait des comédies & des romans. En un mot, c'est un garçon qui a du génie, & qui est reçu fort agréablement dans les bonnes maisons. Mais, dit l'administrateur, comment est-il avec son boulanger? Pas si bien, lui répondis-je, qu'avec les personnes de condition; entre nous, je ne le crois pas fort riche. Oh! je n'en doute nullement, reprit Ordognez. Qu'il fasse sa cour aux grands seigneurs tant qu'il lui plaira, ses complaisances, ses flat-

teries, ses bassesses, lui rapporteront encore moins que ses ouvrages. Je vous le prédis, vous le verrez un jour à l'hôpital.

Cela pourra bien être, lui repliquai-je; la poësie en a amené là bien d'autres. Mon ami Fabrice auroit beaucoup mieux fait de demeurer attaché à votre seigneurie: il rouleroit aujourd'hui sur l'or. Il seroit du moins fort à son aise, dit Manuel; je l'aimois, & j'allois en l'élevant de poste en poste, lui procurer dans la maison des pauvres un établissement solide, lorsqu'il lui prit fantaisie de donner dans le bel esprit. L'insensé! il composa une comédie qu'il fit représenter par des comédiens qui étoient dans cette ville; la piece réussit, & la tête tourna dès ce moment à l'auteur. Il se crut un nouveau Lope de Véga, & préférant la fumée des applaudissemens du public aux avantages réels que mon amitié lui préparoit, il me demanda son congé. Je voulus par compassion lui faire changer de sentiment, mais je ne pus le persuader. Je lui remontrai vainement qu'il laissoit l'os pour courir après l'ombre, je ne pus retenir ce fou, que la fureur d'écrire entraînoit. Il ne connoissoit pas son bonheur, ajouta l'administrateur. Le garçon que j'ai pris après lui, pour me servir, en peut rendre un bon témoignage: Plus raisonnable que Fabrice avec moins d'esprit, il ne s'est uniquement appliqué qu'à bien s'acquitter de ses commissions, & qu'à me plaire. Aussi l'ai-je poussé comme il le méritoit; il remplit actuellement à l'hôpital deux emplois dont le

moindre eſt plus que ſuffiſant pour faire ſubſiſter un honnête homme chargé d'une groſſe famille.



CHAPITRE II.

Gil Blas continue ſon voyage, & arrive heureuſement à Oviédo. Dans quel état il retrouva ſes parens. Mort de ſon perè; ſuites de cette mort.

DE Valladolid, nous nous rendîmes en quatre jours à Oviédo, ſans avoir fait en chemin aucune mauvaiſe rencontre, malgré le proverbe qui dit, que les voleurs ſentent de loin l'argent des voyageurs. Il y auroit eu pourtant un aſſez beau coup à faire pour eux; & deux habitans ſeulement d'un ſoûterrein nous auroient ſans peine enlevé nos doublons; car je n'avois pas appris à la cour à devenir brave, & Bertrand, mon *Moço de mulas*, ne paroiſſoit pas d'humeur à ſe faire tuer pour défendre la bourſe de ſon maître. Il n'y avoit que Scipion qui fût un peu ſpadaſſin.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes dans la ville. Nous allâmes loger dans une hôtellerie, tout auprès de chez mon oncle le chanoine Gil Pérez. J'étois bien aiſe de m'informer dans quel état ſe trouvoient mes parens, avant que de me préſenter devant eux, & pour le ſçavoir je ne pouvois mieux m'adreſſer qu'à

l'hôte ou qu'à l'hôtesse de ce cabaret, que je connoissois pour des gens qui ne pouvoient ignorer les affaires de leurs voisins. En effet, l'hôte m'ayant reconnu après m'avoir envisagé avec attention, s'écria : Par S. Antoine de Pade ! voici le fils du bon écuyer Blas de Santillane. Oui vraiment, dit l'hôtesse, c'est lui-même ; je le reconnois bien. Il n'a presque point changé, c'est ce petit éveillé de Gil Blas, qui avoit plus d'esprit qu'il n'étoit gros. Il me semble que je le vois encore, qui vient avec sa bouteille chercher ici du vin pour le souper de son oncle.

Madame, lui dis-je, vous avez une heureuse mémoire ; mais de grace, apprenez-moi des nouvelles de ma famille. Mon pere & ma mere ne sont pas sans doute dans une agréable situation. Cela n'est que trop véritable, répondit l'hôtesse ; dans quel état fâcheux que vous puissiez vous les représenter, vous ne sçauriez vous imaginer des personnes qui soient plus à plaindre. Le bon homme Gil Pérez est devenu paralytique de la moitié du corps, & n'ira pas loin, selon les apparences ; votre pere, qui demeure depuis peu chez ce chanoine, a une fluxion de poitrine, ou, pour mieux dire, il est dans ce moment entre la vie & la mort ; & votre mere, qui ne se porte pas trop bien, est obligée de servir de garde à l'un & à l'autre. Telle est leur situation.

Sur ce rapport, qui me fit sentir que j'étois fils, je laissai Bertrand avec mon équipage à l'hô-





A.Smith sc.

l'hôtellerie ; & suivi de mon secrétaire, qui ne voulut point m'abandonner, je me rendis chez mon oncle. D'abord que je parus devant ma mere, une émotion que je lui causai, lui annonça ma présence avant que ses yeux eussent démêlé mes traits : Mon fils, me dit-elle tristement après m'avoir embrassé, venez voir mourir votre pere ; vous venez assez à tems pour être frappé de ce cruel spectacle. En achevant ces paroles, elle me mena dans une chambre, où le malheureux Blas de Santillane, couché dans un lit qui marquoit bien la pauvreté d'un écuyer, touchoit à son dernier moment. Quoiqu'environné des ombres de la mort, il avoit encore quelque connoissance : Mon cher ami, lui dit ma mere, voici Gil Blas votre fils, qui vous prie de lui pardonner les chagrins qu'il vous a causés, & qui vous demande votre bénédiction. A ce discours, mon pere ouvrit des yeux, qui commençoient à se fermer pour jamais ; il les attacha sur moi, & remarquant, malgré l'accablement où il se trouvoit, que j'étois touché de sa perte, il fut attendri de ma douleur. Il voulut parler, mais il n'en eut pas la force. Je pris une de ses mains, & tandis que je la baignois de larmes, sans pouvoir prononcer un mot, il expira, comme s'il n'eût attendu que mon arrivée pour rendre le dernier soupir.

Ma mere étoit trop préparée à cette mort, pour s'en affliger sans modération ; j'en fus peut-être plus pénétré qu'elle, quoique mon

pere ne m'eut donné de sa vie la moindre marque d'amitié. Outre qu'il suffisoit pour le pleurer que je fusse son fils, je me reprochois de ne l'avoir point secouru ; & quand je pensois que j'avois eu cette dureté, je me regardois comme un monstre d'ingratitude, ou plutôt comme un parricide. Mon oncle, que je vis ensuite étendu sur un autre grabat, & dans un état pitoyable, me fit éprouver de nouveaux remords. Toutes les obligations que je lui avois vinrent s'offrir à mon esprit. Fils dénaturé, me dis-je à moi-même, considere pour ton supplice la misere où sont tes parens. Si tu leur avois fait quelque part du superflu des biens que tu possédois avant ta prison, tu leur aurois procuré des commodités que le revenu de la prébende ne peut leur fournir, & tu aurois peut-être prolongé la vie de ton pere.

L'infortuné Gil Pérez étoit retombé en enfance. Il n'avoit plus de mémoire, plus de jugement. Il ne me servit de rien, de le presser entre mes bras, & de lui donner des témoignages de ma tendresse, il n'y parut pas sensible. Ma mere avoit beau lui dire que j'étois son neveu Gil Blas, il m'envisageoit d'un air imbecile sans répondre rien. Quand le sang & la reconnoissance ne m'auroient pas obligé à plaindre un oncle à qui je devois tant, je n'aurois pu m'en défendre en le voyant dans une situation si digne de pitié.

Pendant ce tems-là, Scipion gardoit un morne silence, partageoit mes peines & confondoit

fondoit par amitié ses soupirs avec les miens. Comme je jugeai que ma mere après une si longue absence voudroit m'entretenir, & que la présence d'un homme qu'elle ne connoissoit pas pourroit la gêner, je le tirai à part, & lui dis : Va, mon enfant, va te reposer à l'hôtellerie, & me laisse ici avec ma mere. Nous allons avoir ensemble un entretien qui durera long-tems. La bonne dame, si tu restois avec nous, te croiroit peut-être de trop dans une conversation qui ne roulera que sur des affaires de famille. Scipion se retira de peur de nous contraindre, & j'eus effectivement avec ma mere un entretien qui dura toute la nuit. Nous nous rendîmes mutuellement un compte fidele de ce qui nous étoit arrivé à l'un & l'autre, depuis ma sortie d'Oviédo. Elle me fit un ample détail des chagrins qu'elle avoit essuyés dans les maisons où elle avoit été duegne, & me dit là-dessus une infinité de choses que je n'aurois pas été bien aise que mon secrétaire eût entendues, quoique je n'eusse rien de caché pour lui. Avec tout le respect que je dois à la mémoire de ma mere, la dame étoit prolixe dans ses récits ; elle m'auroit fait grace de trois quarts de son histoire, si elle eût supprimé les circonstances inutiles.

Elle finit enfin sa narration, & je commençai la mienne. Je passai légerement sur toutes mes aventures ; mais lorsque je parlai de la visite que le fils de Bertrand Muscada, épicier d'Oviédo, m'étoit venu faire à Madrid, je m'étendis

tendis fort sur cet article. Je vous l'avouérai, dis-je à ma mere, je reçus très-mal ce garçon, qui, pour s'en venger, vous aura fait sans doute un affreux portrait de moi. Il n'y a pas manqué, répondit-elle. Il vous trouva, nous dit-il, si fier de la faveur du premier ministre de la monarchie, qu'à peine daignâtes-vous le reconnoître ; & quand il vous détailla nos miseres, vous l'écoutâtes d'un air glacé. Comme les peres & les meres, ajouta-t-elle, cherchent toujours à excuser leurs enfans, nous ne pûmes croireque vous eussiez un si mauvais cœur. Votre arrivée à Oviédo justifie la bonne opinion que nous avions de vous, & la douleur dont je vous vois saisi, acheve de faire votre apologie.

Vous jugez de moi trop favorablement, lui repliquai-je ; il y a du vrai dans le rapport du jeune Muscada. Lorsqu'il vint me voir, je n'étois occupé que de ma fortune ; & l'ambition, qui me dominoit, ne me permettoit guere de penser à mes parens. Il ne faut donc pas s'étonner si dans cette disposition je fis un accueil peu gracieux à un homme, qui m'abordant d'un air grossier, me dit brutalement qu'ayant appris que j'étois plus riche qu'un Juif, il venoit me conseiller de vous envoyer de l'argent, attendu que vous en aviez grand besoin ; il me reprocha même dans des termes peu mesuré mon indifférence pour ma famille. Je fus choqué de sa franchise, & perdant patience, je le poussai par les épaules hors

de

de mon cabinet. Je conviens que j'eus tort dans cette rencontre ; j'aurois dû faire réflexion que ce n'étoit pas votre faute, si l'épicier manquoit de politesse, & que son conseil ne laissoit pas d'être bon à suivre, quoiqu'il eût été donné malhonnêtement.

C'est ce que je me représentai un moment après que j'eus chassé Muscada. Malgré la colere qui me dominoit, la voix du sang se fit entendre ; je me rappellai tous mes devoirs envers mes parens ; & rougissant de honte de les remplir si mal, je sentis des remords dont je ne puis néanmoins me faire honneur auprès de vous, puisqu'ils furent bientôt étouffés par l'avarice & l'ambition. Mais dans la suite ayant été enfermé par ordre du roi dans la tour de Ségovie, j'y tombai dangereusement malade, & c'est cette heureuse maladie qui vous a rendu votre fils. Oui, c'est cette maladie & ma prison qui ont fait reprendre à la nature tous ses droits, & qui m'ont entierement détaché de la cour. Je suis revenu de cette vie tumultueuse. Je ne respire plus que la solitude, & je ne suis venu aux Asturies que pour vous prier de vouloir bien partager avec moi les douceurs d'une vie retirée. Si vous ne rejettez pas ma priere, je vous conduirai à une terre que j'ai dans le royaume de Valence, & nous vivrons là très-commodément. Vous jugez bien que je me proposois d'y mener aussi mon pere ; mais puisque le ciel en a ordonné autrement, que j'aye du moins la satisfaction

de

de posséder chez moi ma mere, & de pouvoir réparer par toutes les attentions imaginables le tems que j'ai passé à lui être inutile.

Je vous sçais très-bon gré de vos louables intentions, me dit alors ma mere, & je m'en irois avec vous sans balancer, si je n'y trouvois des difficultés; je n'abandonnerai pas votre oncle mon frere dans l'état où il est; & je suis trop accoutumée à ce pays-ci pour m'en éloigner. Cependant comme la chose merite d'être mûrement examinée, je veux y rêver à loisir. Ne nous occupons présentement que du soin des funerailles de votre pere. Chargeons-en, lui dis-je, ce jeune homme que vous avez vu avec moi; c'est mon secrétaire, il a de l'esprit & du zele; nous pouvons nous en reposer sur lui.

A peine eus-je prononcé ces paroles, que Scipion revint; il étoit déja jour. Il nous demanda si nous n'avions pas besoin de son ministere dans l'embarras où nous étions. Je répondis qu'il arrivoit fort à propos pour recevoir un ordre que j'avois à lui donner. Dès qu'il sçut de quoi il s'agissoit: Cela suffit, me dit-il, j'ai déja toute cette cérémonie arrangée dans ma tête; vous pouvez vous en fier à moi. Prenez garde, lui dit ma mere, de faire un enterrement qui ait un air pompeux. Il ne sçauroit être trop modeste pour mon époux, que toute la ville a connu pour un écuyer des plus mal-aisés. Madame, repartit Scipion, quand

quand il auroit été encore plus pauvre, je n'en rabattrois pas deux maravédis. Je ne regarde-là dedans que mon maître. Il a été favori du duc de Lerme, son pere doit être enterré noblement.

J'approuvai le dessein de mon secrétaire. Je lui recommandai même de ne point épargner l'argent; un reste de vanité, que je conservois encore, se réveilla dans cette occasion. Je me flattai qu'en faisant de la dépense pour un pere qui ne me laissoit aucun héritage, je ferois admirer mes manieres généreuses. De son côté, ma mere, quelque contenance de modestie qu'elle affectât, n'étoit point fâchée que son mari fût inhumé avec éclat. Nous donnâmes donc carte blanche à Scipion, qui, sans perdre de tems, alla prendre toutes les mesures nécessaires pour rendre les funérailles superbes.

Il n'y réussit que trop bien. Il fit des obseques si magnifiques, qu'il révolta contre moi la ville & les fauxbourgs; tous les habitans d'Oviédo, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, furent choqués de mon ostentation, & firent là-dessus des gloses peu honorables pour moi. Ce ministre fait à la hâte, disoit l'un, a de l'argent pour enterrer son pere, mais il n'en avoit point pour le nourrir. Il auroit mieux valu, disoit l'autre, qu'il eût fait plaisir à son pere vivant, que de lui faire tant d'honneur après sa mort. Enfin, les coups de langue ne me furent point épargnés; chacun lança son

trait.

trait. Ils n'en demeurerent pas là; ils nous insulterent Scipion, Bertrand & moi, quand nous sortîmes de l'église; ils nous chargerent d'injures, nous accablerent de huées, & conduisirent Bertrand à l'hôtellerie à coup de pierres. Pour dissiper la canaille, qui s'étoit attroupée devant la maison de mon oncle, il fallut que ma mere se montrât, & protestât publiquement qu'elle étoit contente de moi. Il y en eût d'autres qui coururent au cabaret où étoit ma chaise, dans le dessein de la briser; ce qu'ils auroient fait indubitablement, si l'hôte & l'hôtesse n'eussent trouvé moyen d'appaiser ces esprits furieux, & de les détourner de leur résolution.

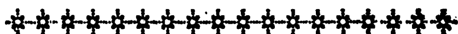
Tous ces affronts qu'on me faisoit, & qui étoient autant d'effets des discours que le jeune épicier avoit tenus de moi dans la ville, m'inspirerent tant d'aversion pour mes compatriotes, que je me déterminai à quitter bientôt Oviédo, où sans cela j'aurois fait peut-être un assez long séjour. Je le déclarai tout net à ma mere, qui se sentant elle-même très mortifiée de l'accueil dont le peuple m'avoit régalé, ne s'opposa point à un si prompt départ. Il ne fut plus question que de sçavoir de quelle sorte j'en userois avec elle. Ma mere, lui dis-je, puisque mon oncle a besoin de votre assistance, je ne vous presserai plus de m'accompagner; mais comme il ne paroît pas éloigné de sa fin, promettez-moi de venir me rejoindre à ma terre aussitôt qu'il ne sera plus. J'attends de vous cette marque d'affection.

Je ne vous ferai point cette promesse, répondit ma mere, car je ne la tiendrois pas. Je veux passer le reste de mes jours dans les Asturies, & dans une parfaite indépendance. Ne serez-vous pas toujours, lui repliquai-je, maîtresse absolue dans mon château ? Je n'en sçais rien, repartit-elle ; vous n'avez qu'à devenir amoureux de quelque petite fille ; vous l'épouserez ; elle sera ma bru ; je serai sa belle mere, nous ne pourrons vivre ensemble. Vous prévoyez, lui dis-je, les malheurs de trop loin. Je n'ai aucune envie de me marier ; mais quand la fantaisie m'en prendroit, je vous réponds, que j'obligerois bien ma femme à se soumettre aveuglément à vos volontés. C'est me répondre témerairement, reprit ma mere : & je demanderois caution de la caution. Je craindrois que votre complaisance pour votre épouse ne l'emportât sur la force du sang ; & je ne voudrois pas jurer que dans nos brouilleries vous ne prissiez plutôt le parti de votre femme que le mien, quelque tort qu'elle pût avoir.

Vous parlez à merveille, madame, s'écria mon secrétaire, en se mêlant à la conversation ; je crois, comme vous, que les brus dociles sont bien rares. Cependant pour vous accorder vous & mon maître, puisque vous voulez absolument demeurer, vous dans les Asturies, & lui dans le royaume de Valence, il faut qu'il vous fasse une pension de cent pistoles, que je vous apporterai ici tous les ans.

Par

Par ce moyen, la mere & le fils vivront fort satisfaits à deux cens lieues l'un de l'autre. Les deux parties intéressées approuverent la convention proposée; après quoi je payai la premiere année d'avance; & je sortis d'Oviédo le lendemain avant le jour, de peur d'être traité par la populace comme un saint Etienne. Telle fut la réception que l'on me fit dans ma patrie. Belle leçon pour les hommes du commun, lesquels, après s'être enrichis hors de leurs pays, y veulent retourner pour y faire les gens d'importance. Plus ils y feront briller de richesses, plus ils seront haïs de leurs compatriotes.



CHAPITRE III.

Gil Blas prend la route du royaume de Valence, & arrive enfin à Llyrias; description de son château, comment il y fut reçu, & quelles gens il y trouva.

NOUS prîmes le chemin de Léon, ensuite celui de Palencia, & continuant notre voyage à petites journées, nous arrivâmes au bout de la dixieme à la ville de Ségorbe, d'où le lendemain dans la matinée nous nous rendîmes à ma terre, qui n'en est éloignée que de trois lieues. A mesure que nous nous en approchions, je prenois plaisir à voir mon secrétaire observer avec beaucoup d'attention

tous

tous les châteaux qui s'offroient à sa vue, à droite & à gauche dans la campagne. Lorsqu'il en appercevoit un de grande apparence, il ne manquoit pas de me dire en me le montrant du doit : Je voudrois bien que ce fût là notre retraite.

Je ne sçais, lui dis-je, mon ami, quelle idée tu as de notre habitation ; mais si tu t'imagines que c'est une maison magnifique, une terre de grand seigneur, je t'avertis que tu te trompes furieusement.

Si tu veux n'être pas la dupe de ton imagination, représente-toi la petite maison qu'Horace avoit dans le pays des Sabins près de Tibur, & qui lui fut donnée par Mécénas. Don Alphonse m'a fait à peu près le même présent. Tant pis, s'écria Scipion. Je ne dois donc m'attendre qu'à voir une chaumiere. Ce n'en est pas tout à fait une, lui répondis-je ; mais souviens-toi, que je t'en ai toujours fait une description très-modeste ; & dès ce moment, tu peux juger par toi-même si j'en ai fait une fidele peinture. Jette les yeux du côté du Guadalaviar, & regarde sur ses bords auprès de ce hameau de neuf à dix feux, cette maison qui a quatre petits pavillons ; c'est mon château.

Comment diable ! dit alors mon secrétaire d'un ton de voix admiratif ; c'est un bijou que cette maison ! Outre l'air de noblesse que lui donnent ses pavillons, on peut dire qu'elle est bien située, bien bâtie & entourée de pays

plus charmans que les environs même de Séville, appellés par excellence le Paradis Terrestre. Quand nous aurions choisi ce séjour, il ne seroit pas plus de mon goût. En vérité, je le trouve charmant. Une riviere l'arrose de ses eaux; un bois épais prête son ombrage, quand on veut se promener au milieu du jour. L'aimable solitude! Ah, mon cher maître, nous avons bien la mine de demeurer ici longtems! Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois content de notre azile, dont tu ne connois pas encore tous les agrémens.

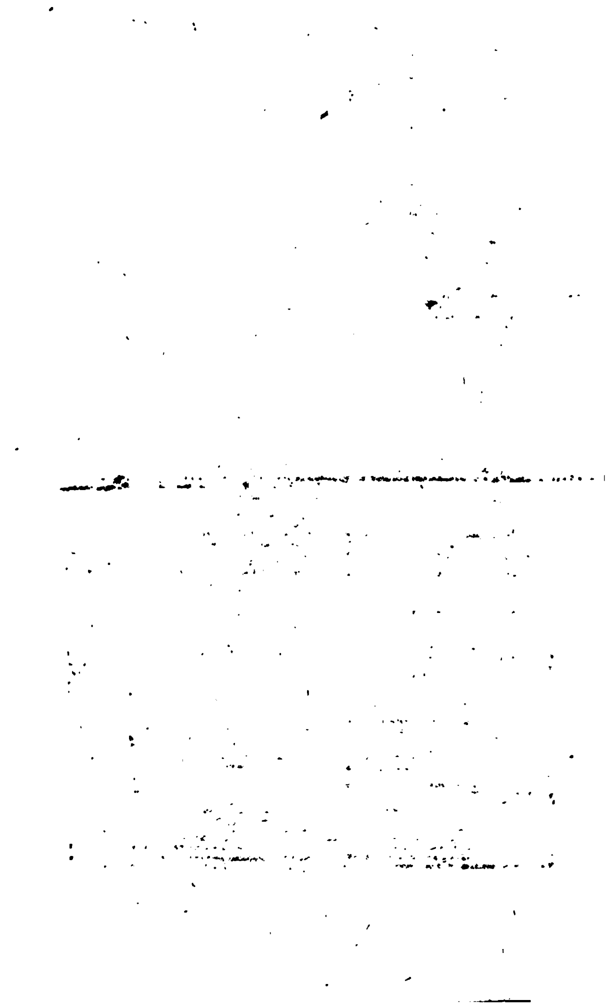
En nous entretenant de cette sorte, nous nous avançâmes vers la maison, dont la porte nous fut ouverte, aussi-tôt que Scipion eut dit que c'étoit le seigneur Gil Blas de Santillane, qui venoit prendre possession de son château. A ce nom, si respecté des personnes qui l'entendirent prononcer, on laissa entrer ma chaise dans une grande cour, où je mis pied à terre; puis m'appuyant pésamment sur Scipion, & faisant le gros dos, je gagnai une salle, où je fus à peine arrivé que sept à huit domestiques parurent. Ils me dirent qu'ils venoient me présenter leur hommages comme à leur nouveau patron: que don César & don Alphonse de Leyva les avoient choisis pour me servir, l'un en qualité de cuisinier, l'autre d'aide de cuisine, un autre de marmiton, celui-ci de portier, & ceux-là de laquais, avec défense de recevoir de moi aucun argent, ces deux seigneurs prétendant faire tous les frais de mon ménage.

nage. Le cuisinier, nommé maître Joachin, étoit le principal de ces domestiques, & portoit la parole. Il faisoit l'agréable. Il me dit qu'il avoit fait une ample provision de toutes sortes d'excellens vins; & que pour la bonne chere, il espéroit qu'un gascon comme lui, qui avoit été six ans cuisinier de monseigneur l'archevêque de Valence, sçauroit composer des ragoûts qui piqueroient ma sensualité: Je vais, ajouta-t-il, me préparer à vous donner un échantillon de mon sçavoir-faire. Promenez vous, seigneur, en attendant le dîner; visitez votre château; voyez si vous le trouvez en état d'être habité par votre seigneurie.

Je laisse à penser, si je negligeai cette visite; & Scipion, encore plus curieux que moi de la faire, m'entraîna de chambre en chambre. Nous parcourûmes toute la maison, depuis le haut jusqu'en bas; il n'échappa pas, du moins à ce que nous crûmes, le moindre endroit à notre curiosité intéressée; & j'eus par tout occasion d'admirer la bonté que don César & son fils avoient pour moi. Je fus frappé, entre autres choses, de deux appartemens qui étoient aussi bien meublés qu'ils pouvoient l'être sans magnificence. Dans l'un il y avoit une tapisserie des Pays-Bas, avec un lit & des chaises de velours, le tout propre encore, quoique fait du tems que les Maures occupoient le royaume de Valence. Les meubles de l'autre appartement étoient dans

le même goût ; c'étoit une vieille tenture de damas de Gênes jaune, avec un lit & des fauteuils de la même étoffe, garnis de franges de soie bleue. Tous ces effets, qui dans une inventaire auroient été peu prisés, paroissoient là très-considérables.

Après avoir bien examiné toutes ces choses, nous revinmes mon secrétaire & moi dans la salle, où étoit dressée une table sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assimes, & dans le moment on nous servit une *olla podrida* si delicieuse, que nous plaignîmes l'archevêque de Valence, de n'avoir plus le cuisinier qui l'avoit faite. Nous avions à la vérité beaucoup d'appétit, ce qui ne nous la faisoit pas trouver mauvaise. A chaque morceau que nous mangions, mes laquais de nouvelle date, nous présentoient de grands verres, qu'ils remplissoient jusqu'aux bords d'un vin de la Manche exquis. Scipion en étoit charmé, mais n'osant devant eux faire éclater la satisfaction intérieure qu'il ressentoit, il me le témoignoit par des regards parlans, & je lui faisois connoître par les miens que j'étois aussi content que lui. Un plat de rôti composé de deux cailles grasses, qui flanquoient un petit levraut d'un fumet admirable, nous fit quitter le pot pourri, & acheva de nous rassasier. Lorsque nous eûmes mangé comme des affamés, & bu à proportion, nous nous levâmes de table pour aller au jardin, faire volup-





A Smith sc

voluptueusement la sieste dans quelque endroit frais & agréable.

Si mon secrétaire avoit paru jusques-là fort satisfait de ce qu'il avoit vu, il le fut encore davantage quand il vit le jardin. Il le trouva comparable à celui de l'Escurial. Il ne pouvoit se lasser de le parcourir des yeux. Il est vrai que don César, qui venoit de tems en tems à Llyrias, prenoit plaisir à le faire cultiver & embellir. Toutes les allées bien sablées & bordées d'orangers, un grand bassin de marbre blanc, au milieu duquel un lion de bronze vomissoit de l'eau à gros bouillons, la beauté des fleurs, la diversité des fruits, tous ces objets ravirent Scipion ; mais il fut particuliérement enchanté d'une longuee allée, qui conduisoit en descendant toujours au logement du fermier, & que des arbres touffus couvroient de leur épais feuillage. En faisant l'éloge d'un lieu si propre à servir d'azile contre la chaleur, nous nous y arrêtâmes & nous nous assîmes au pied d'un ormeau, où le sommeil eut peu de peine à surprendre deux gaillards qui venoient de bien dîner.

Nous nous réveillâmes en sursaut deux heures après, au bruit de plusieurs coups d'escopettes, lesquels se firent entendre si près de nous, que nous en fûmes effrayés. Nous nous levâmes brusquement ; & pour nous informer de la cause de ce bruit, nous nous rendîmes à la maison du fermier. Nous y trouvâmes huit ou dix villageois, tous habitans du hameau,

qui, s'étant assemblés-là, tiroient & derouilloient leurs armes à feu pour célébrer mon arrivée, dont ils venoient d'être avertis. Ils me connoissoient la plûpart, pour m'avoir vu plus d'une fois dans le château exercer l'emploi d'intendant. Ils ne m'apperçurent pas plutôt, qu'ils crierent tous ensemble : Vive notre nouveau seigneur ! qu'il soit le bien venu à Lyrias. Ensuite ils rechargerent leurs escopettes, & me régalerent d'une décharge générale. Je leur fis l'accueil le plus gracieux qu'il me fut possible, avec gravité pourtant, ne jugeant pas devoir trop me familiariser avec eux. Je les assurai de ma protection. Je leur lâchai même une vingtaine de pistoles, & ce ne fut pas, je crois, celle de mes manieres qui leur plut le moins. Après cela, je leur laissai la liberté de jetter encore de la poudre au vent, & je me retirai avec mon secrétaire dans le bois, où nous nous promenâmes jusqu'à la nuit, sans nous lasser de voir des arbres, tant la possession d'un bien nouvellement acquis a d'abord de charmes pour nous.

Le cuisinier, l'aide de cuisine & le marmiton, n'étoient pas oisifs pendant ce tems-là ; ils travailloient à nous préparer un repas supérieur à celui que nous avions fait ; & nous fûmes dans le dernier étonnement, lorsqu'étant entrés dans la même salle où nous avions dîné, nous vîmes mettre sur la table un plat de quatre perdreaux rôtis, avec un civé de lapin d'un côté, & un chapon en ragoût de l'autre. Ils

nous servirent ensuite pour entremêts des oreilles de cochon, des poulets marinés & du chocolat à la crême. Nous bûmes copieusement du vin de Lucene, & de plusieurs autres sortes de vin délicieux ; & quand nous sentîmes que nous ne pouvions boire davantage sans exposer notre santé, nous songeâmes à nous aller coucher. Alors mes laquais prenant des flambeaux, me conduisirent au plus bel appartement, où ils s'empresserent à me déshabiller ; mais quand ils m'eurent donné ma robe de chambre & mon bonnet de nuit, je les renvoyai, en leur disant d'un air de maître : Retirez-vous, messieurs, je n'ai pas besoin de vous pour le reste.

Je les fis sortir tous ; & retenant Scipion pour m'entretenir un peu avec lui, nous commençâmes par nous réjouir de l'heureux état où nous nous trouvions. On ne peut exprimer la joie que mon secrétaire fit éclater : Hé bien ! lui dis-je, mon ami, que pense-tu du traitement qu'on me fait par ordre des seigneurs de Leyva ? Ma foi, me répondit-il, je pense qu'on ne peut vous en faire un meilleur ; je souhaite seulement que cela soit de longue durée. Je ne le souhaite pas moi, lui repliquai-je : il ne me convient pas de souffrir que mes bienfaiteurs fassent pour moi tant de dépense ; ce seroit abuser de leur générosité. De plus, je ne m'accommoderois point de valets aux gages d'autrui : je croirois n'être pas dans ma maison. D'ailleurs, je ne suis point

venu

venu ici pour vivre avec tant de fracas. Quelle folie ! Avons-nous besoin d'un si grand nombre de domestiques ? non, il ne nous faut avec Bertrand qu'un cuisinier, un marmiton & un laquais. Cela nous suffira. Quoique mon secrétaire n'eût pas été fâché de subsister toujours aux dépens du gouverneur de Valence, il ne combattit point ma délicatesse là-dessus ; & se conformant à mes sentimens, il approuva la réforme que je voulois faire. Cela étant décidé, il sortit de mon appartement, & se retira dans le sien.

CHAPITRE IV.

Il part pour Valence, & va voir les seigneurs de Leyva ; de l'entretien qu'il eut avec eux, & du bon accueil que lui fit Séraphine.

J'ACHEVAI de me déshabiller, & je me mis au lit, où ne me sentant aucune envie de dormir, je m'abandonnai à mes réflexions. Je me représentai l'amitié dont les seigneurs de Leyva payoient l'attachement que j'avois pour eux ; & pénétré des nouvelles marques qu'ils m'en donnoient, je pris la résolution de les aller trouver dès le lendemain, pour satisfaire l'impatience que j'avois de les en remercier. Je me faisois aussi par avance un plaisir de revoir Séraphine, mais ce plaisir n'étoit

pas pur ; je ne pouvois penser sans peine que j'aurois en même-tems à soutenir les regards de la dame Lorença Séphora, qui, se souvenant peut-être encore de l'aventure de soufflet, ne seroit pas fort aise de me revoir. L'esprit fatigué de toutes ces idées différentes, je m'assoupis enfin, & ne me réveillai le jour suivant qu'après le lever du soleil.

Je fus bien-tôt sur pied ; & tout occupé du voyage que je méditois, je m'habillai à la hâte. Comme j'achevois de m'ajuster, mon secrétaire entra dans ma chambre. Scipion, lui dis-je, tu vois un homme qui se dispose à partir pour Valence : je ne crois pas que tu désapprouves mon dessein. Je ne puis aller trop tôt saluer les seigneurs à qui je dois ma petite fortune ; chaque moment que je differe à m'acquitter de ce devoir, semble m'accuser d'ingratitude. Pour toi, mon ami, je te dispense de m'accompagner, demeure ici pendant mon absence, je reviendrai te joindre au bout de huit jours. Allez, monsieur, répondit-il, faites bien votre cour à don Alphonse & à son pere ; ils me paroissent sensibles au zele qu'on a pour eux, & très-reconnoissans des services qu'on leur a rendus ; les personnes de qualité de ce caractere-là sont si rares, qu'on ne peut assez les ménager. Je fis avertir Bertrand de se tenir prêt à partir ; & tandis qu'il préparoit les mules, je pris mon chocolat. Ensuite je montai dans ma chaise, après avoir recommandé à mes gens de regarder Scipion comme un autre moi

même

même, & de suivre ses ordres ainsi que les miens.

Je me rendis à Valence en moins de quatre heures; j'allai descendre tout droit aux écuries du gouverneur. J'y laissai mon équipage, & je me fis conduire à l'appartement de ce seigneur, qui y étoit alors avec don César son pere. J'ouvris la porte sans façon, j'entrai; &, les abordant tous deux avec respect: Les valets, leur dis-je, ne se font point annoncer à leurs maîtres; voici un de vos anciens serviteurs, qui vient vous rendre ses devoirs. A ces mots, je voulus me prosterner devant eux; mais ils m'en empêcherent & m'embrasserent l'un & l'autre avec tous les témoignages d'une véritable affection. Hé bien! mon cher Santillane, me dit don Alphonse, avez-vous été à Llyrias prendre possession de votre terre? Oui, seigneur, lui répondis-je; & je vous prie de trouver bon que je vous la rende. Pourquoi donc cela? repliqua-t-il; a-t-elle quelque désagrément qui vous en dégoûte? Non, par elle-même, lui-repartis-je; au contraire, j'en suis enchanté; tout ce qui m'en déplaît, c'est d'y voir des cuisiniers d'archevêque, avec trois fois plus de domestiques qu'il ne m'en faut, & qui ne servent-là qu'à vous faire faire une dépense aussi considérable qu'inutile.

Si vous eussiez, dit don César, accepté la pension de deux mille ducats que nous vous offrîmes à Madrid, nous nous serions contentés de vous donner le château tel qu'il est, mais vous sçavez que vous la refusâtes; &

nous

nous avons cru devoir faire en récompenſe ce que nous avons fait. C'en eſt trop, lui répondis-je, votre bonté doit s'en tenir au don de cette terre, qui a de quoi combler mes déſirs. Vous dirai-je tout ce que j'en penſe? Indépendamment de ce qu'il vous en coûte, pour entretenir tant de monde, je vous proteſte que ces gens-là me gênent & m'incommodent. En un mot, ajoutai-je, meſſeigneurs, reprenez votre bien, ou daignez m'en laiſſer jouir à ma volonté. Je prononçai d'un air ſi vif ces dernieres paroles, que le pere & le fils, qui ne prétendoient nullement me contraindre, me permirent enfin d'en uſer comme il me plairoit dans mon château.

Je les remerciois de m'avoir accordé cette liberté, ſans laquelle je ne pouvois être heureux, lorſque don Alphonſe m'interrompit, en me diſant: Mon cher Gil Blas, je vous veux préſenter à une dame, qui ſera bien aiſe de vous voir. En parlant de cette ſorte, il me prit par la main, & me mena dans l'appartement de Séraphine, qui pouſſa un cri de joie en m'appercevant. Madame, lui dit le gouverneur, je crois que l'arrivée de notre ami Santillane à Valence, ne vous eſt pas moins agréable qu'à moi. C'eſt de quoi, répondit-elle, il doit être bien perſuadé; le tems ne m'a point fait perdre le ſouvenir du ſervice qu'il m'a rendu; & j'ajoute à la reconnoiſſance que j'en ai, celle que je dois à un homme à qui vous avez obligation. Je

dis

dis à madame la gouvernante, que je n'étois que trop payé du péril que j'avois partagé avec ses liberateurs, en exposant ma vie pour elle ; & après force complimens de part & d'autre, don Alphonse m'emmena hors de l'appartement de Séraphine. Nous rejoignîmes don César, que nous trouvâmes dans une salle avec plusieurs personnes de qualité, qui venoient dîner chez lui.

Tous ces messieurs me saluerent fort poliment ; ils me firent d'autant plus de civilités que don César leur dit que j'avois été un des principaux secrêtaires du duc de Lerme. Peut-être même que la plûpart d'entr'eux n'ignoroient pas que c'étoit par mon crédit que don Alphonse avoit obtenu le gouvernement du royaume de Valence ; car tout se sçait. Quoiqu'il en soit, quand nous fûmes à table, on ne parla que du nouveau cardinal ; les uns en faisoient ou affectoient d'en faire de grands éloges ; & les autres ne lui donnoient que des louanges ironiques. Je jugeai bien qu'ils vouloient par-là m'engager à me répandre sur le compte de son éminence, & à les égayer à ses dépens. Je me l'imaginai du moins, & je ne fus pas peu tenté de dire ce que j'en pensois ; mais je retins ma langue ; & cette petite victoire, que je remportai sur moi, me fit passer dans l'esprit de la compagnie pour un garçon fort discret.

Les convives après le dîner se retirerent chez eux pour faire la sieste ; Don César & son fils

pressés

preſſés de la même envie, s'enfermerent dans leurs appartemens.

Pour moi, plein d'impatience de voir une ville dont j'avois ſouvent entendu vanter la beauté, je ſortis du palais du gouverneur dans le deſſein de me promener dans les rues. Je rencontrai à la porte un homme qui vint d'un air reſpectueux m'aborder en me diſant : Le ſeigneur de Santillane veut bien me permettre de le ſaluer. Je lui demandai qui il étoit. Je ſuis, me répondit-il, valet de chambre de don Céſar. J'étois un de ſes laquais dans le tems que vous étiez ſon intendant ; je vous faiſois régulierement tous les matins ma cour, & vous aviez bien des bontés pour moi. Je vous informois de ce qui paſſoit au logis. Vous ſouvient-il, par exemple, qu'un jour je vous appris que le chirurgien du village de Leyva s'introduiſoit ſecrettement dans la chambre de la dame Lorença Séphora ? C'eſt ce que je n'ai point oublié, lui repliquai-je ; mais à propos de cette duegne, qu'eſt-elle devenue ? Hélas ! repartit-il, la pauvre créature après votre départ tomba en langueur, & mourut plus regrettée de Séraphine, que de don Alphonſe, qui parut peu touché de ſa mort.

Le valet de chambre de don Céſar, m'ayant inſtruit ainſi de la triſte fin de Séphora, me fit des excuſes de m'avoir arrêté, & me laiſſa continuer mon chemin. Je ne pus m'empêcher de ſoupirer, en me rappellant cette duegne in-

infortunée : & m'attendrissant sur son sort, je m'imputai son malheur, sans songer que c'étoit plûtot à son cancer qu'à mon mérite qu'on devoit l'attribuer.

J'observois avec plaisir tout ce qui me sembloit digne d'être remarqué dans la ville. Le palais de marbre de l'archevêché occupa mes yeux agréablement, aussi-bien que les beaux portiques de la bourse ; mais une grande maison, que j'apperçus, & dans laquelle il entroit beaucoup de monde, attira toute mon attention. Je m'en approchai pour apprendre pourquoi je voyois-là un si grand concours d'hommes & de femmes ; & bientôt je fus au fait en lisant ces paroles écrites en lettres d'or, sur une table de marbre noir qu'il y avoit au-dessus de la porte ; *La * Posada de los Representantes.* Et les comédiens marquoient dans leur affiche qu'ils joueroient ce jour-là pour la premiere fois une tragédie nouvelle de don Gabriël Triaquéro.

* Les comédiens.



CHA-

CHAPITRE V.

Gil Blas va à la comédie, où il voit jouer une tragédie nouvelle. Succès de la piece. Génie du public de Valence.

JE m'arrêtai quelques momens à la porte, pour considérer les personnes qui entroient. J'en remarquai de toutes les façons. Je vis des cavaliers de bonne mine, & richement habillés, & des figures aussi plattes que mal-vêtues. J'apperçus des dames titrées qui descendoient de leurs carosses, pour aller occuper les loges qu'elles avoient fait retenir, & des avanturieres qui alloient amorcer des dupes. Ce concours confus, de toute sorte de spectateurs, m'inspira l'envie d'en augmenter le nombre. Comme je me disposois à prendre un billet pour entrer, le gouverneur & son épouse arriverent. Ils me démêlerent dans la foule, & m'ayant fait appeller, ils m'entraînerent dans leur loge, où je me plaçai derriere eux, de maniere que je pouvois facilement parler à l'un & à l'autre.

Je trouvai la salle remplie de monde depuis le haut jusqu'en bas, un parterre très-serré, & un théâtre chargé de chevaliers des trois ordres militaires. Voilà, dis-je, à don Alphonse, un nombreuse assemblée. Il ne faut pas vous étonner, me répondit-il; la tragédie qu'on

va représenter, est de la composition de don Gabriël Triaquéro, surnommé Le Poëte à la mode. Dès que l'affiche des comédiens annonce une nouveauté de cet auteur, toute la ville de Valence est en l'air : les hommes ainsi que les femmes ne s'entretiennent que de cette piece : toutes les loges sont retenues, & le jour de la premiere représentation on se tue à la porte pour entrer ; quoique toutes les places soient au double, à la reserve du parterre, qu'on respecte trop pour oser le mettre de mauvaise humeur. Quelle rage ! dis-je au gouverneur ; cette vive curiosité du public, cette furieuse impatience qu'il a d'entendre tout ce que don Gabriël produit de nouveau, me donne une haute idée du génie de ce poëte. N'allez pas si vîte, répondit don Alphonse. Il faut être en garde contre la prévention. Le public s'aveugle quelquefois sur des pieces où il y a de faux brillans, & il n'en connoit le prix qu'après l'impression.

Dans cet endroit de notre conversation les acteurs parurent. Nous cessâmes aussitôt de parler pour les écouter avec attention. Les applaudissemens commencerent dès la protase ; à chaque vers, c'étoit un *brouhaha*, & à la fin de chaque acte un battement de mains à faire croire que la salle s'abîmoit. Après la piece, on me montra l'auteur, qui alloit de loge en loge présenter modestement sa tête aux lauriers, dont les seigneurs & les dames se préparoient à la couronner.

Nous

Nous retournâmes au palais du gouverneur, où bientôt arriverent trois ou quatre chevaliers. Il vint aussi deux vieux auteurs estimés dans leur genre, avec un gentilhomme de Madrid, qui avoit de l'esprit & du goût. Ils avoient tous été à la comédie. Il ne fut question pendant le souper que de la piece nouvelle. Messieurs, dit un chevalier de S. Jacques, que pensez-vous de cette tragédie! N'en êtes-vous pas affectés comme moi? N'est-ce pas-là ce qui s'appelle un ouvrage achevé? pensées sublimes, tendres sentimens, versification virile, rien n'y manque. En un mot, c'est un poëme sur le ton de la bonne compagnie. Je ne crois pas que personne en puisse penser autrement, dit un cavalier d'Alcantara. Cette piece est pleine de tirades qu'Apollon semble avoir dictées, & de situations filées avec un art infini. Je m'en rapporte à monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole au gentilhomme Castillan; il me paroît connoisseur, je parie qu'il est de mon sentiment. Ne pariez point, monsieur le chevalier, lui répondit le gentilhomme avec un souris malin. Je ne suis pas de ce pays-ci: nous ne décidons point à Madrid si promptement. Bien loin de juger d'une piece que nous entendons pour la premiere fois, nous nous défions de ses beautés, tant qu'elle n'est que dans la bouche des acteurs; quelque bien affectés que nous en soyons, nous suspendons notre jugement jusqu'à ce que nous l'ayons lue; & véritablement, elle ne nous

fait pas toujours sur le papier le même plaisir qu'elle nous a fait sur la scêne.

Nous examinons donc scrupuleusement, poursuivit-il, un poëme avant que de l'estimer; la réputation de son auteur, quelque grande qu'elle puisse être, ne peut nous éblouir; quand Lope de Véga même & Caldéron donnoient des nouveautés, ils trouvoient des juges séveres dans leurs admirateurs, qui ne les ont élevés au comble de la gloire, qu'après avoir jugé qu'ils étoient dignes.

Oh, parbleu, interrompit le chevalier de saint Jacques, nous ne sommes pas si timides que messieurs les Castillans. Nous n'attendons point pour décider qu'une piece soit imprimée. Dès la premiere représentation nous en connoissons tout le prix. Il n'est pas même besoin que nous l'écoutions fort attentivement. Il suffit que nous sçachions que c'est une production de don Gabriel, pour être persuadé qu'elle est sans défaut. Les ouvrages de ce poëte doivent servir d'époque à la naissance du bon goût. Les Lopes & les Caldérons n'étoient que des apprentifs en comparaison de ce grand maître du théâtre. Le gentilhomme, qui regardoit Lope & Caldéron comme les Sophocles & les Euripides des Espagnols, fut choqué de ce discours téméraire. Il s'échauffa. Quel sacrilége dramatique! s'écria-t-il, d'un ton animé. Puisque vous m'obligez, messieurs, à juger sur une premiere représentation, je vous dirai que

que je ne suis pas content de la tragédie nouvelle de votre don Gabriël. Loin de la regarder comme un chef d'œuvre, je la trouve fort défectueuse. C'est un poéme farci de traits plus brillans que solides. Les trois quarts des vers sont mauvais ou mal rimés, les caracteres mal formés ou mal soutenus, & les pensées souvent très obscures.

Les deux auteurs qui étoient à table, & qui par une retenue aussi louable que rare, n'avoient rien dit, de peur d'être soupçonné de jalousie, ne purent s'empêcher d'applaudir des yeux au sentiment du gentilhomme; ce qui me fit juger que leur silence étoit moins un effet de la perfection de l'ouvrage que de leur politique. Pour les chevaliers, ils recommencerent à louer don Gabriël. Ils le placerent même parmi les dieux. Cette apothéose extravagante, & cette aveugle idolâtrie firent perdre patience au Castillan, qui levant les mains au ciel, s'écria tout-à-coup comme par enthousiasme; O divin Lope de Véga, rare & sublime génie, qui avez laissé un espace immense entre vous & les Gabriëls qui voudront vous atteindre! & vous, moëlleux Caldéron, dont la douceur est inimitable, ne craignez point tous deux que vos autels soient abatus par ce nouveau nourrisson des muses. Il sera bienheureux, si la postérité dont vous serez les délices, comme vous faites les nôtres, entend parler de lui.

Cette plaisante apostrophe, à laquelle personne ne s'étoit attendu, fit rire toute la compagnie,

pagnie, qui se leva de table en belle humeur, & s'en alla. On me conduisit par ordre de don Alphonse à l'appartement qui m'avoit été préparé. J'y trouvai un bon lit, où ma seigneurie, s'étant couchée, s'endormit, en déplorant aussi-bien que le gentilhomme Castillan, l'injustice que les ignorans faisoient à Lope & à Caldéron.



CHAPITRE VI.

Gil Blas, en se promenant dans les rues de Valence, rencontre un religieux qu'il croit reconnoître. Quel homme c'étoit que ce religieux.

COMME je n'avois pu voir toute la ville le jour précédent, je me levai & je sortis le lendemain dans l'intention de m'y promener encore. J'apperçus dans la rue un Chartreux, qui sans doute alloit vaquer aux affaires de sa communauté. Il marchoit les yeux baissés, & il avoit l'air si dévot, qu'il s'attiroit les regards de tout le monde. Il passa fort près de moi, & je crus voir en lui don Raphaël, cet aventurier qui tient une place si honorable dans les deux premiers volumes de mon histoire.

Je fus si étonné de cette rencontre, qu'au lieu d'aborder le moine, je demeurai immobile pendant quelques momens, ce qui lui donna le tems de s'éloigner de moi. Juste ciel!

Ciel! dis-je en moi-même, vit-on jamais deux visages plus ressemblans ? Que faut-il que je pense ? dois-je croire que c'est don Raphaël, puis-je m'imaginer que ce n'est pas lui ? Je me sentis trop curieux de sçavoir la vérité, pour en demeurer là. Je me fis enseigner le chemin du couvent des Chartreux, où je me rendis sur le champ, dans l'espérance d'y revoir mon homme quand il y reviendroit, & bien résolu de l'arrêter pour lui parler. Je n'eus pas besoin de l'attendre pour être au fait ; en arrivant à la porte du couvent, un autre visage de ma connoissance tourna mon doute en certitude. Je reconnus dans le frere portier Ambroise de Laméla, mon ancien valet. Vous vous imaginez bien que ce ne fut pas sans un extrême étonnement.

Notre surprise fut égale de part & d'autre, de nous retrouver dans cet endroit. N'est-ce pas une illusion ? lui dis-je, en le saluant. Est-ce en effet un de mes amis qui s'offre à ma vue ? Il ne me reconnut pas d'abord, ou bien il feignit de ne me pas remettre ; ce qui est plus vraisemblable ; mais considérant que la feinte étoit inutile, il prit l'air d'un homme qui tout-à-coup se ressouvient d'une chose oubliée : Ah, seigneur Gil Blas ! s'écria-t-il ; pardon, si j'ai pu vous méconnoître. Depuis que je vis dans ce lieu saint, & que je m'attache à remplir les devoirs prescrits par nos regles, je perds insensiblement la mémoire de

ce que j'ai vu dans le monde ; les images du siécle s'effacent de mon souvenir.

J'ai, lui dis-je, une véritable joie de vous revoir après dix ans sous un habit si respectable. Et moi, me répondit-il, j'ai honte d'en paroître vêtu devant un homme, qui a été témoin de la vie coupable que j'ai menée. Cet habit me la reproche sans cesse. Helas ! ajouta-t-il en poussant un soupir, pour être digne de le porter, il faudroit que j'eusse toujours vécu dans l'innocence. A ce discours, qui me charme, lui répliquai-je, Mon cher frere, on voit clairement que le doigt du seigneur vous a touché. Je le répete, j'en suis ravi, & je meurs d'envie d'apprendre de quelle maniere miraculeuse vous êtes entrés dans la bonne voie, vous & don Raphaël ; car je suis persuadé que c'est lui que je viens de rencontrer dans la ville habillé en Chartreux. Je me suis repenti de ne l'avoir pas arrêté dans la rue pour lui parler, & je suis venu ici l'attendre, pour réparer ma faute quand il rentrera.

Vous ne vous êtes point trompé, me dit Laméla ; c'est don Raphaël lui-même que vous avez vu ; & quant au détail que vous demandez, le voici : Après nous être séparés de vous auprès de Ségorbe, nous prîmes le fils de Lucinde & moi la route de Valence dans le dessein d'y faire quelque nouveau tour de notre métier. Le hazard voulut un jour que nous entrassions dans l'église des Chartreux dans le tems que les religieux psalmodioient dans le

chœur.

chœur. Nous nous attachâmes à les considérer, & nous éprouvâmes que les méchans ne peuvent se défendre d'honorer la vertu. Nous admirâmes la ferveur avec laquelle ils prioient dieu, leur air mortifié & détaché des plaisirs du siécle, de même que la sérénité qui regnoit sur leurs visages, & qui marquoit si bien le repos de leurs consciences.

En faisant ces observations, nous tombâmes l'un & l'autre dans une rêverie, qui nous devint salutaire. Nous comparâmes en nous-mêmes nos mœurs avec celles de nos bons religieux, & la différence que nous y trouvâmes, nous remplit de trouble & d'inquiétude. Laméla, me dit don Raphaël, lorsque nous fûmes hors de l'église, comment te sens-tu affecté de ce que nous venons de voir ? Pour moi, je ne puis te le céler : je n'ai pas l'esprit tranquille. Des mouvemens, qui me sont inconnus, m'agitent ; & pour la premiere fois de ma vie, je me reproche mes iniquités. Je suis dans la même disposition, lui répondis-je ; les mauvaises actions que j'ai faites se soulevent dans cet instant contre moi ; & mon cœur, qui n'avoit jamais senti de remords, en est présentement déchiré. Ah, cher Ambroise, reprit mon camarade, nous sommes deux brebis égarées, que le pere céleste par pitié veut ramener au bercail ! C'est lui, mon enfant, c'est lui qui nous appelle. Ne soyons point sourds à sa voix, renonçons aux fourberies, quittons le libertinage où nous vivons, & commençons

dès

dès aujourd'hui à travailler sérieusement au grand ouvrage de notre salut ; il faut passer le reste de nos jours dans ce couvent, & les consacrer à la pénitence.

J'applaudis au sentiment de Raphaël, continua le frere Ambroise ; & nous formâmes la généreuse résolution de nous faire Chartreux. Pour l'exécuter, nous nous adressâmes au pere prieur, qui ne sçut pas si-tôt notre dessein, que pour éprouver notre vocation, il nous fit donner des cellules, & traiter comme des religieux pendant une année entiere. Nous suivîmes les regles avec tant d'exactitude & de constance, qu'on nous reçut parmi les novices ; nous étions si contents de notre état, & si pleins d'ardeur, que nous soutînmes courageusement les travaux du noviciat. Nous fîmes ensuite profession ; après quoi don Raphaël ayant paru doué d'un génie propre aux affaires, fut choisi pour soulager un vieux pere qui étoit alors procureur. Le fils de Lucinde, qui ne respiroit que le recueillement intérieur, auroit mieux aimé employer tout son tems à la priere ; mais il fut obligé de sacrifier son goût pour l'oraison au besoin qu'on avoit de lui. Il acquit une si parfaite connoissance des intérêts de la maison, qu'on le jugea capable de remplacer le vieux procureur, qui mourut trois ans après. Don Raphaël exerce actuellement cet emploi ; & l'on peut dire qu'il s'en acquitte au grand contentement de tous nos peres, qui louent fort sa conduite dans l'administration

niſtration de notre temporel. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que malgré le ſoin dont il eſt chargé de recueillir nos revenus, il ne paroît occupé que de l'éternité. Les affaires lui laiſſent-elles un moment de repos, il ſe plonge dans de profondes méditations. En un mot, c'eſt un des meilleurs ſujets de ce monaſtere.

J'interrompis dans cet endroit Laméla, par un tranſport de joie que je fis éclater à la vue de Raphaël, qui arriva. Le voici, m'écriai-je, le voici ce ſaint procureur que j'attendois avec impatience. En même-tems je courus au devant de lui, & je le tins pendant quelques momens embraſſé. Il ſe prêta de bonne grace à l'accolade; & ſans témoigner le moindre étonnement de me rencontrer, il me dit d'un ton de voix plein de douceur: Dieu ſoit loué, ſeigneur de Santillane! dieu ſoit loué du plaiſir que j'ai de vous revoir! En vérité, repris-je, mon cher Raphaël, je prends toute la part poſſible à votre bonheur. Le frere Ambroiſe m'a raconté l'hiſtoire de votre converſion, & ce récit m'a charmé. Quel avantage pour vous deux, mes amis, de pouvoir vous flatter d'être de ce petit nombre d'élus, qui doivent jouir d'une éternelle félicité!

Deux miſérable tels que nous, repartit le fils de Lucinde, d'un air qui marquoit beaucoup d'humilité, ne devroient pas concevoir une pareille eſpérance; mais le repentir des pécheurs leur fait trouver grace auprès du pere

des miséricordes. Et vous, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, ne songez-vous pas aussi à mériter qu'il vous pardonne les offenses que vous lui avez faites? quelles affaires vous amenent à Valence? n'y rempliriez vous point par malheur quelque emploi dangereux? Non, dieu merci, lui répondis-je, depuis que j'ai quitté la cour, je mene une vie d'honnête homme; tantôt dans une terre qui j'ai à quelques lieues de cette ville, je prends tous les plaisirs de la campagne; & tantôt je viens me réjouir avec le gouverneur de Valence, qui est mon ami, & que vous connoissez tous deux parfaitement.

Alors je leur contai l'histoire de don Alphonse de Leyva. Ils l'écouterent avec attention; & quand je leur dis que j'avois porté de la part de ce seigneur à Samuël Simon les trois mille ducats que nous lui avions volés, Laméla m'interrompit, & adressant la parole à Raphaël: Pere Hilaire, lui dit-il, à ce compte-là, ce bon marchand ne doit plus se plaindre d'un vol, qui lui a été restitué avec usure, & nous devons tous deux avoir la conscience bien en repos sur cet article. Effectivement, dit le saint procureur, le frere Ambroise & moi, avant que d'entrer dans ce convent, nous fimes secrettement tenir quinze cens ducats à Samuël Simon, par un honnête ecclésiastique, qui voulut bien se donner la peine d'aller à Xelva faire cette restitution; tant pis pour Samuël, s'il a été capable de

toucher

toucher cette somme, après avoir été rembourſé du tout par le ſeigneur de Santillane. Mais, leur dis-je, vos quinze cens ducats lui ont-ils été fidelement remis ? Sans doute, s'écria don Raphaël, je répondrois de l'intégrité de l'eccléſiaſtique, comme de la mienne. J'en ſerois auſſi la caution, dit Laméla ; c'eſt un ſaint prêtre accoutumé à ces ſortes de commiſſions, & qui a eu pour des dépôts à lui confiés, deux ou trois procès qu'il a gagnés avec dépens. Cela étant, repris-je, il ne faut pas douter que la reſtitution n'ait été faite avec une ſcrupuleuſe fidélité.

Notre converſation dura quelque tems encore ; enſuite nous nous ſeparâmes, eux en m'exhortant à avoir toujours devant les yeux la crainte du ſeigneur, & moi, en me recommandant à leurs bonnes prieres. J'allai ſur le champ trouver don Alphonſe : Vous ne devineriez jamais, lui dis-je, avec qui je viens d'avoir un long entretien ; je quitte deux vénérables Chartreux de votre connoiſſance ; l'un ſe nomme le pere Hilaire, & l'autre le frere Ambroiſe. Vous vous trompez, me répondit don Alphonſe, je ne connois aucun Chartreux. Pardonnez-moi, lui repliquai-je ; vous avez vu à Xelva le frere Ambroiſe commiſſaire de l'inquiſition, & le pere Hilaire greffier. O ciel ! s'écria le gouverneur avec ſurpriſe : ſeroit-il poſſible que Raphaël & Laméla fuſſent devenus Chartreux ! Oui vraiment, lui répondis-je, il y a déja quelques

années qu'ils ont fait profession. Le premier est procureur de la maison, & le second est portier. L'un est maître de la caisse, & l'autre de la porte.

Le fils de don César rêva quelques momens, puis branlant la tête ; Monsieur le commissaire de l'inquisition & son greffier, dit-il, m'ont bien la mine de jouer ici une nouvelle comédie. Cela peut être, lui répondis-je. Pour moi, qui les ai entretenus, je vous avouerai que je juge d'eux plus favorablement. Il est vrai qu'on ne voit point le fond des cœurs : mais selon toutes les apparences, ce sont deux fripons convertis. Cela se peut, reprit don Alphonse ; il y a bien des libertins qui après avoir scandalisé le monde par leurs déreglemens, s'enferment dans les cloîtres, pour en faire une rigoureuse pénitence : je souhaite que nos deux moines soient de ces libertins-là.

Hé ! pourquoi, lui dis-je, n'en seroient-ils pas ? ils ont volontairement embrassé l'état monastique, & il y a déja long-tems qu'ils vivent en bons religieux. Vous me direz tout ce qu'il vous plaira, me repartit le gouverneur. Je n'aime pas que la caisse du couvent soit entre les mains de ce pere Hilaire, dont je ne puis m'empêcher de me défier ; quand je me souviens de ce beau récit qu'il nous fit de ses aventures, je tremble pour les Chartreux. Je veux croire avec vous, qu'il a pris le froc de très-bonne foi, mais la vue de

l'or

l'or peut réveiller sa cupidité. Il ne faut pas mettre dans une cave une yvrogne qui a renoncé au vin.

La défiance de don Alphonse fut pleinement justifiée peu de jours après; le pere procureur & le frere portier disparurent avec la caisse. Cette nouvelle, qui se répandit aussitôt dans la ville, ne manqua pas d'égayer les railleurs, qui se réjouissent toujours du mal qui arrive aux moines rentés. Pour le gouverneur & moi, nous plaignîmes les Chartreux, sans nous vanter de connoître les deux apostats.



CHAPITRE VII.

Gil Blas retourne à son château de Lyrias, de la nouvelle agréable que Scipion lui apprit, & de la réforme qu'ils firent dans leur domestique.

JE passai huit jours à Valence dans le grand monde, vivant comme les comtes & les marquis. Spectacles, bals, concerts, festins, conversations avec les dames; tous ces amusemens me furent procurés par monsieur & par madame la gouvernante, auxquels je fis si bien ma cour qu'ils me virent à regret partir pour m'en retourner à Lyrias. Ils m'obligerent même auparavant de leur promettre de me partager entre eux & ma solitude. Il fut arrêté que je demeurerois pendant l'hyver à Valence, & pendant l'été dans mon château.

Après cette convention, mes bienfaiteurs me laisserent la liberté de les quitter pour aller jouir de leurs bienfaits. Je repris donc le chemin de Llyrias, fort satisfait de mon voyage.

Scipion, qui attendoit impatiemment mon retour, fut ravi de me revoir; & je redoublai sa joie par la fidele relation que je lui fis de tout ce qui m'étoit arrivé. Et toi, mon ami, lui dis-je ensuite, quel usage as-tu fait ici des jours de mon absence? T'es tu bien diverti? Autant, répondit-il, que le peut faire un serviteur, qui n'a rien de si cher que la présence de son maître. Je me suis promené en long & en large dans nos petits états; tantôt assis sur le bord de la fontaine qui est dans le bois, j'ai pris plaisir à contempler la beauté de ses eaux, qui sont aussi pures que celles de la fontaine sacrée dont le bruit faisoit retentir la vaste forêt d'Albunea; & tantôt couché au pied d'un arbre, j'ai entendu chanter les fauvettes & les rossignols. Enfin j'ai chassé, j'ai pêché, & ce qui m'a plus satisfait encore que tous ces amusemens, j'ai lu plusieurs livres aussi utiles que divertissans.

J'interrompis avec précipitation mon secrétaire, pour lui demander où il avoit pris ces livres. Je les ai trouvés, me dit il, dans une belle bibliothéque qu'il y a dans ce château, & que maître Joachim m'a fait voir. Hé! dans quel endroit, repris je, peut-elle être cette prétendue bibliothéque? N'avons nous pas visité toute la maison le jour de notre

arrivée ? Vous vous l'imaginez, me repartit-il ; mais apprenez que nous ne parcourûmes que trois pavillons, & que nous oubliâmes le quatrieme. C'est-là que don César, lorsqu'il venoit à Llyrias, employoit une partie de son tems à la lecture. Il y a dans cette bibliothéque de très bons livres, qu'on vous a laissés comme une ressource assurée contre l'ennui, quand nos jardins dépouillés de fleurs, & nos bois de feuilles, n'auront plus de quoi vous en préserver. Les seigneurs de Leyva n'ont pas fait les choses à demi : ils ont songé à la nourriture de l'esprit, aussi-bien qu'à celle du corps.

Cette nouvelle me causa une véritable joie. Je me fis conduire au quatrieme pavillon, qui m'offrit un spectacle bien agréable. Je vis une chambre dont je résolus à l'heure même de faire mon appartement, comme don César en avoit fait le sien. Le lit de ce seigneur y étoit encore avec tous les ameublemens ; c'est-à-dire, une tapisserie à personnages, qui représentoient les Sabines enlevées par les Romains. De la chambre, je passai dans un cabinet, où regnoient tout autour des armoires basses, remplies de livres, sur lesquelles étoient les portraits de nos rois. Il y avoit auprès d'une fenêtre, d'où l'on découvroit une campagne toute riante, un bureau d'ébeine devant un grand sopha de maroquin noir. Mais je donnai principalement mon attention à la bibliothéque. Elle étoit composée de philosophes,

sophes, de poëtes, d'historiens, & d'un grand nombre de romans de chevalerie. Je jugeai que don César aimoit cette derniere sorte d'ouvrages, puisqu'il en avoit fait une si grande provision. J'avouerai à ma honte que je ne haïssois pas non plus ces productions, malgré toutes les extravagances dont elles sont tissues ; soit que je ne fusse pas alors un lecteur à y regarder de si près, soit que le merveilleux rende les Espagnols trop indulgens. Je dirai néanmoins pour ma justification, que je prenois plus de plaisir aux livres de morale enjouée ; & que Lucien, Horace, Erasme devinrent mes auteurs favoris.

Mon ami, dis-je à Scipion, lorsque j'eus parcouru des yeux ma bibliothéque, voilà de quoi nous amuser ; mais avant toutes choses, nous en avons une autre à faire. Il faut réformer notre domestique. C'est un soin, me dit-il, que je veux vous épargner. Pendant votre absence, j'ai bien étudié vos gens, & j'ose me vanter de les connoître. Commençons par maître Joachim ; je le crois un parfait fripon ; & je ne doute point qu'il n'ait été chassé de l'archevêché pour des fautes d'arithmétique qu'il aura faites dans ses mémoires de dépenses. Cependant, il faut le conserver pour deux raisons ; la premiere, c'est qu'il est bon cuisinier ; la seconde, c'est que j'aurai toujours l'œil sur lui ; j'épierai ses actions, & il faudra qu'il soit bien fin si j'en suis la dupe. Je lui dis hier que vous aviez

dessein de renvoyer les trois quarts de vos domestiques, & je remarquai que cette nouvelle lui fit de la peine. Il me témoigna même que se sentant porté d'inclination à vous servir, il se contenteroit de la moitié des gages qu'il a aujourd'hui, plutôt que de vous quitter; ce qui me fait soupçonner qu'il a dans ce hameau quelque petite fille dont il voudroit bien ne pas s'éloigner. Pour l'aide de cuisine, poursuivit-il, c'est un yvrogne, & le portier, un brutal dont nous n'avons pas besoin, non plus que du tireur. Je remplirai fort bien la place de ce dernier, comme je vous le ferai voir dès demain, puisque nous avons ici des fusils, de la poudre & du plomb. A l'égard des laquais, il y en a un qui est Arragonois, & qui me paroît bon enfant. Nous garderons celui-là; tous les autres sont de si mauvais sujets, que je ne vous conseillerois pas de les retenir, quand même il vous faudroit une centaine de valets.

Après avoir amplement déliberé sur cela, nous résolûmes de nous en tenir au cuisinier, au marmiton, à l'Arragonois, & de nous défaire honnêtement de tout le reste: ce qui fut exécuté dès le jour même, moyennant quelques pistoles que Scipion tira de notre coffre fort, & leur donna de ma part. Quand nous eûmes fait cette réforme, nous établîmes un ordre dans le château; nous reglâmes les fonctions de chaque domestique, & nous commençâmes à vivre à nos dépens. Je me serois volontiers

lontiers contenté d'un ordinaire frugal ; mais mon secrétaire, qui aimoit les ragoûts & les bons morceaux, n'étoit pas un homme à laisser inutile le sçavoir-faire de maître Joachim. Il le mit si bien en œuvre, que nos dînés & nos soupés devinrent des répas de Bernardins.



CHAPITRE VIII.

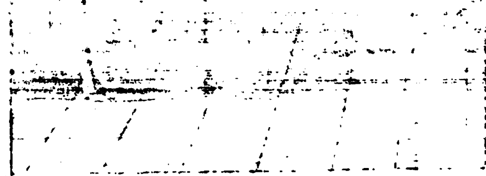
Des amours de Gil Blas, & de la belle Antonia.

DEux jours après mon retour de Valence à Llyrias, Basile le laboureur, mon fermier, vint à mon levé me demander la permission de me présenter Antonia sa fille, qui souhaitoit, disoit-il, avoir l'honneur de saluer son nouveau maître. Je lui répondis que cela me feroit plaisir. Il sortit & revint bientôt avec la belle Antonia. Je crois pouvoir donner cette épithete à une fille de seize à dix-huit ans, qui joignoit à des traits réguliers le plus beau teint & les plus beaux yeux du monde. Elle n'étoit vêtue que de serge, mais une riche taille, un port majestueux, & des graces qui n'accompagnent pas toujours la jeunesse, relevoient la simplicité de son habillement. Elle n'avoit point de coëffure ; ses cheveux étoient seulement noués par derriere, avec un bouquet de fleurs, à la façon des Lacédémoniennes.

Lors-



A. Smith sc.



Lorſque je la vis entrer dans ma chambre, je fus auſſi frappé de ſa beauté, que les paladins de la cour de Charlemagne le furent des appas d'Angelique, lorſque cette princeſſe parut devant eux. Au lieu de recevoir Antonia d'un air aiſé, & lui dire des choſes flatteuſes ; au lieu de féliciter ſon pere ſur le bonheur d'avoir une ſi charmante fille, je demeurai étonné, troublé, interdit ; je ne pus prononcer un ſeul mot. Scipion, qui s'apperçut de mon déſordre, prit pour moi la parole, & fit les frais des louanges que je devois à cette aimable perſonne. Pour elle, qui ne fut point éblouie de ma figure en robe de chambre & en bonnet de nuit, elle me ſalua ſans être embarraſſée de ſa contenance, & me fit un compliment qui acheva de m'enchanter, quoiqu'il fût des plus communs. Cependant, tandis que mon ſecrétaire, Baſile & ſa fille ſe faiſoient réciproquement des civilités, je revins à moi ; & comme ſi j'euſſe voulu compenſer le ſtupide ſilence que j'avois gardé juſques-là, je paſſai d'une extrémité à l'autre ; je me répandis en diſcours galans, & parlai avec tant de vivacité, que j'allarmai Baſile, qui me conſidérant déja comme un homme qui alloit tout mettre en uſage pour ſéduire Antonia, ſe hâta de ſortir de mon appartement, dans la réſolution peut-être de la ſouſtraire à mes yeux pour jamais.

Scipion ſe voyant ſeul avec moi, me dit en ſouriant : Seigneur de Santillane, autre reſſource

ſource pour vous contre l'ennui. Je ne ſçavois pas que votre fermier eut une fille ſi jolie ; je ne l'avois point encore vue, j'ai pourtant été deux fois chez lui. Il faut qu'il ait grand ſoin de la tenir cachée, & je lui pardonne. Malepeſte, voilà un morceau bien friand! Mais, ajouta-t-il, je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire qu'on vous le diſe ; elle vous a d'abord ébloui. Je m'en ſuis apperçu. Je ne m'en défends pas, lui répondis-je. Ah, mon enfant, j'ai cru voir une ſubſtance céleſte! elle m'a tout-à-coup embraſé d'amour ; la foudre eſt moins prompte que le trait qu'elle a lancé dans mon cœur.

Vous me raviſſez, reprit mon ſecrétaire avec tranſport, en m'apprenant que vous êtes enfin devenu amoureux. Il vous manquoit une maîtreſſe pour jouir d'un parfait bonheur dans votre ſolitude. Grace au ciel! vous y avez préſentement toutes vos commodités. Je ſçais bien, continua-t-il, que nous aurons un peu de peine à tromper la vigilance de Baſile, mais c'eſt mon affaire ; & je prétends avant trois jours vous procurer un entretien ſecret avec Antonia. Monſieur Scipion, lui dis-je, peut-être pourriez-vous bien ne me pas tenir parole quelque talent que vous ayez pour les amoureuſes négociations. Mais c'eſt ce que je ne ſuis pas curieux d'éprouver. Je ne veux point tenter la vertu de cette fille, qui me paroît mériter que j'aye d'autres ſentimens pour elle. Ainſi, loin d'exiger de votre zele

que

que vous m'aidiez à la déshon
sein de l'épouser par votre entr
que son cœur ne soit pas préven
tre. Je ne m'attendois pas, dit-
prendre si brusquement le parti d
Tous les seigneurs de village
n'en useroient pas si honnêteme
toient sur Antonia des vues lég
près en avoir eu d'autres inut
reste, ajouta-t-il, ne vous imagi
je condamne votre amour; au
l'approuve fort. La fille de
mérite l'honneur que vous lui v
elle peut vous donner un cœu
sensible à vos bontés. C'est, ajot
je sçaurai dès aujourd'hui par l
que j'aurai avec son pere, &
elle.

Mon confident étoit un ho
tenir ses promesses. Il alla voi
Basile, & le soir il vint me trou
cabinet, où je l'attendois avec u
mêlée de crainte. Il avoit un a
tirai un bon augure. Si j'en cr
ton visage riant, tu viens m'an
serai bientôt au comble de mes
mon cher maître, me répondit
rit. J'ai entretenu Basile & sa
ai déclaré vos intentions. Le
que vous ayez envie d'être son
puis vous assurer que vous êtes
tonia. O ciel! interrompis-je,

té de joie. Quoi, j'aurois le bonheur de plaire à cette aimable personne? N'en doutez pas, reprit-il, elle vous aime déja. Je n'ai pas, à la vérité, tiré cet aveu de sa bouche; mais je m'en fie à la gaieté qu'elle a fait paroître quand elle a sçu votre dessein. Cependant, poursuivit-il, vous avez un rival. Un rival! m'écriai-je, en pâlissant. Que cela ne vous allarme point, me dit-il; ce rival ne vous enlevera pas le cœur de votre maîtresse; c'est maître Joachim votre cuisinier. Ah! le pendart! dis-je, en faisant un éclat de rire. Voilà donc pourquoi il a marqué tant de répugnance à quitter mon service. Justement, répondit Scipion; il a ces jours passés demandé en mariage Antonia, qui lui a été poliment refusée. Sauf ton meilleur avis, lui repliquai-je, il est à propos, ce me semble, de nous défaire de ce drôle-là avant qu'il apprenne que je veux épouser la fille de Basile. Un cuisinier, comme tu sçais, est un rival dangereux. Vous avez raison, repartit mon confident; il faut en purger notre domestique par précaution. Je lui donnerai son congé dès demain matin, avant qu'il se mette à l'ouvrage; & vous n'aurez plus rien à craindre ni de ses sauces ni de son amour. Je suis pourtant, continua-t-il, un peu fâché de perdre un si bon cuisinier; mais je sacrifie ma gourmandise à votre sûreté. Tu ne dois pas, lui dis-je, tant le regretter; sa perte n'est point irréparable; je vais faire venir de Valence un cuisinier, qui le vaudra

bien,

bien. En effet, j'écrivis aussi-tôt à don Alphonse, je lui mandai que j'avois besoin d'un cuisinier, & dès le jour suivant il m'en envoya un qui consola d'abord Scipion.

Quoique ce zélé secrétaire m'eut dit qu'il s'étoit apperçu qu'Antonia s'applaudissoit au fond de son âme d'avoir fait la conquête de son seigneur, je n'osois me fier à son rapport. J'appréhendois qu'il ne se fût laissé tromper par de fausses apparences. Pour en être plus sûr, je résolus de parler moi-même à la belle Antonia. Dans ce dessein, je me rendis chez Basile, à qui je confirmai ce que mon ambassadeur lui avoit dit. Ce bon laboureur, homme simple & plein de franchise, après m'avoir écouté, me témoigna que c'étoit avec une extrême satisfaction qu'il m'accordoit sa fille; Mais, ajouta-t-il, ne croyez pas au moins que ce soit à cause de votre titre de seigneur de village. Quand vous ne seriez qu'intendant de don César & de don Alphonse, je vous préférerois à tous les autres amoureux qui se présenteroient; j'ai toujours eu de l'inclination pour vous; & tout ce qui me fâche, c'est qu'Antonia n'ait pas une grosse dot à vous apporter. Je ne lui en demande aucune, lui dis-je; sa personne est le seul bien où j'aspire. Votre serviteur très-humble, s'écria-t-il, ce n'est point-là mon compte; je ne suis point un gueux pour marier ainsi ma fille. Basile de Buénotrigo est en état, dieu merci, de la doter; & je veux qu'elle vous donne

à souper, si vous lui donnez à dîner. En un mot, le revenu de ce château n'est que de cinq cens ducats, je le ferai monter à mille, en faveur de ce mariage.

J'en passerai par tout ce qu'il vous plaira, mon cher Basile, lui repliquai-je; nous n'aurons point ensemble de dispute d'intérêt. Nous sommes tous deux d'accord; il ne s'agit plus que d'avoir le consentement de votre fille. Vous avez le mien, me dit-il, est-ce que cela ne suffit point? Pas tout-à-fait, lui répondis-je; si le vôtre m'est nécessaire, le sien l'est aussi. Le sien dépend du mien, reprit-il; je voudrois bien qu'elle osât souffler devant moi. Antonia, lui repartis-je, soumise à l'autorité paternelle, est prête sans doute à vous obéir aveuglément; mais je ne sçais si dans cette occasion elle le fera sans répugnance, & pour peu qu'elle en eût, je ne me consolerois jamais d'avoir fait son malheur; enfin, ce n'est pas assez que j'obtienne de vous sa main, il faut qu'elle souscrive au don que vous m'en faites. Oh, dame! dit Basile; je n'entends pas toutes ces philosophies: parlez vous-même à Antonia, & vous verrez, ou je me trompe fort, qu'elle ne demande pas mieux que d'être votre femme. En achevant ces paroles, il appella sa fille, & me laissa un moment avec elle.

Pour profiter d'un temps si précieux, j'entrai d'abord en matiere: Belle Antonia, lui dis-je, decidez de mon sort. Quoique j'aye l'a-

veu

veu de votre pere, ne vous imaginez pas que je veuille m'en prévaloir pour faire violence à vos sentimens. Quelque charmante que soit votre possession, j'y renonce si vous me dites que je ne la devrai qu'à votre seule obéissance. C'est ce que je n'ai garde de vous dire, me répondit Antonia, en rougissant un peu; votre recherche m'est trop agréable pour qu'elle me puisse faire de la peine, & j'applaudis au choix de mon pere, au lieu d'en murmurer. Je ne sçais, continua-t-elle, si je fais bien ou mal de vous parler ainsi; mais si vous me déplaisiez, je serois assez franche pour vous l'avouer; pourquoi ne pourrois-je pas vous dire le contraire aussi librement?

A ces mots, que je ne pus entendre sans en être charmé, je mis un genouil à terre devant Antonia; & dans l'excès de mon ravissement, lui prenant une de ses belles mains, je la baisai d'un air tendre & passionné: Ma chere Antonia, lui dis-je, votre franchise m'enchante; continuez, que rien ne vous contraigne; vous parlez à votre époux; que votre ame se découvre toute entiere à ses yeux. Je puis donc me flatter que vous ne verrez pas sans plaisir lier votre fortune à la mienne. Basile, qui arriva dans cet instant, m'empêcha de poursuivre. Impatient de sçavoir ce que sa fille m'avoit répondu, & prêt à la gronder si elle eût marqué la moindre aversion pour moi, il vint me rejoindre: Hé bien! me dit-il, êtes-vous content d'Antonia? J'en suis si

satisfait, lui repondis-je, que je vais dès ce moment m'occuper des apprêts de mon mariage. En disant cela, je quittai le pere & la fille, pour aller tenir conseil là-dessus avec mon secrétaire.



CHAPITRE IX.

Nôces de Gil Blas & de la belle Antonia, de quelle façon elles se firent, quelles personnes y assisterent, & de quelles réjouissances elles furent suivies.

QUOIQUE je n'eusse pas besoin de la permission des seigneurs de Leyva, pour me marier, nous jugeâmes Scipion & moi, que je ne pouvois honnêtement me dispenser de leur communiquer le dessein que j'avois d'épouser la fille de Basile, & de leur en demander même leur agrément par politesse.

Je partis aussitôt pour Valence, où l'on fut aussi surpris de me voir que d'apprendre le sujet de mon voyage. Don César & don Alphonse, qui connoissoient Antonia pour l'avoir vue plus d'une fois, me féliciterent de l'avoir choisie pour femme. Don César surtout m'en fit compliment avec tant de vivacité, que si je ne l'eusse pas cru un seigneur revenu de certains amusemens, je l'aurois soupçonné d'avoir été quelquefois à Llyrias, moins pour y voir son château que sa petite fermiere. Pour peu que j'eusse été défiant & ja-

loux de mon naturel, j'aurois pu faire des réflexions désagréables là-dessus. Ce que je ne fis point, tant j'étois persuadé de la sagesse de ma future. Séraphine de son côté, après m'avoir assuré qu'elle prendroit toujours beaucoup de part à ce qui me regarderoit, me dit qu'elle avoit entendu parler d'Antonia très-avantageusement. Mais, ajouta-t-elle par malice, & comme pour me reprocher l'indifférence dont j'avois payé l'amour de Séphora, quand on ne m'auroit pas vanté sa beauté, je m'en fierois bien à votre goût, dont je connois la délicatesse.

Don César & son fils ne se contenterent pas d'approuver mon mariage, ils me déclarerent qu'ils en vouloient faire tous les frais. Reprenez, me dirent-ils, le chemin de Llyrias, & demeurez-y tranquile, jusqu'à ce que vous entendiez parler de nous. Ne faites point de préparatifs pour vos nôces, c'est un soin dont nous nous chargeons. Pour me conformer à leurs volontés, je retournai à mon château. J'avertis Basile & sa fille des intentions de nos protecteurs, & nous attendîmes de leurs nouvelles, le plus patiemment qu'il nous fut possible. Nous n'en reçûmes point pendant huit jours. En recompense, le neuvieme, nous vîmes arriver un carrosse à quatre mulets, dans lequel il y avoit des couturiers, qui apportoient de belles étoffes de soie pour habiller la mariée, & qu'escortoient plusieurs gens de livrée, montés sur de très beaux chevaux. L'un d'en-

d'entr'eux me remit une lettre de la part de don Alphonse. Ce seigneur me mandoit qu'il seroit le lendemain à Lilyrias avec son pere & son épouse, & que la cérémonie de mon mariage se feroit le jour suivant par le grand vicaire de Valence. Véritablement don César, son fils, & Séraphine ne manquerent pas de se rendre à mon château avec cet ecclésiastique, tous quatre dans un carrosse à six chevaux, précédé d'un autre à quatre où étoient les femmes de Séraphine, & suivi des gardes du gouverneur.

Madame la gouvernante fut à peine arrivée au château, qu'elle témoigna une extrême impatience de voir Antonia, qui de son côté ne sçut pas plutôt la venue de Séraphine, qu'elle accourut pour la saluer & lui baiser la main ; ce qu'elle fit de si bonne grace que toute la compagnie l'admira. Hé bien ! madame, dit don César à sa belle fille, que pensez-vous d'Antonia ? Santillane pouvoit-il faire un meilleur choix ? Non, répondit Séraphine ; ils sont tous deux dignes l'un de l'autre ; je ne doute pas que leur union ne soit très-heureuse. Enfin chacun donna des louanges à ma future ; & si on la loua fort sous son habit de serge, on en fut encore plus charmé, lorsqu'elle parut sous un plus riche habillement. Il sembloit qu'elle n'en eût jamais porté d'autres, tant son air étoit noble, & son action aisée.

Le moment où je devois, par un doux hymen,

men, voir attaché mon fort au sien, étant arrivé, don Alphonse me prit par la main pour me conduire à l'autel, & Séraphine fit le même honneur à la mariée. Nous nous rendîmes tous deux dans cet ordre à la chapelle du hameau, où le grand vicaire nous attendoit pour nous marier ; & cette cérémonie se fit aux acclamations des habitants de Llyrias & de tous les riches laboureurs des environs, que Basile avoit invités aux nôces d'Antonia. Ils avoient avec eux leurs filles, qui s'étoient parées de rubans & de fleurs, & qui tenoient dans leurs mains des tambours de basque. Nous retournâmes ensuite au château, où par les soins de Scipion, l'ordonnateur du festin, il se trouva trois tables dressées ; l'une pour les seigneurs, l'autre pour les personnes de leur suite, & la troisieme, qui étoit la plus grande, pour tous ceux qui avoient été conviés. Antonia fut de la premiere, madame la gouvernante l'ayant ainsi voulu ; je fis les honneurs de la seconde ; & Basile se mit à celle des villageois. Pour Scipion, il ne s'assit à aucune table. Il ne faisoit qu'aller & venir de l'une à l'autre, donnant son attention à faire bien servir & contenter tout le monde.

C'étoit par les cuisiniers du gouverneur que le repas avoit été préparé, ce qui suppose qu'il n'y manquoit rien. Les bons vins dont maître Joachim avoit fait provision pour moi, y furent prodigués ; les convives commençoient à s'échauffer, l'allégresse regnoit par tout, quand

quand elle fut tout-à-coup troublée par un incident qui m'allarma. Mon secrétaire étant dans la salle où je mangeois avec les principaux officiers de don Alphonse, & les femmes de Séraphine, tomba subitement en foiblesse, & perdit toute connoissance. Je me levai pour aller à son secours, & tandis que je m'occupois à lui faire reprendre ses esprits, une de ces femmes s'évanouit aussi. Toute la compagnie jugea que ce double évanouissement renfermoit quelque mystere. Comme, en effet, il en cachoit un qui ne tarda guere à s'éclaircir ; car bientôt après, Scipion étant revenu à lui, me dit tout bas : Faut-il que le plus beau de vos jours soit le plus désagréable des miens ! On ne peut éviter son malheur, ajouta-t-il, je viens de retrouver ma femme dans une suivante de Séraphine.

Qu'entends-je, m'écriai-je ! Cela n'est pas possible ! Quoi ! tu serois l'époux de cette dame, qui vient de se trouver mal en même-tems que toi ? Oui, monsieur, me répondit-il, je suis son mari ; & la fortune, je vous jure, ne pouvoit me jouer un plus vilain tour que de la présenter à mes yeux. Je ne sçais, repris-je, mon ami, quelles raisons tu as de te plaindre de ton épouse ; mais quelque sujet qu'elle t'en ait donné, de grace, contrains-toi, si je te suis cher, ne trouble point cette fête en laissant éclater ton ressentiment. Vous serez content de moi, repartit Scipion ; vous allez voir si je ne sçais pas bien dissimuler. . . . .

En

En parlant de cette sorte, il s'avança vers sa femme, à qui ses compagnes avoient aussi rendu l'usage des sens, & l'embrassant avec autant de vivacité que s'il eût été ravi de la revoir : Ah, ma chere Béatrix, lui dit-il, le ciel enfin nous rejoint après dix ans de séparation ! O moment plein de douceur pour moi ! J'ignore, lui répondit son épouse, si vous avez effectivement quelque joie de me rencontrer ; mais du moins, suis-je bien persuadée que je ne vous ai donné aucun juste sujet de m'abandonner. Quoi ! vous me trouvez une nuit avec le seigneur don Fernand de Leyva, qui étoit amoureux de Julie ma maîtresse, & dont je servois la passion, vous vous mettez dans l'esprit que je l'écoute aux dépens de votre honneur & du mien ? là-dessus la jalousie vous renverse la cervelle, vous quittez Tolede, & me fuyez comme un monstre, sans me demander un éclaircissement. Qui de nous deux, s'il vous plaît, est le plus en droit de se plaindre ? C'est vous sans contredit, lui repliqua Scipion. Sans doute, reprit elle, c'est moi ? Don Fernand peu de têms après votre départ de Tolede épousa Julie, auprès de qui j'ai demeuré tant qu'elle a vêcu ; & depuis qu'une mort prématurée nous l'a ravie, je suis au service de madame sa sœur, qui peut vous répondre aussi-bien que toutes ses femmes de la pureté de mes mœurs.

Mon secrétaire à ce discours, dont il ne pouvoit prouver la fausseté, prit son parti de

bonne

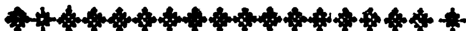
bonne grace. Encore une fois, dit-il à son épouse, je reconnois ma faute, & je vous en demande pardon devant cette honorable assistance. Alors intercédant pour lui, je priai Béatrix d'oublier le passé, l'assurant que son mari ne songeroit désormais qu'à lui donner de la satisfaction. Elle se rendit à ma priere, & toute la compagnie applaudit à la réunion de ces deux époux. Pour mieux la célébrer, on les fit asseoir à table l'un auprès de l'autre; on leur porta des *brindes*; chacun leur fit fête: on eût dit que le festin se faisoit plutôt à l'occasion de leur raccommodement que de mes nôces.

La troisieme table fut la premiere que l'on abandonna. Les jeunes villageois préférant l'amour à la bonne chere, la quitterent pour former des danses avec les jeunes paysannes, qui par le bruit de leur tambour de basque, attirerent bientôt les personnes des autres tables, & leur inspirerent l'envie de suivre leur exemple. Voilà tout le monde en mouvement. Les officiers du gouverneur se mirent à danser avec les soubrettes de la gouvernante, les seigneurs même se mêlerent parmi les danseurs; don Alphonse dansa une sarabande avec Séraphine, & don César une autre avec Antonia, qui vint ensuite me prendre, & qui ne s'en acquitta pas mal pour une personne qui n'avoit que quelques principes de danse qu'elle avoit reçus à Albarasin chez une bourgeoise de ses parentes. Pour moi, qui comme

je l'ai déja dit, avoit appris à danſer chez la marquiſe de Chaves, je parus à l'aſſemblée un grand danſeur. A l'égard de Béatrix, & de Scipion, ils commencerent à s'entretenir en particulier, pour ſe rendre compte mutuellement de ce qui leur étoit arrivé pendant qu'ils avoient été ſéparés ; mais leur converſation fut interrompue par Séraphine, qui venant d'être informée de leur reconnoiſſance, les fit appeller pour leur en témoigner ſa joie : Mes enfans, leur dit-elle, dans ce jour de réjouiſſance, c'eſt un ſurcroît de ſatisfaction pour moi de vous voir tous deux rendus l'un à l'autre. Ami Scipion, ajouta-t-elle, je vous remets votre épouſe en vous proteſtant qu'elle a toujours tenu une conduite irréprochable ; vivez ici avec elle en bonne intelligence. Et vous Béatrix, attachez-vous à Antonia, & ne lui ſoyez pas moins dévouée que votre mari l'eſt au ſeigneur de Santillane. Scipion ne pouvant plus après cela regarder ſa femme que comme une autre Pénélope, promit d'avoir pour elle toutes les conſidérations imaginables.

Les villageois & les villageoiſes après avoir danſé toute la journée, ſe retirerent dans leurs maiſons ; mais on continua la fête dans le château. Il y eut un magnifique ſouper ; & lorſqu'il y fut queſtion de s'aller coucher, le grand-vicaire bénit le lit nuptial ; Séraphine déshabilla la mariée, & les ſeigneurs de Leyva me firent le même honneur.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les officiers de don Alphonse & les femmes de la gouvernante s'aviserent, pour se réjouir, de faire la même cérémonie; ils déshabillerent Béatrix & Scipion, qui pour rendre la scêne plus comique, se laisserent gravement dépouiller & mettre au lit.



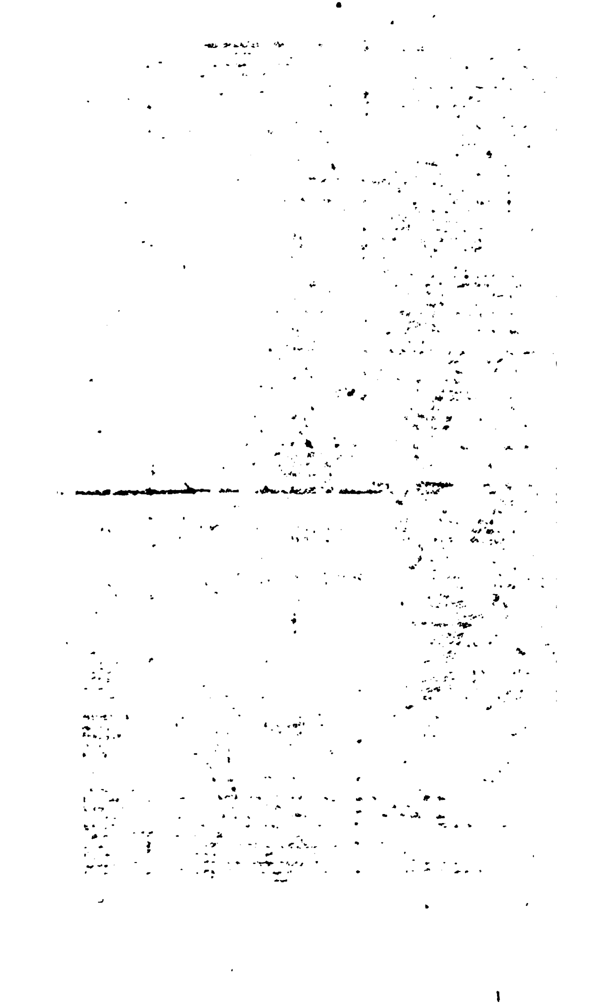
CHAPITRE X.

Suites du mariage de Gil Blas, & de la belle Antonia. Commencement de l'histoire de Scipion.

DES le lendemain de mes nôces, les seigneurs de Leyva retournerent à Valence, après m'avoir donné mille nouvelles marques d'amitié; si bien que mon secrétaire & moi nous demeurâmes seuls au château avec nos femmes & nos valets.

Le soin, que nous prîmes l'un & l'autre de plaire à ces dames, ne fut pas inutile; j'inspirai en peu de tems à mon épouse autant d'amour que j'en avois pour elle, & Scipion fit oublier à la sienne les chagrins qu'il lui avoit causés. Béatrix, qui avoit l'esprit souple & liant, s'insinua sans peine dans les bonnes graces de sa nouvelle maîtresse, & gagna sa confiance. Enfin nous nous accordâmes tous quatre à merveilles, & nous commençâmes à jouir d'un sort fort digne d'envie. Tous nos

jours





A. Smith sc

jours couloient dans les plus doux amusemens. Antonia étoit fort sérieuse, mais nous étions très-gais, Béatrix & moi; & quand nous ne l'aurions pas été, il suffisoit que Scipion fut avec nous, pour ne point engendrer de mélancolie. C'étoit un homme incomparable pour la société, un de ces personnages comiques qui n'ont qu'à se montrer pour égayer une compagnie.

Un jour qu'il nous prit fantaisie après le dîné d'aller faire la sièste dans l'endroit le plus agréable du bois, mon secrétaire se trouva de si belle humeur, qu'il nous ôta l'envie de dormir par ses discours réjouissans: Tais-toi, lui dis-je, mon ami. Il n'y a pas moyen de s'assoupir en t'écoutant; ou bien puisque tu nous empêches de nous livrer au sommeil, fais-nous donc quelque récit digne de notre attention. Très-volontiers, me répondit-il; voulez-vous que je vous raconte l'histoire du roi Pélage? J'aimerois mieux entendre la tienne, lui répliquai-je; mais c'est un plaisir que tu n'as pas jugé à propos de me donner depuis que nous vivons ensemble, & que je n'aurai jamais apparemment. D'où vient, me dit-il? Si je ne vous ai pas conté mon histoire, c'est que vous ne m'avez pas témoigné le moindre désir de la sçavoir; ce n'est donc pas ma faute, si vous ignorez mes aventures; & pour peu que vous soyez curieux de les apprendre, je suis prêt à contenter votre curiosité. Antonia, Béatrix & moi, nous

le prîmes au mot; & nous nous disposâmes à prêter une oreille attentive à son récit, qui ne pouvoit faire sur nous qu'un bon effet, soit en nous divertissant, soit en nous excitant au sommeil.

Je serois, dit Scipion, fils d'un grand de la premiere classe, ou tout au moins de quelque chevalier de S. Jacques, ou d'Alcantara, si cela eut dépendu de moi; mais comme on ne se choisit point un pere, vous sçaurez que le mien, nommé Torribio Scipion, étoit un honnête archer de la sainte Hermandad. En allant & venant sur les grands chemins, où sa profession l'obligeoit d'être presque toujours, il rencontra par hazard un jour entre Cuença & Tolede une jeune Bohémienne, qui lui parut fort jolie. Elle étoit seule à pied, & portoit avec elle toute sa fortune dans une espece de havresac, qu'elle avoit sur le dos. Où allez-vous ainsi, ma mignonne? lui dit-il en adoucissant sa voix, qu'il avoit naturellement très-rude. Seigneur cavalier, lui répondit-elle, je vais à Tolede, où j'espere gagner ma vie de façon ou d'autre en vivant honnêtement. Vos intentions sont louables, reprit-il, & je ne doute pas que vous n'ayez plus d'une corde à votre arc. Oui, dieu merci, repartit-elle, j'ai plusieurs talens. Entr'autres, je sçais composer des pommades & des essences fort utiles aux dames: je dis la bonne aventure, je fais tourner le sas pour retrouver les choses perdues,

dues, & montre tout ce qu'on veut dans le miroir ou dans le verre.

Torribio jugeant qu'une pareille fille étoit un parti très-avantageux pour un homme tel que lui, qui avoit de la peine à vivre de son emploi, quoiqu'il sçut fort bien le remplir, lui proposa de l'épouser. La Bohémienne n'eut garde de mépriser les vœux d'un officier de la sainte confrairie. Elle accepta la proposition avec plaisir. Cela étant arrêté entr'eux, ils se rendirent tous deux en diligence à Tolede, où ils se marierent; & vous voyez en moi, le digne fruit de ce noble hyménée. Ils s'établirent dans un fauxbourg, où ma mere commença par débiter des pommades & des essences; mais ne trouvant pas ce trafic assez lucratif, elle fit la devineresse. C'est alors qu'on vit pleuvoir chez elle les écus, & les pistoles; mille dupes de l'un & de l'autre sexe mirent bientôt en réputation la Coscolina, c'est ainsi que se nommoit la Bohémienne. Il venoit tous les jours quelqu'un la prier d'employer pour lui son ministere: Tantôt c'étoit un neveu indigent, qui vouloit sçavoir quand son oncle, dont il étoit unique héritier, partiroit pour l'autre monde; & tantôt c'étoit une fille, qui souhaitoit d'apprendre si un cavalier, dont elle reconnoissoit les soins, & qui lui promettoit de l'épouser, lui tiendroit parole.

Vous observerez, s'il vous plaît, que les prédictions de ma mere étoient toujours fa-

vorables aux personnes à qui elle les faisoit ; si par hazard elles s'accomplissoient, à la bonne heure ; & si l'on venoit lui reprocher que le contraire de ce qu'elle avoit prédit étoit arrivé, elle répondoit froidement qu'il falloit s'en prendre au démon, qui malgré la force des conjurations qu'elle employoit pour l'obliger à révéler l'avenir, avoit quelquefois la malice de la tromper.

Lorsque, pour l'honneur du métier, ma mere croyoit devoir faire paroître le diable dans ses opérations, c'étoit Torribio Scipion, qui faisoit ce personnage, & qui s'en acquittoit parfaitement bien, la rudesse de sa voix, & la laideur de son visage, lui donnant un air convenable à ce qu'il représentoit. Pour peu qu'on fût crédule, on étoit épouvanté de la figure de mon pere. Mais un jour, par malheur, il vint un brutal de capitaine, qui voulut voir le diable, & qui lui passa son épée au travers du corps. Le saint office, informé de la mort du diable, envoya ses officiers chez la Coscolina, dont ils se saisirent aussi-bien que de tous ses effets ; & moi, qui n'avois alors que sept ans, je fus mis à l'hôpital de *Los Ninos* †. Il y avoit dans cette maison de charitables ecclésiastiques, qui, bien payés pour avoir soin de l'éducation des pauvres orphelins, prenoient la peine de leur montrer à lire & à écrire. Ils crurent remarquer que je promettois beaucoup ; ce qui fut cause

† Des Orphelins.

cause qu'ils me distinguerent des autres, & me choisirent pour faire leurs commissions. Ils m'envoyoient en ville porter leurs lettres, j'allois & venois pour eux, & c'étoit moi qui répondois leurs messes. Par reconnoissance, ils entreprirent de m'enseigner la langue latine : mais ils s'y prirent trop rudement, & me traiterent avec tant de rigueur, malgré les petits services que je leur rendois, que ne pouvant y resister, je m'échappai un beau jour, en faisant une commission ; & bien loin de retourner à l'hôpital, je sortis même de Tolede par le fauxbourg du côté de Séville.

Quoique j'eusse à peine alors neuf ans accomplis, je sentois déja le plaisir d'être libre & maître de mes actions. J'étois sans argent & sans pain, n'importe ; je n'avois point de leçons à étudier, ni de thêmes à composer. Après avoir marché pendant deux heures, mes petites jambes commencerent à refuser le service. Je n'avois point encore fait de si longs voyages. Il fallut m'arrêter pour me reposer. Je m'assis au pied d'un arbre, qui bordoit le grand chemin ; là, pour m'amuser, je tirai mon rudiment, que j'avois dans ma poche, & le parcourus en badinant ; puis venant à me souvenir des férules & des coups de fouet qu'il m'avoit fait recevoir, j'en déchirai les feuillets en disant avec colere : Ah chien de livre ! tu ne me feras plus répandre de pleurs ! Tandis que j'assouvissois ma vengeance en jonchant autour de moi la terre de declinaisons

ſons & de conjugaiſons, il paſſa par-là un hermite à barbe blanche, qui portoit de larges lunettes, & qui avoit un air vénérable. Il s'approcha de moi, & s'il me conſidéra fort attentivement, je l'examinai bien auſſi. Mon petit homme, me dit-il, avec un ſouris, il me ſemble que nous venons tous deux de nous regarder bien tendrement, & que nous ne ferions pas mal de demeurer enſemble dans mon hermitage, qui n'eſt qu'à deux cens pas d'ici. Je ſuis votre ſerviteur, lui répondis-je aſſez bruſquement, je n'ai aucune envie d'être hermite. A cette réponſe le bon vieillard fit un éclat de rire, & me dit en m'embraſſant : Il ne faut pas, mon fils, que mon habit vous faſſe peur ; s'il n'eſt pas beau, il eſt utile. Il me rend ſeigneur d'une retraite charmante & des villages voiſins, dont les habitans m'aiment, ou plutôt m'idolâtrent. Venez avec moi, ajouta-t-il, & ne craignez rien. Je vous revêtirai d'une jacquette ſemblable à la mienne. Si vous vous en trouvez bien, vous partagerez avec moi les douceurs de la vie que je mene ; & ſi vous ne vous en accommodez point, non ſeulement il vous ſera permis de me quitter, mais vous pouvez même compter qu'en nous ſéparant, je ne manquerai pas de vous faire du bien.

Je me laiſſai perſuader, & je ſuivis le vieil hermite, qui, chemin faiſant, me fit pluſieurs queſtions, auxquelles je répondis avec une ingénuité que je n'ai pas toujours eue dans la

fuite. En arrivant à l'hermitage, il me présenta quelques fruits, que je dévorai, n'ayant rien mangé de toute la journée qu'un morceau de pain sec, dont j'avois déjeûné le matin à l'hôpital. Le solitaire, me voyant si bien jouer des mâchoires, me dit : Courage, mon enfant, ne ménage point mes fruits ; j'en ai, grace au ciel, une ample provision. Je ne t'ai pas amené ici pour te faire mourir de faim. Ce qui étoit très véritable, car une heure après notre arrivée, il alluma du feu, embrocha un gigot de mouton ; & tandis que je tournois la broche, il dressa une petite table, qu'il couvrit d'une serviette assez mal-propre, & sur laquelle il mit deux couverts, l'un pour lui, l'autre pour moi.

Quand la viande fut cuite, il la tira de la broche, & en coupa quelques pieces pour notre souper, qui ne fut pas un repas de brebis, puisque nous bûmes d'un excellent vin, dont il avoit aussi bonne provision : Hé bien ! mon poulet, me dit-il, lorsque nous fûmes hors de table, es-tu content de mon ordinaire ; ne vaut-il pas bien celui de ton hôpital ? Voilà de quelle façon tu seras traité tous les jours, si tu demeures avec moi. Au reste, poursuivit-il, tu ne feras dans cet hermitage que ce qu'il te plaira. J'exige de toi seulement que tu m'accompagnes toutes les fois que j'irai quêter dans les villages voisins ; tu me serviras à conduire un bourriquet chargé de deux paniers, que les paysans charita-

bles

bles remplissent ordinairement d'œufs, de pain, de viande, & de poisson. Je ne te demande que cela. Il me semble que ce n'est pas trop exiger de toi. Oh ! je ferai, lui dis-je, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne m'obligiez pas d'apprendre le latin. Le frere Chrysostôme, c'étoit le nom du vieil hermite, ne put s'empêcher de rire de ma naïveté, & m'assura de nouveau qu'il ne prétendoit pas gêner mes inclinations.

Nous allâmes dès le lendemain à la quête avec l'ânon, que je menois par le licou. Nous fimes une copieuse recolte ; chaque paysan se faisant un plaisir de mettre quelque chose dans nos paniers. L'un y jettoit un pain entier, l'autre une grosse piece de lard ; celui-ci une oye farcie, celui-là une perdrix. Que vous dirai-je ? Nous apportâmes au logis des vivres pour plus de huit jours, ce qui marquoit bien l'estime & l'amitié que les villageois avoient pour le frere. Il est vrai qu'il leur étoit d'une grande utilité : il leur donnoit des conseils, quand ils venoient le consulter : Il remettoit la paix dans les ménages où regnoit la discorde, & marioit les filles qui lui paroissoient fatiguées du célibat : sçavoit-il que deux riches laboureurs étoient mal ensemble, il les alloit voir, & il faisoit si bien qu'il les réconcilioit. Enfin, il avoit des remedes pour mille sortes de maladies, & apprenoit des oraisons aux femmes qui souhaitoient d'avoir des enfans.

Vous

Vous voyez par ce que je viens de dire, que j'étois bien nourri dans mon hermitage. Je n'y étois pas plus mal couché: étendu sur de bonne paille fraîche, ayant sous ma tête un coussin de bure, & sur le corps une couverture de la même étoffe, je ne faisois qu'un somme qui duroit toute la nuit. Le frere Chrysostôme, qui m'avoit fait fête d'un habillement d'hermite, m'en fit un lui-même d'une de ses vieilles robes, & me nomma le petit frere Scipion. Sitôt que je parus dans les villages sous cet habit d'ordonnance, on me trouva si gentil, que le bourriquet en fut plus chargé. C'étoit à qui en donneroit davantage au petit frere, tant on prenoit plaisir à voir sa figure.

La vie molle & fainéante que je menois avec le vieil hermite, ne pouvoit déplaire à un garçon de mon âge. Aussi j'y pris tant de goût, que je l'aurois toujours continuée, si les parques ne m'eussent pas filé d'autres jours fort différens; mais la destinée que j'avois à remplir, m'arracha bien-tôt à la mollesse, & me fit quitter le frere Chrysostôme de la maniere que je vais le raconter.

Je voyois souvent ce vieillard travailler au coussin qui lui servoit d'oreiller, il ne faisoit que le découdre & le récoudre; & je remarquai un jour qu'il mit de l'argent dedans. Cette observation fut suivie d'un mouvement curieux, que je me promis de satisfaire dès le premier voyage qu'il feroit à Tolede, où il avoit coutume d'aller tout seul une fois la

semaine.

ſemaine. J'en attendis le jour impatiemment, ſans avoir encore toutefois d'autre deſſein que de contenter ma curioſité. Enfin le bonhomme partit, & je défis ſon oreiller, où je trouvai parmi la laine qui le rempliſſoit la valeur peut-être de cinquante écus en toutes ſortes d'eſpeces.

Ce tréſor apparemment étoit la reconnoiſſance des payſans que l'hermite avoit guéris par les remedes, & des payſannes qui avoient des enfans par la vertu de ſes oraiſons. Quoiqu'il en ſoit, je ne vis pas plutôt que c'étoit de l'argent que je pouvois impunément m'approprier, que mon naturel Bohémien ſe déclara. Il me prit une envie de le voler, qu'on ne pouvoit attribuer qu'à la force du ſang, qui couloit dans mes veines. Je cédai ſans réſiſtance à la tentation; je ſerrai l'argent dans un ſac de bure, où nous mettions nos peignes & nos bonnets de nuit; enſuite après avoir quitté mon habit d'hermite, & repris celui d'orphelin, je m'éloignai de l'hermitage, croyant d'emporter dans mon ſac toutes les richeſſes des Indes.

Vous venez d'entendre mon coup d'eſſai, continua Scipion, & je ne doute pas que vous ne vous attendiez à une ſuite de faits de cette nature. Je ne tromperai point votre attente. J'ai encore d'autres pareils exploits à vous conter, avant que j'en vienne à mes actions louables; mais j'y viendrai, & vous verrez par mon récit qu'un fripon peut fort bien devenir un honnête homme.

Tout

Tout enfant que j'étois, je ne fus pas assez sot pour reprendre le chemin de Tolede. C'eut été m'exposer au hazard de rencontrer le frere Chrysostôme, qui m'auroit fait rendre désagreablement son magot. Je suivis une autre route, qui me conduisit au village de Galves, où je m'arrêtai dans une hôtellerie, dont l'hôtesse étoit une veuve de quarante ans, qui avoit toutes les qualités requises pour bien faire ses petites affaires. Cette femme n'eut pas plutôt jetté les yeux sur moi, que jugeant à mon habillement que je devois être un échappé de l'hôpital des Orphelins, elle demanda qui j'étois, & où j'allois. Je lui répondis, qu'ayant perdu mon pere & ma mere, je cherchois une condition. Mon enfant, me dit-elle, sçais-tu lire? Je l'assurai que je lisois, & même que j'écrivois à merveilles. Véritablement, je formois mes lettres, & je les liois, de façon que cela ressembloit un peu à de l'écriture; & c'en étoit assez pour les expéditions d'une taverne de village. Je te retiens donc à mon service, me repliqua l'hôtesse. Tu ne me feras pas inutile, tu tiendras ici registre de mes dettes actives & passives. Je ne te donnerai point de gages, ajouta-t-elle, attendu qu'il vient dans cette hôtellerie d'honnêtes gens, qui n'oublient pas les valets. Tu peux compter sur de bons petits profits.

J'acceptai le parti, me réservant, comme vous pouvez croire, le droit de changer d'air,

si-tôt que le séjour de Galvés cesseroit de m'être agréable. Dès que je me vis arrêté pour servir dans cette hôtellerie, je me sentis l'esprit travaillé d'une grande inquiétude; & plus j'y pensois, plus ma crainte me sembloit bien fondée. Je ne voulois pas qu'on sçût que j'avois de l'argent; & j'étois bien en peine de sçavoir où je le cacherois, pour qu'il fût à couvert de toute main étrangere. Je ne connoissois pas encore assez la maison, pour me fier aux endroits les plus propres à le recéler. Que les richesses causent d'embarras. J'étois dans de continuelles allarmes. Je me déterminai pourtant à mettre mon sac dans un coin de notre grenier, où il y avoit de la paille; & le croyant là plus en sûreté qu'ailleurs, je me tranquilisai autant qu'il me fut possible.

Nous étions trois domestiques dans cette maison; un gros garçon d'écurie, une jeune servante de Galice, & moi. Chacun de nous tiroit tout ce qu'il pouvoit des voyageurs, qui s'y arrêtoient. J'attrapois toujours de ces messieurs quelques pieces de menue monnoye, quand j'allois leur porter le mémoire de leur dépense. Ils donnoient aussi quelque chose au valet d'écurie, pour avoir eu soin de leurs montures; mais pour la Galicienne, qui étoit l'idole des muletiers qui passoient par-là, elle gagnoit plus d'écus que nous de maravédis. Je n'avois pas sitôt reçu un sol, que je le portois au grenier pour en grossir mon trésor; & plus je voyois augmenter mon bien,

bien, plus je sentois que mon petit cœur s'y attachoit. Je baisois quelquefois mes especes; je les contemplois avec un ravissement, qui ne peut être compris que par les avares.

L'amour que j'avois pour mon trésor, m'obligeoit à l'aller visiter trente fois par jour. Je rencontrois souvent sur l'escalier l'hôtesse, laquelle, étant très-défiante de son naturel, fut curieuse de sçavoir ce qui pouvoit à tout moment m'attirer au grenier. Elle y monta, & se mit à fureter par tout, s'imaginant que je cachois peut être dans ce galetas des choses que je dérobois dans sa maison. Elle n'oublia pas de remuer la paille qui couvroit mon sac, & elle le trouva. Elle l'ouvrit; & voyant qu'il y avoit dedans des écus & des pistoles, elle crut, ou fit semblant de croire, que je lui avois volé cet argent. Elle s'en saisit à bon compte. Puis m'appellant petit misérable, petit coquin, elle ordonna au garçon d'écurie, tout dévoué à ses volontés, de m'appliquer une cinquantaine de bons coups de fouet: & après m'avoir si bien fait étriller, elle me mit à la porte en disant, qu'elle ne vouloit point souffrir chez elle de fripon. J'eus beau protester que je n'avois point volé l'hôtesse, elle soutint le contraire, & on la crut plutôt que moi. C'est ainsi que les especes du frere Chrysostôme passerent des mains d'un voleur dans celles d'une voleuse.

Je pleurai la perte de mon argent, comme on pleure la mort d'un fils unique; & si mes

vora!
si pa
bonn..
que .
étoit
falloi.
la for
pour
quef.

Le
mere
dans
qui f.
toit
& la
air c
peu .
la fi
malin
voult
épée
forme
ficier
aussi-
n'av
pital
mai
bien
pau.
mon
quer

d'obliger l'hôtesse à rendre l'argent, & de le faire tenir au frere dans son hermitage : vous pouvez dès à présent avoir la conscience en repos là-dessus. C'étoit, je vous l'avoue, de quoi je ne m'inquiétois guere. Le curé, qui avoit son dessein, n'en demeura pas là ; Mon enfant, poursuivit-il, je veux m'intéresser pour vous, & vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain par un muletier à mon neveu, le chanoine de la cathédrale de Tolede. Il ne refusera pas à ma priere de vous recevoir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa prébende : vous serez-là parfaitement bien, c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac, ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en bénéficier. Le jour suivant, tandis qu'on me faisoit déjeûner, il arriva, selon les ordres du curé, un muletier au presbytere avec deux mules bâtées & bridées. On m'aida à monter sur l'une, le muletier s'élança sur l'autre, & nous prîmes la route de Tolede. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, & qui ne demandoit qu'à se réjouir aux dépens du prochain : Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monsieur le curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvoit vous donner une meilleure

larmes ne me firent pas rendre ce que j'avois perdu, elles furent cause du moins que j'excitai la compassion de quelques personnes qui les virent couler; & entr'autres du curé de Galves, qui passa près de moi par hazard. Il parut touché du triste état où j'étois, & m'emmena au presbytere avec lui. Là pour gagner ma confiance, ou plutôt pour me tirer les vers du nez, il commença par me plaindre: Que ce pauvre enfant, s'écria-t-il d'un air plein de compassion, est digne de pitié, de n'avoir personne qui prenne soin de lui! Faut-il s'étonner si, livré à lui-même dans un âge si tendre, il a commis une mauvaise action? Les hommes pendant le cours de leur vie ont bien de la peine à s'en défendre. Ensuite m'adressant la parole; Mon fils, ajouta-t-il, de quel endroit d'Espagne êtes-vous, & qui sont vos parens? vous avez l'air d'un garçon de famille. Parlez moi confidemment, & comptez que je ne vous abandonnerai point.

Le curé par ce discours politique & charitable tout ensemble m'engagea insensiblement à lui découvrir toutes mes affaires, ce que je fis avec beaucoup d'ingénuité. Je lui avouai tout. Après quoi, il me dit: Mon ami, quoiqu'il ne convienne gueres aux hermites de thésauriser, cela ne diminue pas votre faute: en volant le frere Chrysostôme, vous avez toujours péché contre l'article du décalogue qui défend de dérober; mais ce qui doit vous consoler, c'est que je me charge d'ob-

d'obliger l'hôtesse à rendre l'argent, & de le faire tenir au frere dans son hermitage : vous pouvez dès à présent avoir la conscience en repos là-dessus. C'étoit, je vous l'avoue, de quoi je ne m'inquiétois guere. Le curé, qui avoit son dessein, n'en demeura pas là ; Mon enfant, poursuivit-il, je veux m'intéresser pour vous, & vous procurer une bonne condition. Je vous enverrai dès demain par un muletier à mon neveu, le chanoine de la cathédrale de Tolede. Il ne refusera pas à ma priere de vous recevoir au nombre de ses laquais, qui sont chez lui comme autant de bénéficiers qui vivent grassement du revenu de sa prébende ; vous serez-là parfaitement bien, c'est une chose dont je puis vous assurer.

Cette assurance fut si consolante pour moi, que je ne songeai plus ni à mon sac, ni aux coups de fouet que j'avois reçus. Je ne m'occupai l'esprit que du plaisir de vivre en bénéficier. Le jour suivant, tandis qu'on me faisoit déjeûner, il arriva, selon les ordres du curé, un muletier au presbytere avec deux mules bâtées & bridées. On m'aida à monter sur l'une, le muletier s'élança sur l'autre, & nous prîmes la route de Tolede. Mon compagnon de voyage étoit un homme de belle humeur, & qui ne demandoit qu'à se réjouir aux dépens du prochain : Mon petit cadet, me dit-il, vous avez un bon ami dans monsieur le curé de Galves. Il vous le fait bien voir. Il ne pouvoit vous donner une meil-

leure preuve de son affection, que de vous placer auprès de son neveu le chanoine, que j'ai l'honneur de connoître, & qui sans contredit est la perle de son chapitre. Ce n'est point un de ces dévots dont le visage pâle & maigre prêche la mortification ; c'est une grosse face, un teint fleuri, une mine réjouie, un vivant qui ne se refuse point aux plaisirs qui se présentent. Vous serez dans sa maison comme un petit coq en pâte.

Le bourreau de muletier s'appercevant que je l'écoutois avec une grande satisfaction, continua de me vanter le bonheur dont je jouirois quand je serois valet du chanoine. Il ne cessa de m'en parler, jusqu'à ce qu'étant arrivés au village d'Obisa, nous nous y arrêtâmes pour faire un peu reposer nos mules. Là, par le plus grand bonheur du monde pour moi, j'appris qu'on me trompoit. Voici de quelle façon je fis cette découverte : le muletier allant & venant dans l'hôtellerie, laissa tomber par hazard de sa poche un papier, que j'eus l'adresse de ramasser sans qu'il y prît garde, & que je trouvai moyen de lire pendant qu'il étoit à l'écurie. C'étoit une lettre adressée aux prêtres de l'hôpital des Orphelins, & conçue dans ces termes : *Messieurs, j'ai cru que la charité m'obligeoit à remettre entre vos mains un petit fripon, qui s'est échappé de votre hôpital. Il me paroît avoir de l'esprit, & mériter que vous ayez la bonté de le tenir enfermé chez vous. Je ne doute point qu'à force*

de corrections vous n'en fassiez un garçon raisonnable. Que dieu conserve vos pieuses & charitables seigneuries.

Le Curé de Galves.

Lorsque j'eus achevé de lire cette lettre, qui m'apprenoit les bonnes intentions de monsieur le curé, je ne demeurai pas incertain du parti que j'avois à prendre: Sortir de l'hôtellerie, & gagner les bords du Tage, à plus d'une lieue de-là, fut l'ouvrage d'un moment. La crainte me prêta des aîles pour fuir les prêtres de l'hôpital des Orphelins, où je ne voulois point absolument retourner, tant j'étois dégoûté de la maniere dont on y enseignoit le latin. J'entrai dans Tolede aussi gaiement que si j'eusse sçu où aller boire & manger. Il est vrai que c'est une ville de bénédiction, & dans laquelle un homme d'esprit, réduit à vivre aux dépens d'autrui, ne sçauroit mourir de faim. Mais j'étois encore bien jeune pour pouvoir me promettre de trouver moyen d'y subsister. Neanmoins la fortune me favorisa. Je fus à peine dans la grande place, qu'un cavalier bien vêtu, auprès de qui je passai, me retint par le bras, & me dit: Petit garçon, veux-tu me servir? je serois bien-aise d'avoir un laquais tel que toi. Et moi, lui répondis-je, un maître comme vous. Cela étant, reprit-il, tu es à moi dès ce

ce moment, & tu n'as qu'à me suivre; ce que je fis sans repliquer.

Ce cavalier, qui pouvoit avoir trente ans, se nommoit don Abel; il logeoit dans un hôtel garni, où il occupoit un assez bel appartement. C'étoit un joueur de profession; & voici de quelle sorte nous vivions ensemble. Le matin, je lui hachois du tabac pour fumer cinq ou six pipes, je lui nettoyois ses habits; & j'allois lui chercher un barbier pour le raser, & lui redresser la moustache. Après quoi, il sortoit pour courir les tripots, d'où il ne revenoit au logis qu'entre onze heures & minuit. Mais tous les matins, avant que de sortir, il avoit soin de tirer de sa poche trois réaux, qu'il me donnoit à dépenser par jour, me laissant la liberté de faire ce qu'il me plairoit jusqu'à dix heures du soir; pourvu que je fusse à l'hôtel quand il y rentroit, il étoit fort content de moi. Il me fit faire un pourpoint, & un haut-de-chausses de livrée, avec quoi j'avois tout l'air d'un petit commissionnaire de coquettes. Je m'accommodois bien de ma condition, & certainement je n'en pouvois trouver une plus convenable à mon humeur.

Il y avoit déja près d'un mois que je menois une vie si heureuse, lorsque mon patron me demanda si j'étois satisfait de lui, & sur la réponse que je fis qu'on ne pouvoit l'être davantage: Hé-bien! reprit-il, nous partirons donc demain pour Séville, où mes affaires m'ap-

m'appellent. Tu ne seras pas fâché de voir cette capitale de l'Andalousie. *Qui n'a pas vu Séville*, dit le proverbe, *n'a rien vu*. Je lui témoigna que j'étois prêt à le suivre partout. Dès le même jour, le messager de Séville vint prendre à l'hôtel garni un grand coffre, où étoient toutes les nippes de mon maître, & le lendemain nous partîmes pour l'Andalousie.

Le seigneur don Abel étoit si heureux au jeu, qu'il ne perdoit que quand il vouloit ; ce qui l'obligeoit à changer souvent de lieu pour se dérober au ressentiment des dupes, & ce qui étoit la cause de notre voyage. Etant arrivés à Séville, nous prîmes un logement dans un hôtel garni auprès de la porte de Cordoue, & nous recommençâmes à vivre comme à Tolede. Mais mon patron trouva de la différence entre ces deux villes. Il rencontra des joueurs, qui jouoient aussi heureusement que lui dans les tripots de Séville ; de sorte qu'il en revenoit quelquefois fort chagrin. Un matin, qu'il étoit encore de mauvaise humeur d'avoir perdu cent pistoles le jour précédent, il me demanda pourquoi je n'avois pas porté son linge sale chez une dame, qui avoit soin de le blanchir & de le parfumer ; je répondis que je ne m'en étois pas souvenu. Là-dessus se mettant en colere, il m'appliqua sur le visage une demi-douzaine de soufflets si rudement, qu'il me fit voir plus de lumieres qu'il n'y en avoit dans le temple de Salomon : Tenez, petit

tit malheureux, me dit-il, voilà pour vous apprendre à devenir attentif à vos devoirs. Faudra-t-il donc que je sois auprès de vous sans cesse, pour vous avertir de ce que vous avez à faire ? Pourquoi n'êtes vous pas aussi habile à servir qu'à manger ? Ne sçauriez-vous, puisque vous n'êtes pas une bête, prévenir mes ordres & mes besoins ? A ces mots, il sortit de son appartement, où il me laissa très-mortifié d'avoir reçu des soufflets pour une faute si légere, & bien résolu d'en tirer vengeance, si l'occasion s'en présentoit.

Je ne sçais quelle aventure lui arriva peu de tems après dans un tripot ; mais un soir il revint fort échauffé : Scipion, me dit-il, j'ai résolu d'aller en Italie, & je dois m'embarquer après-demain sur un vaisseau, qui s'en retourne à Gênes. J'ai mes raisons pour faire ce voyage ; je crois que tu voudras bien m'accompagner, & profiter d'une si belle occasion de voir le plus charmant pays qu'il y ait au monde. Je fis réponse que je ne demandois pas mieux. Je témoignai même de l'impatience de voir l'Italie, mais en même tems je me promis bien de disparoître au moment qu'il faudroit partir. Je m'imaginois par-là me venger de mon maître, & je trouvois ce projet très ingénieux. J'en étois si content, que je ne pus m'empêcher de le communiquer à un vaillant de profession, que je rencontrai dans la rue. Depuis que j'étois à Séville, j'avois fait quelques mauvaises connoissances, & prin-

& principalement celle-là. Je lui contai de quelle maniere & pourquoi j'avois été souffleté ; ensuite, je lui dis le dessein que j'avois de quitter don Abel, lorsqu'il seroit prêt à s'embarquer, & je lui demandai ce qu'il pensoit de ma résolution.

Le brave fronça les sourcils en m'écoutant, & releva les crocs de sa moustache ; puis blâmant gravement mon maître : Petit bonhomme, me dit-il, vous êtes un garçon déshonoré pour jamais, si vous vous en tenez à la frivole vengeançe que vous méditez. Il ne suffit pas de laisser don Abel partir tout seul, ce ne seroit point assez le punir ; il faut proportioner le châtiment à l'outrage. Il n'y a point à balancer : Enlevons-lui ses hardes & son argent, que nous partagerons en freres après son départ. Quoique j'eusse un penchant naturel à dérober, je fus effrayé de la proposition d'un vol de cette importance.

Cependant l'archi-fripon, qui me la faisoit, ne laissa pas de me persuader ; & voici quel fut le succès de notre entreprise. Le brave, qui étoit un homme grand & robuste, vint le lendemain sur la fin du jour me trouver à l'hôtel garni. Je lui montrai le coffre où mon maître avoit déja serré ses nippes, & je lui demandai s'il pourroit lui seul porter un coffre si pesant. Si pesant ! me dit-il; apprenez que lorsqu'il s'agit d'enlever le bien d'autrui, j'emporterois l'arche de Noé. En achevant ces paroles, il s'approcha du coffre, le mit sans

peine

peine sur ses épaules, & descendit l'escalier d'un pas léger. Je le suivis du même pas; & nous étions prêts d'enfiler la porte de la rue quand don Abel, que son heureuse étoile amena là si à propos pour lui, se présenta tout-à-coup devànt nous.

Où vas-tu avec ce coffre? me dit-il. Je fus si troublé que je demeurai muet, & le brave voyant le coup manqué, jetta le coffre à terre, & prit la fuite, pour éviter les éclaircissemens. Où vas-tu donc avec ce coffre? me dit mon maître pour la seconde fois. Monsieur, lui répondis-je, plus mort que vif, je vais le faire porter au vaisseau sur lequel vous devez vous embarquer pour Italie. Hé! sçais-tu, me repliqua-t-il, sur quel vaisseau je dois faire ce voyage? Non, monsieur, lui repartis-je; mais qui a langue va à Rome; je m'en serois informé sur le port, & quelqu'un me l'auroit appris. A cette réponse, qui lui fut suspecte, il me lança un regard furieux, je crus qu'il alloit encore me souffleter: Qui vous a commandé, s'écria-t-il, de faire emporter mon coffre hors de cet hôtel? C'est vous-même, lui-dis-je. Qui moi, répondit-il avec surprise, je t'ai donné cet ordre? Assurément, repris-je; souvenez-vous du reproche que vous me fites il y a quelques jours? Ne me dites-vous pas en me maltraitant, que vous vouliez que je prévinsse vos ordres, & fisse de mon chef ce qu'il y auroit à faire pour votre service? Or, pour me regler là-dessus, je

je faisois porter votre coffre au vaisseau. Alors le joueur, remarquant que j'avois plus de malice qu'il n'avoit cru, me dit en me donnant mon congé d'un air froid : Allez, monsieur Scipion, que le ciel vous conduise. Vous avez trop d'esprit pour votre âge. Je n'aime point à jouer avec des gens, qui ont tantôt une carte de plus, tantôt une carte de moins. Otez-vous de devant mes yeux, ajouta-t-il, en changeant de ton, de peur que je ne vous fasse chanter sans solfier.

Je lui épargnai la peine de me dire deux fois de me retirer. Je m'éloignai de lui dans le moment, mourant de peur qu'il ne me fît quitter mon habit, qu'heureusement il me laissa. Je marchois le long des rues en rêvant où je pourrois avec deux réaux que j'avois pour tout bien, aller gîter. J'arrivai à la porte de l'archevêché ; & comme on travailloit alors au souper de monseigneur, il sortoit des cuisines une agréable odeur, qui se faisoit sentir d'une lieue à la ronde : Peste ! dis-je en moi-même, je m'accommoderois volontiers de quelqu'un de ces ragoûts qui prennent au nez ; je me contenterois même d'y tremper les quatre doigts & le pouce. Mais quoi ! ne puis-je imaginer un moyen de goûter de ces bonnes viandes dont je ne fais que humer la fumée ? Pourquoi non ? cela ne paroît pas impossible. Je m'échauffai l'imagination là-dessus ; & à force de rêver, il me vint dans l'esprit une ruse, que j'employai sur le champ, & qui réussit. J'entrai dans la cour du palais archié-

archiépiscopal en courant vers les cuisines, & en criant de toute ma force : *Au secours, au secours !* comme si quelqu'un m'eût poursuivi comme pour m'assassiner.

A mes cris redoublés, maître Diégo, le cuisinier de l'archevêque, accourut avec trois ou quatre marmitons pour en sçavoir la cause ; & ne voyant personne que moi, il me demanda pour quel sujet je criois si fort. Ah ! seigneur, lui répondis-je, en faisant toutes les démonstrations d'un homme épouvanté, par saint Policarpe, sauvez-moi, je vous prie, de la fureur d'un spadassin qui veut me tuer. Où est-il donc ce spadassin ? s'écria Diégo. Vous êtes tout seul de votre compagnie, & je ne vois pas un chat à vos trousses. Allez, mon enfant, rassurez-vous ; c'est apparemment quelqu'un qui a voulu vous faire peur pour se divertir, & qui a bien fait de ne pas vous suivre dans ce palais, car nous lui aurions pour le moins coupé les oreilles. Non, non, dis-je au cuisinier, ce n'est pas pour rire qu'il m'a poursuivi. C'est un grand pendard, qui vouloit me dépouiller, & je suis sûr qu'il m'attend dans la rue. Il vous y attendra donc long-tems, reprit-il, puisque vous demeurerez ici jusqu'à demain. Vous y souperez & coucherez avec nos marmitons, qui vous feront faire bonne chere.

Je fus transporté de joie, quand j'entendis ces dernieres paroles ; & ce fut pour moi un spectacle ravissant, lorsqu'ayant été conduit par maître Diégo dans les cuisines, j'y vis les

préparatifs pour le souper de monseigneur. Je comptai jusqu'à quinze personnes qui en étoient occupées, mais je ne pus nombrer les mets qui s'offrirent à ma vue, tant la providence avoit soin d'en pourvoir l'archevêché. Ce fut alors que, respirant à plein nez la fumée des ragoûts que je n'avois senti que de loin, j'appris à connoître la sensualité. J'eus l'honneur de souper & de coucher avec les marmitons, qui véritablement me régalerent, & dont je gagnai si bien l'amitié, que le jour suivant, lorsque j'allai remercier maître Diégo, de m'avoir donné si généreusement un azile, il me dit; Nos garçons de cuisine m'ont témoigné tous qu'ils seroient ravis de vous avoir pour camarade, tant ils trouvent à leur gré votre humeur. De votre côté, seriez-vous bien aise d'être leur compagnon ? Je répondis que si j'avois ce bonheur-là, je me croirois au comble de mes vœux. Si cela est, reprit-il, mon ami, regardez-vous dès-à-présent comme un officier de l'archevêché. A ces mots, il me conduisit, & me présenta au majordome, qui, sur mon air éveillé, me jugea digne d'être reçu parmi les fouille-au pot.

Je ne fus pas plutôt en possession d'un emploi si honorable, que maître Diégo, suivant l'usage des cuisiniers des grandes maisons qui envoyent secrettement des viandes à leurs mignonnes, me choisit pour porter chez une dame du voisinage, tantôt des longes de veau,

& tantôt de la volaille ou du gibier. Cette bonne dame étoit une veuve de trente ans tout au plus, très-jolie, très-vive, qui avoit l'air de n'être pas exactement fidele à son cuisinier. Cependant il ne se contentoit pas de lui fournir de la viande, du pain, du sucre, & de l'huile, il faisoit aussi sa provision de vin ; & tout cela aux dépens de monseigneur l'archevêque.

J'achevai de me dégourdir dans le palais de sa grandeur, où je fis un tour assez plaisant, & dont on parle encore aujourd'hui dans Séville. Les pages & quelques autres domestiques, pour célébrer l'anniversaire de monseigneur, s'aviserent de représenter une comédie. Ils choisirent celle de *Bénavides* ; & comme il leur falloit un garçon de mon âge, pour faire le rôle du jeune roi de Léon, ils jetterent les yeux sur moi. Le majordome, qui se piquoit de déclamation, se chargea de m'exercer ; & après m'avoir donné quelques leçons, il assura que je ne serois pas celui qui s'en acquitteroit le plus mal. Comme c'étoit le patron qui faisoit la dépense de la fête, vous vous imaginez bien qu'on n'épargna rien pour la rendre magnifique. On construisit dans la plus grande salle du palais un théâtre, qui fut bien décoré. On fit dans les aîles un lit de gazon, sur lequel je devois paroître endormi, quand les Maures viendroient se jetter sur moi pour me faire prisonnier. Lorsque les acteurs furent en état de représenter la

piece,

piece, l'archevêque fixa le jour de la repréſentation, & ſe fit un plaiſir de prier les ſeigneurs & les dames les plus conſidérables de s'y trouver.

Ce jour venu, chaque acteur ne s'occupa que de ſon habillement. Pour le mien, il me fut apporté par un tailleur accompagné de notre majordome, qui s'étant donné la peine de me faire répéter mon rôle, ſe faiſoit un devoir de me voir habiller. Le tailleur me revêtit d'une riche robe de velours bleu, garnie de galons & de boutons d'or, avec des manches pendantes ornées de franges du même métal; & le majordome lui-même me poſa ſur la tête une couronne de carton, parſemé de quantité de perles fines mêlées de faux diamans. De plus, ils me mirent une ceinture de ſoie, couleur de roſe à fleurs d'argent; & à chaque choſe dont ils me paroient, il me ſembloit qu'ils me prêtoient des aîles pour m'envoler & m'en aller. Enfin, la comédie commença ſur la fin du jour. Le jeune roi de Léon paroît d'abord dans la piece, & fait un long monologue. Comme c'étoit moi qui faiſois ce perſonnage, j'ouvris la ſcêne par une tirade de vers, qui aboutiſſoit à dire, que ne pouvant me défendre des charmes du ſommeil, j'allois m'y abandonner. En même-tems, je me retirai dans les couliſſes, & me jettai ſur le lit de gazon, qui m'y avoit été préparé; mais au lieu de m'y endormir, je me mis à rêver aux moyens de pouvoir gagner la rue,

& me ſauver avec mes habits royaux. Un petit eſcalier dérobé, par où l'on deſcendoit ſous le théâtre & dans la ſalle, me parut propre à l'exécution de mon deſſein. Je me levai légerement, & voyant que perſonne ne prenoit garde à moi, j'enfilai cet eſcalier qui me conduiſit dans la ſalle, dont je gagnai la porte, en criant, *Place, place, je vais changer d'habit.* Chacun ſe rangea pour me laiſſer paſſer; de ſorte qu'en moins d'une minute, je ſortis impunément du palais à la faveur de la nuit, & me rendis à la maiſon du vaillant, mon ami.

Il fut dans le dernier étonnement de me voir vêtu comme j'étois. Je le mis au fait, & il en rit de tout ſon cœur; puis m'embraſſant avec d'autant plus de joie qu'il ſe flattoit de la douce eſpérance d'avoir part aux dépouilles du roi de Léon, il me félicita d'avoir fait un ſi beau coup, & me dit, que ſi je ne me démentois pas dans la ſuite, je ferois un jour du bruit dans le monde par mon eſprit. Après nous être égayés tous deux, & bien épanoui la rate, je dis au brave: Que ferons-nous de ce riche habillement? Que cela ne vous embarraſſe point? me répondit-il. Je connois un honnête fripier, qui, ſans témoigner la moindre curioſité, achete tout ce qu'on veut lui vendre, pourvu qu'il y trouve bien ſon compte. Demain matin j'irai le chercher, & je vous l'amenerai ici. En effet, le jour ſuivant le brave ſortit de grand-matin de ſa chambre,

où il me laissa au lit; & revint deux heures après avec le fripier, qui portoit un paquet de toile jaune. Mon ami, me dit-il, je vous présente le seigneur Ybagnez de Ségovie, fripier plein d'honneur & de bonne foi, s'il en fut jamais; & qui, malgré le mauvais exemple que ses confreres lui donnent, se pique de la plus scrupuleuse intégrité. Il va vous dire au juste ce que vaut l'habillement dont vous voulez vous défaire, & vous pourrez vous en tenir à son estimation. Oh, pour cela, oui, dit le fripier. Il faudroit que je fusse un grand misérable, pour priser une chose au dessous de sa valeur. C'est ce qu'on ne m'a point encore reproché, dieu merci, & ce qu'on ne reprochera jamais à Ybagnez de Ségovie. Voyons, un peu, ajouta-t-il, les hardes que vous avez envie de vendre; je vous dirai en conscience ce qu'elles valent. Les voici, lui dit le brave, en les lui montrant; convenez que rien n'est plus magnifique. Remarquez la beauté de ce velours de Gênes, & la richesse de cette garniture. J'en suis enchanté, répondit le fripier, après avoir examiné l'habit avec beaucoup d'attention, rien n'est plus beau. Et que pensez-vous des perles fines, qui sont à cette couronne? reprit mon ami. Si elles étoient plus rondes, repartit Ybagnez, elles seroient inestimables; cependant telles qu'elles sont, je les trouve fort belles, & j'en suis aussi content que du reste. J'en demeure d'accord, & j'aime à rendre justice. Un fourbe de fripier,

pier, à ma place, affecteroit de mépriser la marchandise pour l'avoir à vil prix, & n'auroit pas honte d'en offrir vingt pistoles; mais moi, qui ai de la morale, j'en donnerai quarante.

Quand Ybagnez auroit dit cent, il n'eut pas encore été un juste estimateur, puisque les perles seules en valoient bien deux cens. Le brave, qui s'entendoit avec lui, me dit : Voyez le bonheur que vous avez d'être tombé entre les mains d'un honnête homme. Le seigneur Ybagnez apprécie les choses comme s'il étoit à l'article de la mort. Cela est vrai, dit le fripier; aussi n'y a-t-il pas une obole à rabattre ou à augmenter avec moi. Hé bien! ajouta-t-il, est-ce une affaire finie? N'y a-t-il qu'à vous compter l'espece? Attendez, lui répondit le brave, il faut auparavant que mon petit ami essaye l'habit que je vous ai fait apporter ici pour lui, je suis bien trompé s'il n'est pas convenable à sa taille. Alors le fripier, ayant défait son paquet, me montra un pourpoint avec un haut de chausses d'un beau drap musc, avec des boutons d'argent, le tout à demi usé. Je me levai pour essayer cet habillement, lequel, quoique trop large & trop long, parut à ces messieurs fait exprès pour moi. Ybagnez le prisa dix pistoles, & comme il n'y avoit rien à rabattre avec lui, il fallut en passer par-là. De sorte qu'il tira de sa bourse trente pistoles, qu'il étala sur la table; après quoi il fit un autre paquet de ma

robe royale & de ma couronne, qu'il emporta, s'applaudiſſant ſans doute en lui-même d'avoir ſi bien commencé la journée.

Lorſqu'il fut ſorti, le vaillant me dit : Je ſuis très-ſatisfait de ce fripier. Il avoit bien raiſon de l'être, car je ſuis ſûr qu'il tira de lui pour le moins une centaine de piſtoles de bénéfice. Mais il ne ſe contenta point de cela ; il prit ſans façon la moitié de l'argent qui étoit ſur la table, & me laiſſa l'autre en me diſant : Mon petit ami Scipion, avec ces quinze piſtoles qui vous reſtent, je vous conſeille de ſortir inceſſamment de cette ville, où vous jugez bien qu'on ne manquera pas de vous chercher par ordre de monſeigneur l'archevêque. Je ſerois au déſeſpoir qu'après vous être ſignalé par une action qui fera honneur à votre hiſtoire, vous vous fiſſiez ſottement mettre en priſon. Je lui répondis, que j'avois bien réſolu de m'éloigner de Séville : comme en effet, après avoir acheté un chapeau & quelques chemiſes, je gagnai la vaſte & délicieuſe campagne qui conduit entre des vignes & des oliviers à l'ancienne cité de Carmonne, & trois jours après j'arrivai à Cordoue.

J'allai loger dans une hôtellerie à l'entrée de la grande place où demeurent les marchands. Je me donnai pour un enfant de famille de Tolede, qui voyageoit pour ſon plaiſir ; j'étois aſſez proprement vêtu pour le faire croire, & quelques piſtoles que j'affectai de laiſſer voir comme par hazard à l'hôte,

ache-

acheverent de le persuader. Peut-être aussi que ma grande jeunesse lui fit penser que je pouvois être quelque petit libertin, qui couroit le pays, après avoir volé ses parens. Quoiqu'il en soit, il ne parut point curieux d'en sçavoir plus que je ne lui en disois, de peur apparemment que sa curiosité ne m'obligeât à changer de logement. Pour six réaux par jour, on étoit bien dans cette hôtellerie, où il y avoit beaucoup de monde ordinairement. Je comptai le soir au souper jusqu'à douze personnes à table. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que chacun mangeoit sans rien dire, à la réserve d'un seul homme, qui parlant sans cesse à tort & à travers, compensoit par son babil le silence des autres. Il faisoit le bel esprit, débitoit des contes, & s'efforçoit par de bons mots, de réjouir la compagnie, qui de tems en tems éclatoit de rire, moins pour applaudir à ses saillies, que pour s'en moquer.

Pour moi, je faisois si peu d'attention aux discours de cet original, que je me serois levé de table sans pouvoir rendre compte de ce qu'il avoit dit, s'il n'eût trouvé moyen de m'intéresser dans ses discours : Messieurs, s'écria-t-il, sur la fin du repas, tout ce que je vous ai dit, n'est rien en comparaison de ce que je vais vous dire. Je vous garde pour la bonne bouche une histoire des plus divertissantes, une aventure arrivée ces jours passés à l'archevêché de Séville. Je la tiens d'un bachelier de ma connoissance, qui en a, dit-il, été témoin.

Ces

Ces paroles me causerent quelque émotion ; je ne doutai point que cette aventure ne fût la mienne, & je n'y fus pas trompé. Ce personnage en fit un récit fidele, & m'apprit même ce que j'ignorois ; c'est-à-dire, ce qui s'étoit passé dans la salle après mon départ : je vais vous le raconter.

A peine eus-je pris la fuite, que les Maures qui, suivant l'ordre de la piece qu'on représentoit, devoient m'enlever, parurent sur la scêne, dans le dessein de venir me surprendre sur le lit de gazon, où ils me croyoient endormi ; mais quand ils voulurent se jetter sur le roi de Léon, ils furent bien étonnés de ne trouver ni roi ni roque. Aussitôt la comédie fut interrompue. Voilà tous les acteurs en peine : les uns m'appellent : les autres me font chercher : celui-ci crie, & celui-là me donne à tous les diables. L'archevêque appercevant que le trouble & la confusion régnoient derriere le théâtre, en demanda la cause. A la voix du prélat, un page, qui faisoit le *Gracioso* dans la piece, accourut, & dit à sa grandeur : Monseigneur, ne craignez plus que les Maures fassent prisonnier le roi de Léon ; il vient, graces à dieu ! de se sauver avec son habillement royal. Le ciel en soit loué ! s'écria l'archevêque. Il a parfaitement bien fait de fuir les ennemis de notre religion, & d'échapper aux fers qu'ils lui préparoient. Il sera sans doute retourné à Léon, la capitale de son royaume. Puisse-

t-il

t-il y arriver sans malencontre. Au reste je défends qu'on suive ses pas; je serois fâché que sa majesté reçut quelque mortification de ma part. Le prélat ayant parlé de cette sorte ordonna qu'on lût mon rôle, & qu'on achevât la comédie.



CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire de Scipion.

TANT que j'eus de l'argent, mon hôte me fit bonne mine, & eut de grands égards pour moi; mais du moment qu'il s'apperçut que je n'en avois plus gueres, il me battit froid, me fit une querelle d'Allemand, & me pria un beau matin de sortir de sa maison, pour aller loger ailleurs. Je le quittai fierement, & j'entrai dans l'église des péres de saint Dominique, où pendant que j'entendois la messe, un vieux mendiant vint me demander l'aumône. Je tirai de ma poche deux ou trois maravédis, que je lui donnai en lui disant: Mon ami, priez dieu qu'il me fasse trouver bientôt quelque bonne place; si votre priere est exaucée, vous ne vous repentirez pas de l'avoir faite; comptez sur ma reconnoissance.

A ces mots, le gueux me considéra fort attentivement, & me répondit d'un air serieux: Quel poste souhaiteriez-vous d'avoir à

Je

Je voudrois, lui repliquai-je, être laquais dans quelque maison où je fusse bien. Il me demanda si la chose pressoit. On ne peut pas davantage, lui dis-je; car si je n'ai pas au plutôt le bonheur d'être placé, il n'y a point de milieu; il faudra que je meure de faim, ou que je devienne un de vos confreres. Si vous étiez réduit à cette nécessité, reprit-il, cela seroit fâcheux pour vous, qui n'êtes pas fait à nos manieres; mais pour peu que vous y fussiez accoutumé, vous preféreriez notre état à la servitude, qui sans contredit est inférieure à la gueuserie. Cependant puisque vous aimez mieux servir que de mener, comme moi, une vie libre & indépendante, vous aurez un maître incessamment. Tel que vous me voyez, je puis vous être utile. Je vais dès aujourd'hui m'employer pour vous. Soyez ici demain à la même heure. Je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait.

Je n'eus garde d'y manquer. Je revins le jour suivant au même endroit, où je ne fus pas long-tems sans appercevoir le mendiant, qui vint me joindre, & qui me dit de prendre la peine de le suivre. Je le suivis. Il me conduisit à une cave, qui n'étoit pas éloignée de l'église, & où il faisoit sa résidence. Nous y entrâmes tous deux, & nous étant assis sur un long banc, qui avoit pour le moins cent ans de service, il me tint ce discours. Une bonne action trouve toujours sa récompense; vous me donnâtes hier l'aumône, & cela m'a dé-

terminé à vous procurer une condition : ce qui sera bientôt fait, s'il plaît au seigneur. Je connois un vieux dominicain, nommé le pere Alexis, qui est un saint religieux, un grand directeur. J'ai l'honneur d'être son commissionnaire, & je m'acquitte de cet emploi avec tant de discretion & de fidélité, qu'il ne refuse point d'employer son crédit pour moi & pour mes amis. Je lui ai parlé de vous, & je l'ai mis dans la disposition de vous rendre service. Je vous présenterai à sa révérence quand il vous plaira.

Il n'y a pas un moment à perdre, dis-je au vieux mendiant; allons voir tout-à-l'heure ce bon religieux. Le pauvre y consentit, & me mena sur le champ au pere Alexis, que nous trouvâmes occupé dans sa chambre à écrire des lettres spirituelles. Il interrompit son travail pour me parler. Il me dit qu'à la priere du mendiant, il vouloit bien s'intéresser pour moi. Ayant appris, poursuivit-il, que le seigneur Baltazar Vélasquez avoit besoin d'un laquais, je lui ai écrit ce matin en votre faveur, & il vient de me faire réponse qu'il vous recevroit aveuglément de ma main. Vous pouvez dès ce jour le voir de ma part ; c'est mon pénitent & mon ami. Là-dessus le moine m'exhorta pendant trois bons quarts-d'heures à bien remplir mes devoirs. Il s'étendit principalement sur l'obligation où j'étois de servir Vélasquez avec zele ; après quoi il m'assura qu'il auroit soin de me maintenir dans mon

poste,

poste, pourvu que mon maître n'eût point de reproche à me faire.

Après avoir remercié le religieux des bontés qu'il avoit pour moi, je sortis du monastere avec le mendiant, qui me dit que le seigneur Baltazar Vélasquez étoit un vieux marchand de drap, un homme riche, simple & débonnaire. Je ne doute pas, ajouta-t-il, que vous ne soyez parfaitement bien dans sa maison, qu'à votre place je préférerois à une maison de qualité. Je m'informai de la demeure du bourgeois, & je m'y rendis sur le champ, après avoir promis au gueux de reconnoître ses bons offices, si-tôt que j'aurois pris racine dans ma condition. J'entrai dans une boutique, où deux jeunes garçons marchands, proprement vêtus, se promenoient en long & en large, & faisoient les agréables en attendant la pratique. Je leur demandai si le maître y étoit, & leur dis que j'avois à lui parler de la part du pere Alexis. A ce nom respectable, on me fit passer dans une arriere-boutique, où le marchand feuilletoit un gros registre, qui étoit sur un bureau. Je le saluai respectueusement: Seigneur, lui dis-je, vous voyez le jeune homme que le révérend pere Alexis vous a proposé pour laquais. Ah! mon enfant, me répondit-il, sois le bien venu. Il suffit que tu me sois envoyé par ce saint homme. Je te reçois à mon service préférablement à trois ou quatre laquais qu'on me veut donner. C'est une

affaire décidée. Tes gages courent dès ce jour.

Je n'eus pas besoin d'être longtems chez ce bourgeois, pour m'appercevoir qu'il étoit tel qu'on me l'avoit dépeint. Il me parut même d'une si grande simplicité, que je ne pus m'empêcher de penser que j'aurois bien de la peine à m'abstenir de lui jouer quelque tour. Il étoit veuf depuis quatre années, & il avoit deux enfans, un garçon, qui achevoit son cinquieme lustre, & une fille, qui commençoit son troisieme. La fille élevée par une duegne févere, & dirigée par le pere Alexis, marchoit dans le sentier de la vertu; mais Gaspard Vélasquez son frere, quoiqu'on n'eût rien épargné pour en faire un honnête homme, avoit tous les vices d'un jeune libertin. Il passoit quelquefois des deux ou trois jours hors du logis; & si, à son retour, son pere s'avisoit de lui en faire des reproches, Gaspard lui imposoit silence, en le prenant sur un ton plus haut que le sien.

Scipion, me dit un jour le vieillard, j'ai un fils, qui fait toute ma peine. Il est plongé dans toute sorte de débauches: cela m'étonne, car son éducation n'a pas été negligée. Je lui ai donné de bons maîtres; & le pere Alexis, mon ami, a fait tous ses efforts pour le mettre dans le bon chemin. Mais hélas! il n'a pu en venir à bout; Gaspard s'est jetté dans le libertinage. Tu me diras peut-être que je l'ai traité avec trop de douceur dans sa puberté,

berté, & que c'est cela qui l'a perdu. Mais non, il a été châtié, quand j'ai jugé à propos d'user de rigueur; car tout débonnaire que je suis, je ne laisse pas d'avoir de la fermeté dans les occasions qui en demandent. Je l'ai même fait enfermer dans une maison de force, & il n'en est devenu que plus méchant. En un mot, c'est un de ces mauvais sujets que le bon exemple, les remontrances & les châtimens ne sçauroient corriger. Il n'y a que le ciel qui puisse faire ce miracle.

Si je ne fus pas fort touché de la douleur de ce malheureux pere, du moins je fis semblant de l'être. Que je vous plains, monsieur! lui dis-je; un homme de bien, comme vous, méritoit d'avoir un meilleur fils. Que veux-tu, mon enfant, me répondit-il? Dieu m'a voulu priver de cette consolation. Entre les sujets que Gaspard me donne de me plaindre de lui, poursuivit-il, je te dirai confidemment qu'il y en a un qui me cause beaucoup d'inquiétude; c'est l'envie qu'il a de me voler, & qu'il ne trouve que trop souvent moyen de satisfaire, malgré ma vigilance. Le laquais à qui tu succedes, s'entendoit avec lui, & c'est pour cela que j'ai chassé ce domestique. Pour toi, je compte que tu ne te laisseras pas corrompre par mon fils. Tu épouseras mes intérêts; je ne doute pas que le pere Alexis ne te l'ait bien recommandé. Je vous en réponds, lui dis-je. Sa révérence m'a exhorté pendant une heure à n'avoir en vue que votre bien;

mais je puis vous aſſurer que je n'avois pas beſoin pour cela de ſon exhortation. Je me ſens diſpoſé à vous ſervir fidelement, & je vous promets enfin un zele à toute épreuve.

Qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Le jeune Vélaſquez, petit-maître en diable, jugeant à ma phiſionomie que je ne ſerois pas plus difficile à ſéduire que mon prédéceſſeur, m'attira dans un endroit écarté, & me parla dans ces termes : Ecoute, mon cher, je ſuis perſuadé que mon pere t'a chargé de m'eſpionner. Il n'y a pas manqué. Mais prends-y garde; je t'en avertis, cet emploi n'eſt pas ſans déſagrément. Si je viens à m'appercevoir que tu m'obſerves, je te ferai mourir ſous le bâton ; au lieu que ſi tu veux m'aider à tromper mon pere, tu peux tout attendre de ma reconnoiſſance. Faut-il te parler plus clairement ? Tu auras ta part dans les coups de filet que nous ferons enſemble. Tu n'as qu'à choiſir : déclare-toi dans le moment pour le pere ou pour le fils ; point de quartier.

Monſieur, lui répondis-je, vous me ſerrez furieuſement le bouton ; je vois bien que je ne pourrai me défendre de me ranger de votre parti, quoique dans le fond, je me ſente de la répugnance à trahir le ſeigneur Vélaſquez. Tu ne dois t'en faire aucun ſcrupule, reprit Gaſpard ; c'eſt un vieil avare, qui voudroit encore me mener à la liſiere ; un vilain, qui me refuſe mon néceſſaire, en refuſant de

fournir

fournir à mes plaiſirs ; car les plaiſirs ſont des beſoins à vingt-cinq ans. C'eſt dans ce point de vue, qu'il faut que tu regardes mon pere. Voilà qui eſt fini, monſieur, lui dis-je ; il n'y a pas moyen de tenir contre un ſi juſte ſujet de plainte. Je me déclare pour vous, & je m'offre à vous ſeconder dans vos louables entrepriſes ; mais cachons bien tous deux notre intelligence, de peur qu'on ne mette à la porte votre fidele adjoint. Vous ne ferez point mal, ce me ſemble, d'affecter de me haïr ; parlez-moi brutalement devant tout le monde ; ne meſurez pas les termes. Quelques ſoufflets même, & quelques coups de pied au cul ne gâteront rien ; au contraire, plus vous me donnerez des marques d'averſion, plus le ſeigneur Baltazar aura de confiance en moi. De mon côté, je ferai ſemblant d'éviter votre converſation. En vous ſervant à table, je paroîtrai ne m'en acquitter qu'à regret ; & quand je m'entretiendrai de votre ſeigneurie, ne trouvez pas mauvais que je diſe pis que pendre de vous. Vous verrez que tout le monde au logis ſera la dupe de cette conduite, & qu'on nous croira tous deux ennemis mortels.

Vive dieu! s'écria le jeune Vélaſquez à ces dernieres paroles ! Je t'admire, mon ami ; tu fais paroître à ton âge un génie étonnant pour l'intrigue ; j'en conçois pour moi le plus heureux préſage. J'eſpere qu'avec le ſecours de ton eſprit, je ne laiſſerai pas une piſtole à mon pere. Vous me faites trop d'honneur,

dis-je,

dis-je, de tant compter sur mon industrie. Je ferai mon possible pour justifier la bonne opinion que vous en avez ; & si je ne puis y réussir, ce ne sera pas ma faute.

Je ne tardai guere à faire connoître à Gaspard, que j'étois effectivement l'homme qu'il lui falloit ; & voici quel fut le premier service que je lui rendis. Le coffre-fort de Baltazar étoit dans la chambre de ce bon homme à la ruelle de son lit, & lui servoit de prie-dieu. Toutes les fois que je le regardois, il me réjouissoit la vue, & je lui disois souvent en moi-même : Coffre-fort, mon ami, seras-tu toujours fermé pour moi ? N'aurai-je jamais le plaisir de contempler le trésor que tu receles ? Comme j'allois quand je voulois dans la chambre, dont l'entrée n'étoit interdite qu'à Gaspard, il arriva un jour que j'apperçus son pere, qui croyant n'être vu de personne, après avoir ouvert & refermé son coffre-fort, en cacha la clef derriere une tapisserie. Je remarquai bien l'endroit, & fis part de cette découverte à mon jeune maître, qui me dit en m'embrassant de joie : Ah mon cher Scipion, que viens-tu m'apprendre ? Notre fortune est faite, mon enfant. Je te donnerai dès aujourd'hui de la cire, tu prendras l'empreinte de la clef, & tu me la remettras entre les mains. Je n'aurai pas de peine à trouver un serrurier obligeant dans Cordoue, qui n'est pas la ville d'Espagne où il y a le moins de fripons.

Hé !

Hé! pourquoi, dis-je à Gaspard, voulez-vous faire faire une fausse clef, quand nous pouvons nous servir de la véritable! Tu as raison, me répondit-il; mais je crains que mon pere, par défiance ou autrement, ne s'avise de la cacher ailleurs, & le plus sûr est d'en avoir une qui soit à nous. J'approuvai sa crainte; & me rendant à son sentiment, je me préparai à prendre l'empreinte de la clef; ce qui fut exécuté un beau matin, tandis que mon vieux patron faisoit une visite au pere Alexis, avec lequel il avoit ordinairement de fort longs entretiens. Je n'en demeurai pas-là: je me servis de la clef pour ouvrir le coffre-fort, qui se trouvant rempli de grands & de petits sacs, me jetta dans un embarras charmant. Je ne sçavois lequel choisir, tant je me sentois d'affection pour les uns & pour les autres; néanmoins comme la peur d'être surpris ne me permettoit pas de faire un long examen, je me saisis à tout hazard d'un des plus gros. Ensuite, ayant refermé le coffre, & remis la clef derriere la tapisserie, je sortis de la chambre avec ma proie, que j'allai cacher dans une petite garderobe, en attendant que je pusse la remettre au jeune Vélasquez, qui m'attendoit dans une maison où il m'avoit donné rendez-vous, & que je rejoignis promptement, en lui apprenant ce que je venois de faire. Il fut si content de moi, qu'il m'accabla de caresses, & m'offrit généreusement la moitié des especes qui étoient dans le

sac,

sac, ce que je refusai. Non, non, monsieur, lui dis-je, ce premier sac est pour vous seul; servez-vous en pour vos besoins. Je retournerai incessamment au coffre-fort, où, graces au ciel! il y a de l'argent pour nous deux. En effet, trois jours après j'enlevai un second sac, où il y avoit, ainsi que dans le premier, cinq cens écus; desquels je ne voulus accepter que le quart, quelques instances que me fit Gaspard pour m'obliger à les partager avec lui fraternellement.

Sitôt que ce jeune homme se vit si bien en fonds, & par conséquent en état de satisfaire la passion qu'il avoit pour les femmes & pour le jeu, il s'y abandonna tout entier; il eut le malheur de s'entêter d'une de ces fameuses coquettes, qui dévorent & engloutissent en peu de tems les plus gros patrimoines: il se jetta pour elle dans une dépense effroyable; ce qui me mit dans la nécessité de rendre tant de visites au coffre-fort, que le vieux Vélasquez s'apperçut enfin qu'on le voloit. Scipion, me dit-il un matin, il faut que je te découvre mon cœur. Quelqu'un me vole, mon ami; on a ouvert mon coffre-fort; on en a tiré plusieurs sacs; c'est un fait constant. Qui dois-je accuser de ce larcin? ou plutôt, quel autre que mon fils peut l'avoir fait? Gaspard sera furtivement entré dans ma chambre, ou bien tu l'y auras toi-même introduit; car je suis tenté de te croire d'accord avec lui, quoique vous paroissiez tous

deux

deux fort mal ensemble. Néanmoins, ajouta-t-il, je ne veux pas écouter ce soupçon, puisque le pere Alexis m'a répondu de ta fidélité. Je répondis que, graces à dieu ! le bien d'autrui ne me tentoit point ; & j'accompagnai ce mensonge d'une grimace hypocrite, qui me servit d'apologie.

Effectivement, le vieillard ne m'en parla plus ; mais il ne laissa pas de m'envelopper dans sa défiance ; & prenant des précautions contre nos attentats, il fit mettre à son coffre-fort une nouvelle serrure, dont il porta toujours depuis la clef dans ses poches. Par ce moyen, tout commerce étant rompu entre nous & les sacs, nous demeurâmes fort sots, particulierement Gaspard, qui ne pouvant plus faire la même dépense pour sa nymphe, craignit d'être obligé de ne la plus voir. Il eut pourtant l'esprit d'imaginer un expédient, qui le fit rouler pendant quelques jours ; & cet ingénieux expédient fut de s'approprier par forme d'emprunt tout ce qui m'étoit revenu des saignées que j'avois faites au coffre-fort. Je lui donnai jusqu'à la derniere piece ; ce qui pouvoit, ce me semble, passer pour une restitution anticipée que je faisois au vieux marchand dans la personne de son héritier.

Ce jeune homme, lorsqu'il eut épuisé cette ressource, considérant qu'il n'en avoit plus aucune autre, tomba dans une profonde & noire mélancolie, qui troubla peu à peu sa raison. Il ne regarda son pere que comme un homme

qui

qui faisoit tout le malheur de sa vie. Il entra dans un vif désespoir; & sans être retenu par la voix du sang, le misérable conçut l'horrible dessein de l'empoisonner. Il ne se contenta pas de me faire confidence de cet exécrable projet, il me proposa même de servir d'instrument à sa vengeance. A cette proposition, je me sentis saisi d'effroi: Monsieur, lui dis-je, est-il possible que vous soyez assez abandonné du ciel pour avoir formé cette abominable résolution? Quoi! vous seriez capable de donner la mort à l'auteur de vos jours? On verroit en Espagne, dans le sein du christianisme, commettre un crime dont la seule idée feroit horreur aux nations les plus barbares? Non, mon cher maître, ajoutai-je, en me mettant à ses genoux, non vous ne ferez point une action qui souleveroit contre vous toute la terre, & qui seroit suivie d'un infâme châtiment.

Je tins encore d'autres discours à Gaspard, pour le détourner d'une entreprise si coupable. Je ne sçais où j'allai prendre tous les raisonnemens d'honnête homme, dont je me servis pour combattre son désespoir; mais il est certain que je lui parlai comme un docteur de Salamanque, tout jeune & tout fils que j'étois de Coscolina. Cependant, j'eus beau lui représenter qu'il devoit rentrer en lui-même, & rejetter courageusement les pensées détestables dont son esprit étoit assailli, toute mon éloquence fut inutile. Il baissa la

tête

tête sur son estomach ; & gardant un morne silence, quelque chose que je pusse faire & dire, il me fit juger qu'il n'en démordroit point.

Là-dessus, prenant mon parti, je résolus de révéler tout à mon vieux maître. Je lui demandai un secret entretien. Il me l'accorda ; & nous étant tous deux enfermés : Monsieur, lui dis-je, souffrez que je me jette à vos pieds, & que j'implore votre miséricorde. En achevant ces paroles, je me prosternai devant lui avec beaucoup d'émotion, & le visage baigné de larmes. Le marchand surpris de mon action & de mon air troublé, me demanda ce que j'avois fait. Une faute dont je me repens, lui répondis-je, & que je me reprocherai toute ma vie. J'ai eu la foiblesse d'écouter votre fils, & de l'aider à vous voler. En même-tems, je lui fis un aveu sincere de tout ce qui s'étoit passé à ce sujet ; après quoi je lui rendis compte de la conversation que je venois d'avoir avec Gaspard, dont je lui révélai le dessein, sans oublier la moindre circonstance.

Quelque mauvaise opinion que le vieux Vélasquez eût de son fils, à peine pouvoit-il ajouter foi à ce discours. Néanmoins, ne doutant nullement que mon rapport ne fût véritable : Scipion, me dit-il, en me relevant, car j'étois toujours à ses pieds, je te pardonne en faveur de l'avis important que tu viens de me donner. Gaspard, poursuivit-il, en éle-

vant sa voix, Gaspard en veut à mes jours! Ah fils ingrat! monstre! qu'il eût mieux valu étouffer en naissant, que laisser vivre pour devenir un parricide, quel sujet as-tu d'attenter sur ma vie? Je te fournis tous les ans une somme raisonnable pour tes plaisirs, & tu n'es pas content! faut-il donc pour te satisfaire, que je te permette de ruiner ta sœur, & de dissiper tous mes biens. Ayant fait cette apostrophe amere, il me recommanda le secret, & me dit de le laisser seul songer à ce qu'il avoit à faire dans une conjoncture aussi délicate.

J'étois fort en peine de sçavoir quelle résolution prendroit ce pere infortuné, lorsque le même jour il fit appeller Gaspard, & lui tint ce discours sans lui rien témoigner de ce qu'il avoit dans l'ame: Mon fils, j'ai reçu une lettre de Mérida, d'où l'on me mande, que si vous voulez vous marier, on vous offre une fille de quinze ans, parfaitement belle, & qui vous apportera une riche dot. Si vous n'avez pas de répugnance pour le mariage, nous partirons demain au lever de l'aurore pour Mérida; nous verrons la personne qu'on vous propose; si elle est de votre goût, vous l'épouserez; & si elle ne l'est pas, il ne sera plus parlé de ce mariage. Gaspard entendant parler d'une riche dot, & croyant déja la tenir, répondit sans hésiter qu'il étoit prêt à faire ce voyage; si bien qu'ils partirent le lendemain dès la pointe du jour, tous deux seuls & montés sur de bonnes mules.

Quand

Quand ils furent dans les montagnes de Féfira, & dans un endroit aussi chéri des voleurs que redouté des passans, Baltazar mit pied à terre, en disant à son fils d'en faire autant. Le jeune homme obéit, & demanda pourquoi dans ce lieu-là on le faisoit descendre de sa mule. Je vais te l'apprendre, lui répondit le vieillard, en l'envisageant avec des yeux où sa douleur & sa colere étoient peintes: Nous n'irons point à Mérida; & l'hymen dont je t'ai parlé, n'est qu'une fable que j'ai inventée pour t'attirer ici. Je n'ignore pas, fils ingrat & dénaturé, le forfait que tu médites. Je sçais qu'un poison, préparé par tes soins, me doit être présenté; mais, insensé que tu es, as-tu pu te flatter que tu m'ôterois de cette façon impunément la vie? Quelle erreur! Songe que ton crime seroit bientôt découvert, & que tu périrois par la main du bourreau. Il est, continua-t-il, un moyen plus sûr de contenter ta rage, sans t'exposer à une mort ignominieuse; nous sommes ici sans témoin, & dans un endroit où se commettent tous les jours des assassinats; puisque tu es si altéré de mon sang, on imputera ce meurtre à des brigands. A ces mots, Baltazar découvrant sa poitrine, & marquant la place de son cœur à son fils: Tiens, Gaspard, ajouta-t-il, porte-moi-là un coup mortel, pour me punir d'avoir produit un scélérat comme toi.

Le jeune Vélasquez, frappé de ces paroles

 comme

comme d'un coup de tonnerre, bien-loin de chercher à se justifier, tomba tout-à-coup sans sentiment aux pieds de son pere. Ce bon vieillard le voyant dans cet état, qui lui parut un commencement de repentir, ne put s'empêcher de céder à la foiblesse de la paternité; il s'empressa de le secourir; mais Gaspard n'eut pas sitôt repris l'usage de ses sens, que ne pouvant soutenir la présence d'un pere si justement irrité, il fit un effort pour se relever; il remonta promptement sur sa mule, & s'éloigna sans dire une parole. Baltazar le laissa disparoître, & l'abandonnant à ses remords, revint à Cordoue, où six mois après, il apprit qu'il s'étoit jetté dans la chartreuse de Séville, pour y passer le reste de ses jours dans la pénitence.



CHAPITRE XII.

Fin de l'histoire de Scipion.

LE mauvais exemple produit quelquefois de très-bons effets. La conduite que le jeune Vélasquez avoit tenue, me fit faire de sérieuses réflexions sur la mienne. Je commençai à combattre mes inclinations furtives, & à vivre en garçon d'honneur. L'habitude que j'avois de me saisir de tout l'argent que je pouvois prendre, étoit formée par tant d'actes réitérés, qu'elle n'étoit pas aisée à vaincre.

vaince. Cependant j'espérois en venir à bout, ayant souvent ouï dire que pour devenir vertueux, il ne falloit que le vouloir véritablement. J'entrepris donc ce grand ouvrage, & le ciel sembla benir mes efforts ; je cessai de regarder d'un œil de cupidité le coffre-fort du vieux marchand ; je crois même que s'il n'eût tenu qu'à moi d'en tirer des sacs, que je n'en aurois rien fait ; j'avouerai pourtant qu'il y auroit eu de l'imprudence à mettre à cette épreuve mon intégrité naissante. Aussi Vélasquez s'en garda bien.

Don Manrique de Médrano, jeune gentilhomme & chevalier de l'ordre d'Alcantara, venoit souvent au logis. Nous avions sa pratique, qui étoit une de nos plus nobles, si elle n'étoit pas une de nos meilleures. J'eus le bonheur de plaire à ce cavalier, qui toutes les fois qu'il me rencontroit, m'agaçoit toujours pour me faire parler, & paroissoit m'écouter avec plaisir. Scipion, me dit-il un jour, si j'avois un laquais de ton humeur, je croirois posséder un trésor ; & si tu n'appartenois pas à un homme que je considere, je n'épargnerois rien pour te débaucher. Monsieur, lui répondis-je, vous auriez peu de peine à y réussir, car j'aime d'inclination les personnes de qualité ; c'est mon foible. Leurs manieres aisées m'enlevent. Cela étant, reprit don Manrique, je veux prier le seigneur Baltazar de consentir que tu passes de son service au mien ; je ne crois pas qu'il me

refuse cette grace. Véritablement, Vélasquez la lui accorda d'autant plus facilement, qu'il ne croyoit pas la perte d'un laquais fripon irréparable. De mon côté, je fus bien aisé de ce changement, le valet d'un bourgeois ne me paroissant qu'un gredin, en comparaison du valet d'un chevalier d'Alcantara.

Pour vous faire un portrait fidele de mon nouveau patron, je vous dirai que c'étoit un cavalier doué de la plus aimable figure, & qui revenoit à tout le monde par la douceur de ses mœurs, & par son bon esprit. D'ailleurs, il avoit beaucoup de valeur & de probité : il ne lui manquoit que du bien ; mais cadet d'une maison plus illustre que riche, il étoit obligé de vivre aux dépens d'une vieille tante, qui demeuroit à Tolede, & qui l'aimant comme un fils, avoit soin de lui faire tenir l'argent dont il avoit besoin pour s'entretenir. Il étoit toujours vêtu proprement : on le recevoit fort bien partout. Il voyoit les principales dames de la ville, & entr'autres la marquise d'Alménara. C'étoit une veuve de soixante-douze ans, qui par ses manieres engageantes, & les agrémens de son esprit, attiroit chez elle toute la noblesse de Cordoue : les hommes ainsi que les femmes se plaisoient à son entretien, & l'on appelloit sa maison *la bonne compagnie*.

Mon maître étoit un des plus assidus courtisans de cette dame. Un soir qu'il venoit de

la quitter, il me parut avoir un air animé, qui ne lui étoit pas ordinaire: Seigneur, lui dis-je, vous paroissez bien agité; votre fidele serviteur peut-il vous en demander la cause? Ne vous seroit-il point arrivé quelque chose d'extraordinaire? Le chevalier sourit à cette question; & m'avoua qu'effectivement il étoit occupé d'une conversation sérieuse, qu'il venoit d'avoir avec la marquise d'Alménara. Je voudrois bien, lui dis-je en souriant, que cette mignonne septuagénaire vous eût fait une déclaration d'amour. Ne pense pas te moquer, me répondit-il, apprend, mon ami, que la marquise m'aime: Chevalier, m'a-t-elle dit, je connois votre peu de fortune comme votre noblesse, j'ai de l'inclination pour vous, & j'ai résolu de vous épouser pour vous mettre à votre aise, ne pouvant honnêtement vous enrichir d'une autre maniere. Je sçais bien que ce mariage me donnera dans le monde un ridicule; qu'on tiendra sur mon compte des discours médisans; & qu'enfin je passerai pour une vieille folle, qui veut se remarier. N'importe, je prétends mépriser les caquets pour vous faire un sort agréable: Tout ce que je crains, a-t-elle ajouté, c'est que vous n'ayez de la répugnance à répondre à mes intentions.

Voilà, poursuivit le chevalier, ce que me dit la marquise; j'en suis d'autant plus étonné, que c'est la femme de Cordoue la plus sage & la plus raisonnable; aussi lui ai je fait

fait réponse, que j'étois surpris qu'elle me fit l'honneur de me proposer sa main, elle qui avoit toujours persisté dans la résolution de soutenir jusqu'au bout son veuvage : A quoi elle a reparti, qu'ayant des biens considérables, elle étoit bien aise de son vivant d'en faire part à un honnête homme qu'elle chérissoit. Vous êtes apparemment, repris-je, déterminé à sauter le fossé. En peux-tu douter, me répondit-il ? La marquise a des biens immenses avec les qualités du cœur & de l'esprit. Il faudroit que j'eusse perdu le jugement, pour laisser échapper un établissement si avantageux pour moi.

J'approuvai fort le dessein, où mon maître étoit de profiter d'une si belle occasion de faire sa fortune, & même je lui conseillai de brusquer les choses, tant je craignois de les voir changer. Heureusement la dame avoit encore plus que moi cette affaire à cœur ; & bien loin de la negliger, elle donna de si bons ordres que les préparatifs de son hyménée furent bientôt faits. Dès qu'on sçut dans Cordoue, que la vieille marquise d'Alménara se disposoit à épouser le jeune don Manrique de Médrana, les railleurs commencerent à s'égayer aux dépens de cette veuve ; mais ils eurent beau s'épuiser en mauvaises plaisanteries, ils ne la détournerent point de son entreprise ; elle laissa parler toute la ville, & suivit son chevalier à l'autel. Leurs nôces furent célébrées avec un éclat qui fournit une

nou-

nouvelle matiere à la médisance. La mariée, disoit-on, auroit du moins dû, par pudeur & par bienséance, supprimer la pompe & le fracas, qui ne conviennent point du tout aux vieilles veuves qui prennent de jeunes époux.

La marquise, au lieu de se montrer honteuse d'être à son âge femme du chevalier, se livroit sans contrainte à la joie qu'elle en ressentoit. Il y eut chez elle un grand repas accompagné de symphonie, & la fête finit par un bal, où se trouva toute la noblesse de Cordoue, de l'un & de l'autre sexe. Sur la fin du bal, nos nouveaux mariés s'échapperent pour gagner un appartement, où ils s'enfermerent avec une femme de chambre & moi ; ce qui fournit à la compagnie un nouveau sujet d'accuser la marquise d'avoir du tempérament. Mais cette dame étoit dans une disposition bien différente de celle où ils la croyoient tous. Aussitôt qu'elle se vit en particulier avec mon maître, elle lui adressa ces paroles : Don Manrique, voici votre appartement, le mien est dans un autre endroit de cette maison ; nous passerons la nuit dans des chambres séparées, & le jour nous vivrons ensemble comme une mere & son fils. Le chevalier y fut trompé d'abord : il crut que la dame ne parloit ainsi que pour l'engager à lui faire une douce violence ; & s'imaginant devoir par politesse paroître passionné, il s'approcha d'elle, & s'offrit avec empressement à

lui

lui servir de valet de chambre; mais bien loin de lui permettre de la déshabiller, elle le repoussa d'un air sérieux, & lui dit: Arrêtez, don Manrique; si vous me prenez pour une de ces tendres vieilles qui se remarient par fragilité, vous êtes dans l'erreur: je ne vous ai point épousé pour vous faire acheter les avantages que je vous fais par notre contrat de mariage; ce sont des dons purs de mon cœur, & je n'exige de votre reconnoissance que des sentimens d'amitié. A ces mots elle nous laissa mon maître & moi dans notre appartement, & se retira dans le sien avec sa suivante, en défendant absolument au chevalier de l'accompagner.

Après sa retraite, nous demeurâmes don Manrique & moi fort étourdis de ce que nous venions d'entendre. Scipion, me dit mon maître, te serois-tu attendu au discours que la marquise vient de me tenir? Que penses-tu d'une pareille dame? Je pense, monsieur, que c'est une femme comme il n'y en a point. Quel bonheur pour vous de l'avoir! C'est posséder un bénéfice sans être tenu d'acquitter les charges. Pour moi, reprit don Manrique, j'admire une épouse d'un caractere si estimable, & je prétends compenser par toutes les attentions imaginables le sacrifice qu'elle fait à sa délicatesse. Nous continuâmes à nous entretenir de la dame, & nous allâmes ensuite nous reposer, moi sur un grabat dans une garderobe, & mon maître dans un beau

lit,

lit, qu'on lui avoit préparé, & où je crois qu'au fond de son ame, il ne fut pas fâché de coucher seul, quoiqu'il se sentit assez reconnoissant pour oublier l'âge d'une femme si généreuse.

Les réjouissances recommencerent le jour suivant, & la nouvelle mariée parut de si belle humeur, qu'elle donna beau jeu aux mauvais plaisans. Elle rioit toute la premiere de ce qu'ils disoient ; elle excitoit même les rieurs à s'égayer, en se prêtant de bonne grace à leurs saillies. Le chevalier de son côté ne se montroit pas moins content que son épouse ; & l'on eût dit à l'air tendre dont il la regardoit & lui parloit, qu'il étoit dans le goût de la vieillesse. Les deux époux eurent le soir une nouvelle conversation, où il fut décidé que, sans se gêner l'un l'autre, ils vivroient de la même façon qu'ils avoient vêcu avant leur mariage. Cependant il faut donner cette louange à don Manrique ; qu'il fit par considération pour sa femme ce que peu de maris eussent fait à sa place ; il abandonna une petite bourgeoise qu'il aimoit, & dont il étoit aimé ; ne voulant pas entretenir un commerce qui eût semblé insulter à la conduite délicate que son épouse tenoit avec lui.

Tandis qu'il donnoit de si fortes marques de reconnoissance à cette vieille dame, elle les payoit avec usure, quoiqu'elle les ignorât. Elle le rendit maître de son coffre-fort, qui valoit mieux que celui de Vélasquez. Comme elle

elle avoit réformé sa maison pendant son veuvage, elle la remit sur le même pied où elle avoit été du vivant de son premier époux; elle grossit son domestique; remplit ses écuries de chevaux & de mules; en un mot, par ses généreuses bontés, le chevalier, le plus gueux de l'ordre d'Alcantara, en devint le plus riche. Vous me demandez peut-être ce que je gagnai à tout cela: Je reçus cinquante pistoles de ma maîtresse, & cent de mon maître, qui de plus me fit son secrétaire avec quatre cens écus d'appointement; il eut même assez de confiance en moi pour vouloir que je fusse son trésorier.

Son trésorier! m'écriai-je, en interrompant Scipion dans cet endroit, & en faisant un éclat de rire. Oui, monsieur, repliqua-t-il d'un air froid & sérieux, oui, son trésorier; j'ose même dire que je me suis acquitté de cet emploi avec honneur. Il est vrai que je suis peut-être redevable de quelque chose à la caisse; car comme je prenois dedans mes gages d'avance, & que j'ai quitté brusquement le service du chevalier, il n'est pas impossible que le comptable soit en reste; en tout cas, c'est le dernier reproche qu'on ait à me faire; puisque j'ai toujours été depuis ce tems-là plein de droiture & de probité.

J'étois donc, poursuivit le fils de la Coscolina, secrétaire & trésorier de don Manrique, qui paroissoit aussi content de moi que j'étois satisfait de lui, lorsqu'il reçut une lettre de Tolede, par laquelle on lui mandoit

doit que dona Théodora Mofcofo fa tante étoit à l'extrémité. Il fut si sensible à cette nouvelle, qu'il partit sur le champ pour se rendre auprès de cette dame, qui lui servoit de mere depuis plusieurs années. Je l'accompagnai dans ce voyage avec un valet de chambre & un laquais seulement; & tous quatre montés sur les meilleurs chevaux de nos écuries, nous gagnâmes en diligence Tolede, où nous trouvâmes dona Théodora dans un état à nous faire espérer qu'elle ne mourroit point de sa maladie; & véritablement nos pronostics, quoique contraires à celui d'un vieux médecin, qui la gouvernoit, ne furent point démentis par l'événement.

Pendant que la santé de nôtre bonne tante se retablissoit à vue d'oeil, moins peut-être par les remedes qu'on lui faisoit prendre, que par la présence de son cher neveu, monsieur le trésorier passoit son tems le plus agréablement qu'il lui étoit possible avec de jeunes gens, dont la connoissance étoit fort propre à lui procurer des occasions de dépenser son argent. Outre les fêtes galantes qu'ils m'obligeoient à donner aux dames dont ils me procuroient la connoissance, ils m'entraînoient quelquefois dans des tripots, où ils m'engageoient à jouer avec eux; & n'étant pas aussi habile joueur que mon maître don Abel, je perdois beaucoup plus souvent que je ne gagnois. Je prenois goût insensiblement au jeu; & si je me fusse entierement livré à cette

passion, elle m'auroit réduit sans doute à tirer de la caisse quelques quartiers d'avance : mais heureusement l'amour sauva la caisse, & ma vertu. Un jour comme je passois auprès de l'église *de los Reyés*, j'apperçus au travers d'une jalousie dont les rideaux étoient ouverts, une jeune fille, qui me parut moins une mortelle qu'une divinité. Je me servirois d'un terme encore plus fort, s'il y en avoit, pour mieux vous exprimer l'impression que sa vue fit sur moi. Je m'informai d'elle, & à force de perquisitions j'appris qu'elle se nommoit Béatrix, & qu'elle étoit suivante de dona Julia, fille cadette du comte de Polan.

Béatrix interrompit Scipion en riant à gorge déployée ; puis adressant la parole à ma femme : Charmante Antonia, lui dit-elle, regardez-moi bien, je vous prie ; n'ai-je pas à votre avis l'air d'une divinité ? Vous l'aviez alors à mes yeux, lui dit Scipion ; & depuis que votre fidélité ne m'est plus suspecte, vous me paroissez plus belle que jamais. Mon secrétaire, après une repartie si galante, poursuivit ainsi son histoire.

Cette découverte acheva de m'enflammer, non à la vérité d'une ardeur légitime. J'en fais un aveu sincere. Je m'imaginai que je triompherois facilement de sa vertu, si je la tentois par des présens capables de l'ébranler ; mais je jugeois mal de la chaste Béatrix. J'eus beau lui faire proposer par des femmes mercenaires ma bourse & mes soins, elle rejetta

fiere-

fierement mes propositions. Sa résistance, au lieu d'éteindre mes désirs, les irrita. J'eus recours au dernier expédient; je lui fis offrir ma main, qu'elle accepta lorsqu'elle sçût que j'étois secrétaire & trésorier de don Manrique. Comme nous trouvâmes à propos de cacher notre mariage pendant quelque tems, nous nous mariâmes secrettement en présence de la dame Lorença Séphora, gouvernante de Séraphine, & devant quelques autres domestiques du comte de Polan. Je n'eus pas plutôt épousé Béatrix, qu'elle me facilita les moyens de la voir le jour, & de l'entretenir la nuit dans le jardin, où je m'introduisois par une petite porte, dont elle me donna une clef. Jamais deux époux n'ont été plus contens que nous l'étions l'un de l'autre. Béatrix & moi, nous attendions avec une égale impatience l'heure du rendez-vous; nous y courions avec le même empressement; & le tems que nous passions ensemble, quoiqu'il fut quelquefois assez long, nous sembloit toujours trop court. Enfin, nous vivions plutôt en amans qu'en époux. Mais la fortune jalouse troubla bientôt notre félicité.

Une nuit, qui fut aussi cruelle pour moi que les précédentes avoient été douces, je fus surpris, en voulant entrer dans le jardin, de trouver la petite porte ouverte. Cette nouveauté m'allarma; j'en tirai un mauvais augure: je devins pâle & tremblant, comme si j'eusse pressenti ce qui m'alloit arriver; &

m'avançant dans l'obscurité vers un cabinet de verdure, où j'étois accoutumé de parler à mon épouse, j'entendis la voix d'un homme. Je m'arrêtai tout-à-coup pour mieux ouir, & mon oreille fut aussitôt frappée de ces paroles : *Ne me faites donc point languir, ma chere Béatrix, achevez mon bonheur ; songez que votre fortune y est attachée.* Au lieu d'avoir la patience d'écouter encore, je crus n'avoir pas besoin d'en entendre davantage ; une fureur jalouse s'empara de mon ame ; & ne respirant que vengeance, je tirai mon épée, & j'entrai brusquement dans le cabinet. Ah lâche suborneur ! m'écriai-je, qui que tu sois, il faut que tu m'arraches la vie, avant que tu m'ôtes l'honneur. En disant ces mots, je chargeai le cavalier qui s'entretenoit avec Béatrix. Il se mit promptement en défense, & se battit en homme qui sçavoit mieux faire des armes que moi, qui n'avois reçu que quelques leçons d'escrime à Cordoue. Cependant, tout grand spadassin qu'il étoit, il ne put parer un coup que je lui portai, ou plutôt il fit un faux pas ; je le vis tomber, & m'imaginant l'avoir mortellement blessé, je m'enfuis à toutes jambes, sans vouloir répondre à Béatrix, qui m'appelloit à haute voix.

Oui vraiment, interrompit la femme de Scipion, en nous adressant la parole, je l'appellois pour le tirer d'erreur. Le cavalier avec qui je m'entretenois dans le cabinet, étoit don Fernand de Leyva. Ce seigneur, qui aimoit

aimoit Julie ma maîtresse, avoit formé la résolution de l'enlever, croyant ne pouvoir l'obtenir que par ce moyen ; & je lui avois moi-même donné rendez-vous dans le jardin pour concerter avec lui cet enlevement, dont il m'assuroit que dépendoit ma fortune ; mais j'eus beau crier pour rappeller mon époux aveuglé par sa colere, il s'éloigna de moi comme d'une femme infidele.

Dans l'état où je me trouvois, reprit Scipion, j'étois capable de tout. Ceux qui sçavent par expérience ce que c'est que la jalousie, & quelles extravagances elle fait faire aux meilleurs esprits, ne seront point étonnés du désordre qu'elle produisit dans mon pauvre cerveau. Je passai dans le moment d'une extrémité à l'autre : Je sentis succéder des mouvemens de haine aux sentimens de tendresse que j'avois un instant auparavant pour mon épouse. Je fis serment de l'abandonner, & de la bannir pour jamais de ma mémoire. D'ailleurs, je croyois avoir tué un cavalier ; & dans cette opinion craignant de tomber entre les mains de la justice, j'éprouvois ce trouble funeste qui suit partout, comme une furie, un homme qui vient de faire un mauvais coup. Dans cette horrible situation, ne songeant qu'à me sauver, je ne retournai point au logis, & je sortis à l'heure même de Tolede, n'ayant point d'autres hardes que l'habit dont j'étois revêtu. Il est vrai que j'avois dans mes poches une soixantaine de pistoles,

ce qui ne laissoit pas d'être une assez bonne ressource pour un jeune homme, qui se résolvoit à vivre toujours dans la servitude.

Je marchai toute la nuit, ou, pour mieux dire, je courus; car l'image des alguazils toujours présente à mon esprit, me donnoit sans cesse une nouvelle vigueur. L'aurore me découvrit entre Rodillas & Maquéda. Lorsque je fus à ce dernier bourg, me trouvant un peu fatigué, j'entrai dans l'église qu'on venoit d'ouvrir, & après y avoir fait une priere, je m'assis sur un banc pour me reposer. Je me mis à rêver à l'état de mes affaires, qui n'avoient que trop de quoi m'occuper; mais je n'eus pas le tems de faire bien des réflexions. J'entendis retentir l'église de trois ou quatre coups de fouet, qui me firent juger qu'il passoit par-là quelque muletier. Je me levai aussi-tôt pour aller voir si je ne me trompois pas; & quand je fus à la porte, j'en apperçus un, qui monté sur une mule, en menoit deux autres à vuide: Arrêtez, mon ami, lui dis-je, où vont ces mules? A Madrid, me répondit-il. J'ai amené de-là ici deux bons religieux de S. Dominique, & je m'en retourne.

L'occasion, qui se présentoit de faire le voyage de Madrid, m'en inspira l'envie; je fis marché avec le muletier; je montai sur une de ses mules, & nous poussâmes vers Illescas, où nous devions aller coucher. A peine fûmes nous hors de Maquéda, que le

mu-

muletier, homme de trente cinq à quarante ans, commença d'entonner des chants d'église à pleine tête ; il débuta par les prieres que les chanoines disent à matines, ensuite il chanta le *Credo*, comme on le chante aux grandes-messes ; puis passant aux vêpres, il les dit sans me faire grace du *Magnificat*. Quoique le faquin m'étourdît les oreilles, je ne pouvois m'empêcher de rire ; je l'excitois même à continuer, quand il étoit obligé de s'arrêter pour reprendre haleine : Courage, l'ami, lui dis-je, poursuivez ; si le ciel vous a donné de bons poulmons, vous n'en faites pas un mauvais usage. Oh ! pour cela, non, s'écria-t-il ; je ne ressemble pas, dieu merci, à la plûpart des voituriers, qui ne chantent que des chansons infâmes ou impies : Je ne chante même jamais de romances sur nos guerres contre les Maures ; car si ces choses-là ne sont pas déshonnêtes, vous conviendrez du moins qu'elles sont frivoles, & qu'un bon chrétien ne doit pas s'en occuper. Vous avez, lui repliquai-je, une pureté de cœur que les muletiers ont rarement ; mais dites-moi, mon ami, avec votre extrême délicatesse sur le choix de vos chants, avez-vous aussi fait vœu de chasteté dans les hôtelleries où il y a de jeunes servantes ? Assurément, me repartit-il, la continence est encore une chose dont je me pique dans ces sortes de lieux ; je n'y songe qu'au soin que je dois avoir de mes mules. Je ne fus pas peu étonné

né d'entendre parler de cette sorte le phénix des muletiers; & le tenant pour un homme de bien & d'esprit, je liai avec lui conversation après qu'il eût chanté tout son saoul.

Nous arrivâmes à Illescas sur la fin de la journée. Lorsque nous fûmes à l'hôtelerie, je laissai à mon compagnon le soin des mules, & j'entrai dans la cuisine, où j'ordonnai à l'hôte de nous préparer un bon souper; ce qu'il promit de faire si bien, que je me souviendrois, dit-il, toute ma vie d'avoir logé chez lui. Demandez, ajouta-t-il, demandez à votre muletier, quel homme je suis. Vive dieu! je défierois tous les cuisiniers de Tolede & de Madrid, de faire une *Olla podrida* comparable aux miennes. Je veux vous régaler ce soir d'un civé de lapreau de ma façon; vous verrez si j'ai tort de vanter mon sçavoir faire. Là dessus, me montrant une casserole où il y avoit, à ce qu'il disoit, un lapin déja tout haché: Voilà, continua-t-il, ce que je prétends vous donner pour votre souper avec une épaule de mouton rôti. Quand j'aurai mis là dedans du poivre, du sel, du vin, un paquet de fines herbes, & quelques autres ingrédiens que j'employe dans mes sauces, j'espere que je vous servirai tantôt un ragoût digne d'un contador mayor.

L'hôte, après avoir ainsi fait son éloge, commença d'aprêter le souper. Pendant qu'il y travailloit, j'entrai dans une salle, où m'étant couché sur un grabat que j'y trouvai, je m'en-

m'endormis de fatigue, n'ayant pris aucun repos la nuit précédente. Au bout de deux heures, le muletier vint me réveiller : Mon gentilhomme, me dit-il, votre souper est prêt ; venez, s'il vous plaît, vous mettre à table. Il y en avoit dans la salle une sur laquelle étoient deux couverts. Nous nous y assîmes le muletier & moi, & l'on nous apporta le civé : Je me jettai dessus avidement, je le trouvai d'un goût exquis ; soit que la faim m'en fit juger trop favorablement, soit que ce fût veritablement un effet des ingrédiens du cuisinier. On nous servit ensuite un morceau de mouton rôti ; & remarquant que le muletier ne faisoit honneur qu'à ce dernier plat, je lui demandai pourquoi il ne touchoit point à l'autre. Il me répondit en souriant, qu'il n'aimoit pas les ragoûts. Cette réponse, ou plutôt le souris dont il l'avoit accompagnée, me parut mysterieux. Vous me cachez, lui dis-je, la véritable raison qui vous empêche de manger de ce civé ; faites-moi le plaisir de me l'apprendre. Puisque vous êtes si curieux de le sçavoir, reprit-il, je vous dirai, que j'ai de la répugnance à me bourrer l'estomac de ces sortes de ragoûts, depuis qu'en allant de Tolede à Cuença, on me servit un soir dans une hôtellerie pour un lapin de garenne un matou en hachis ; cela m'a dégoûté des fricassées.

Le muletier ne m'eut pas sitôt dit ces paroles, que malgré la faim qui me dévoroit, l'appétit me manqua tout-à-coup. Je me mis

en

en tête que je venois de manger du lapin supposé, & je ne regardai plus le ragoût qu'en faisant la grimace. Mon compagnon ne me guérit pas l'esprit là dessus, en me disant que les maîtres d'hôteleries en Espagne faisoient assez souvent ce *qui pro quo*, de même que les pâtissiers. Ce discours, comme vous voyez, étoit fort consolant, aussi je n'eus plus aucune envie de retourner au civé, pas même de toucher au plat de rôti, de peur que le mouton ne fût pas mieux vérifié que le lapin. Je me levai de table en maudissant le ragoût, l'hôte & l'hôtelerie; & m'étant recouché sur la grabat, j'y passai la nuit plus tranquilement que je ne m'y étois attendu. Le jour suivant de grand matin, après avoir payé mon hôte aussi grassement que s'il m'eût bien traité, je m'éloignai d'Illescas, l'imagination encore si remplie du civé, que je prenois pour des chats tous les animaux que j'appercevois.

J'arrivai de bonne heure à Madrid, où sitôt que j'eus satisfait mon muletier, je louai une chambre garnie auprès de la porte du Soleil. Mes yeux quoiqu'accoutumés au grand monde, ne laisserent pas d'être éblouis du concours de seigneurs qu'on voit ordinairement dans le quartier de la cour. J'admirai la prodigieuse quantité de carosses, & le nombre infini de gentilshommes, de pages & de laquais, qui étoient à la suite des grands. Mon admiration redoubla lorsqu'étant allé au lever du roi, j'apperçus ce monarque environné

de

de ses courtisans. Je fus charmé de ce spectacle, & je dis en moi-même : Quel éclat ! quelle grandeur ! Je ne m'étonne plus d'avoir oui dire, qu'il faut voir la cour de Madrid pour en concevoir toute la magnificence. Je suis ravi d'y être venu, j'ai un pressentiment que j'y ferai quelque chose. Je n'y fis pourtant rien, que quelques connoissances infructueuses. Je dépensai peu à peu mon argent ; je fus trop heureux de me donner avec tout mon mérite à un pédant de Salamanque, qu'une affaire de famille avoit attiré à Madrid, où il étoit né ; & que le hazard me fit connoître. Je devins son *factotum*, & je le suivis à son université, lorsqu'il y retourna.

Mon nouveau patron se nommoit don Ignacio de Ipigna. Il prenoit le *Don* pour avoir été précepteur d'un duc, qui lui faisoit par reconnoissance une pension à vie ; ce n'est pas tout. Il en avoit une autre comme professeur émerite du college ; & de plus, il avoit tous les ans du public un revenu de deux ou trois cens pistoles par les livres de morale dogmatique, qu'il avoit coutume de faire imprimer. La maniere dont il composoit ses ouvrages méritent bien qu'on en fasse mention ; L'illustre don Ignacio passoit presque toute la journée à lire les auteurs Hébreux, Grecs, & Latins, & à mettre sur un petit carré de papier, chaque apothegme ou pensée brillante qu'il y trouvoit. A mesure qu'il remplissoit des carrés, il m'employoit à les enfiler dans

dans un fil de fer en forme de guirlande, & chaque guirlande faisoit un tome. Que nous faisions de mauvais livres! Il ne se passoit guere de mois que nous ne fissions pour le moins deux volumes, & aussitôt la presse en gémissoit: ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces compilations se donnoient pour des nouveautés; & si les critiques s'avisoient de reprocher à l'auteur qu'il pilloit les anciens, il leur répondoit avec une orgueilleuse effronterie: *Furto lætamur in ipso.*

Il étoit aussi grand commentateur, & il y avoit tant d'érudition dans ses commentaires, qu'il faisoit souvent des remarques sur des choses qui n'étoient pas dignes d'être remarquées; comme sur ses carrés de papier il écrivoit quelquefois très mal-à-propos des passages d'Hésiode & d'autres auteurs. Néanmoins avec tout cela je ne laissai pas de profiter chez ce sçavant. Il y auroit de l'ingratitude à n'en pas convenir: j'y perfectionnai mon écriture à force de copier ses ouvrages; & si me traitant en éleve plutôt qu'en valet, il eut soin de me former l'esprit, il ne negligea point mes mœurs. Scipion, me disoit-il, quand par hazard il entendoit dire que quelque domestique avoit fait une friponnerie, prends bien garde, mon enfant, de suivre le mauvais exemple de ce fripon. Il faut qu'un valet serve son maître avec autant de fidélité que de zele; & s'efforce de devenir vertueux par le travail, s'il a le mal-

heur

heur de ne l'être point par nature. En un mot, don Ignacio ne perdoit aucune occasion de me porter à la vertu ; & ses exhortations faisoient sur moi un si bon effet, que je n'eus pas la moindre tentation de lui jouer quelque tour pendant quinze mois, que je demeurai chez lui.

J'ai déja dit que le docteur de Ipigna étoit originaire de Madrid ; il y avoit une parente, appellée Catalina, qui étoit femme de chambre de madame la nourrice. Cette soubrette, qui est la même dont je me suis servi depuis pour tirer de la tour de Ségovie le seigneur de Santillane, ayant envie de rendre service à don Ignacio, engagea sa maîtresse à demander pour lui un bénéfice au duc de Lerme. Ce ministre le fit nommer à l'archidiaconat de Grenade, lequel étant en pays conquis est à la nomination du roi. Nous partîmes pour Madrid si-tôt que nous eûmes appris cette nouvelle, le docteur voulant remercier ses bienfaictrices avant que d'aller à Grenade. J'eus plus d'une occasion de voir Catalina, & de lui parler. Mon humeur enjouée & mon air aisé lui plurent ; de mon côté, je la trouvai si fort à mon gré, que je ne pus me défendre de répondre aux petites marques d'amitié qu'elle me donna ; enfin nous nous attachâmes l'un à l'autre. Pardonnez-moi cet aveu, ma chere Béatrix ; comme je vous croyois infidele, cette erreur doit me sauver de vos reproches.

Cependant le docteur don Ignacio se préparoit à partir pour Grenade. Sa parente & moi, effrayés de la prochaine séparation qui nous menaçoit, nous eûmes recours à un expédient qui nous en préserva : je feignis d'être malade, je me plaignis de la tête, je me plaignis de la poitrine, & je fis toutes les démonstrations d'un homme accablé de tous les maux du monde. Mon maître appella un médecin. Ce qui me fit trembler, m'imaginant que cet Hyppocrate alloit s'apercevoir que je n'étois point malade ; mais heureusement, & comme s'il eût été d'accord avec moi, il dit bonnement, après m'avoir bien observé, que ma maladie étoit plus sérieuse qu'on ne pensoit, & que selon toutes les apparences je garderois longtems la chambre. Le docteur, impatient de se rendre à sa cathédrale, ne jugea point à propos de retarder son départ, il aima mieux prendre un autre garçon pour le servir ; il se contenta de m'abandonner aux soins d'une garde, à laquelle il laissa une somme d'argent pour m'enterrer si je mourrois, ou pour récompenser mes services, si je revenois de ma maladie.

Sitôt que je sçus don Ignacio parti pour Grenade, je fus guéri de tous mes prétendus maux. Je me levai, je congédiai mon médecin, qui avoit tant de pénétration, & je me défis de ma garde, qui me vola plus de la moitié des especes qu'elle devoit me remettre. Tandis que je faisois ce personnage, Catalina

en

en jouoit un autre auprès de dona Anna de Guévara sa maîtresse, à laquelle faisant entendre que j'étois admirable pour l'intrigue, elle lui mit dans l'esprit de me choisir pour un de ses agens. Madame la nourrice, à qui l'amour des richesses faisoit souvent former des entreprises lucratives, ayant besoin de pareils sujets, me reçut parmi ses domestiques, & ne tarda guere à m'éprouver. Elle me donna des commissions qui demandoient un peu d'adresse, & sans vanité je ne m'en acquittai point mal; aussi fut-elle autant satisfaite de moi, que j'eus lieu d'être mécontent d'elle. La dame étoit si avare, qu'elle ne me faisoit pas la moindre part des fruits qu'elle recueilloit de mon industrie & de mes peines. Elle s'imaginoit qu'en me payant exactement mes gages, elle en usoit avec moi assez généreusement. Cet excès d'avarice me déplut, & m'auroit bientôt fait sortir de chez cette dame, si je n'y eusse été retenu par les bontés de Catalina, qui s'enflammant de plus en plus tous les jours, me proposa formellement de l'épouser.

Doucement, lui dis-je, mon adorable; cette cérémonie ne se peut faire entre nous si promptement; il faut auparavant que j'apprenne la mort d'une jeune personne qui vous a prévenu, & dont je suis devenu l'époux pour mes péchés. A d'autres, me répondit Catalina. Je ne suis point assez crédule pour ajouter foi à ce que vous dites. Vous voulez me faire ac-

croire que vous êtes marié, & pourquoi ? Pour me cacher poliment la répugnance que vous avez à me prendre pour votre épouse. Je lui protestai vainement que je lui disois la vérité, mon aveu sincere lui parut une défaite : & s'en trouvant offensée, elle changea de manieres à mon égard. Nous ne nous brouillâmes point ; mais notre commerce se refroidit à vue d'œil, & nous n'eûmes plus l'un pour l'autre que des égards de bienséance & d'honnêteté.

Dans cette conjoncture j'appris qu'il falloit un laquais au seigneur Gil Blas de Santillane, secrétaire du premier ministre de la couronne d'Espagne ; & ce poste me flatta d'autant plus, qu'on m'en parla comme du plus gracieux que je pusse occuper. Le seigneur de Santillane, me dit-on, est un cavalier plein de mérite, un garçon chéri du duc de Lerme, & qui par conséquent ne sçauroit manquer de pousser loin sa fortune : d'ailleurs il a le cœur généreux ; en faisant ses affaires vous ferez fort bien les vôtres. Je ne negligeai point cette occasion ; j'allai me présenter au seigneur Gil Blas, pour qui d'abord je me sentis naître de l'inclination, & qui m'arrêta sur ma phisionomie. Je ne balançai point à quitter pour lui madame la nourrice : & il sera, s'il plaît au ciel, le dernier de mes maîtres.

Scipion finit son histoire en cet endroit. Puis m'adressant la parole : Seigneur de Santillane,

tillane, continua-t-il, c'eſt à vous que je m'adreſſe à preſent. Faites-moi la grace de témoigner à ces dames, que vous m'avez toujours connu pour un ſerviteur auſſi fidele que zélé. J'ai beſoin de votre témoignage pour leur perſuader que le fils de Coſcolina a purgé ſes mœurs, & fait ſuccéder de vertueux ſentimens à ſes mauvaiſes inclinations.

Oui, Meſdames, dis-je alors, c'eſt de quoi je puis vous répondre. Si dans ſon enfance Scipion a été un vrai *Picaro*, il s'eſt depuis ſi bien corrigé, qu'il eſt devenu le modele d'un parfait domeſtique. Bien loin d'avoir quelques reproches à lui faire ſur la conduite qu'il a tenue avec moi, je dois plutôt avouer que je lui ai de grandes obligations. La nuit qu'on m'enleva pour me conduire à la tour de Ségovie, il ſauva du pillage, & mit en ſureté une partie de mes effets qu'il pouvoit impunément s'approprier; il ne ſe contenta pas même de ſonger à conſerver mon bien, il vint par pure amitié s'enfermer avec moi dans ma priſon, préférant aux charmes de la liberté le triſte plaiſir de partager mes peines.

Fin du dixieme livre.



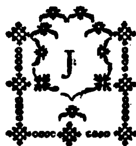
HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE ONZIEME.



CHAPITRE I.

De la plus grande joie que Gil Blas ait jamais sentie, & du triste accident qui la troubla : Des changemens qui arriverent à la cour, & qui furent cause que Santillane y retourna.



J'AI déja dit qu'Antonia & Béatrix s'accordoient ensemble parfaitement bien ; l'une étant accoutumée à vivre en soubrette soumise, & l'autre s'accoutumant volontiers à faire la maîtresse. Nous

Nous étions, Scipion & moi, des maris trop galans & trop chéris de nos femmes, pour n'avoir pas bientôt la satisfaction d'être peres ; elles devinrent enceintes presque en même tems. Béatrix accoucha la premiere, mit au monde une fille ; & peu de jours après Antonia nous combla tous de joie en me donnant un fils. Ravi d'un si heureux évenement, j'envoyai mon secrétaire à Valence en porter la nouvelle au gouverneur, qui vint à Llyrias avec Séraphine & la marquise de Pliégo tenir les enfans sur les fonds, se faisant un plaisir d'ajouter ces témoignages d'affection à tous ceux que j'avois déja reçus de lui. Mon fils, qui eut pour parrain ce seigneur, & pour marraine la marquise, fut nommé Alphonse ; & madame la gouvernante voulant que j'eusse l'honneur d'être doublement son compere, tint avec moi la fille de Scipion, à laquelle nous donnâmes le nom de Séraphine.

La naissance de mon fils ne réjouit pas seulement les personnes du château ; les habitans de Llyrias la célébrerent aussi par des fêtes, qui firent connoître que tout le hameau prenoit part au plaisir de son seigneur. Mais, hélas ! nos réjouissances ne furent pas de longue durée ; ou, pour mieux dire, elles se convertirent tout à-coup en gémissemens, en plaintes, en lamentations, par un accident que plus de vingt années n'ont pu me faire oublier, & qui sera toujours présent à ma pensée. Mon fils mourut ; & sa mere, quoiqu'elle fût heureusement accouchée de lui, le suivit de

près ;

près ; une fievre violente emporta ma chere épouse après quatorze mois de mariage. Que le lecteur conçoive, s'il est possible, la douleur dont je fus saisi ; je tombai dans un accablement stupide ; à force de sentir la perte que je faisois, j'y paroissois comme insensible. Je fus cinq ou six jours dans cet état ; je ne voulois prendre aucune nourriture ; & je crois que sans Scipion, je me serois laissé mourir de faim, ou que la tête m'auroit tourné : mais cet adroit secrétaire sçut tromper ma douleur en s'y conformant ; il trouvoit le secret de me faire avaler des bouillons, en me les présentant d'un air si mortifié qu'il sembloit me les donner, moins pour conserver ma vie que pour nourrir mon affliction.

Cet affectionné serviteur écrivit à don Alphonse, pour l'informer du malheur qui m'étoit arrivé, & de la situation pitoyable où je me trouvois. Ce seigneur tendre & compatissant, cet ami généreux se rendit bientôt à Llyrias. Je ne puis sans m'attendrir rappeller le moment où il s'offrit à mes yeux : Mon cher Santillane, me dit-il, en m'embrassant, je ne viens point ici pour vous consoler ; j'y viens pleurer avec vous Antonia, comme vous pleureriez avec moi Séraphine, si la parque me l'eût ravie. Effectivement il répandit des larmes, & confondit ses soupirs avec les miens : tout accablé que j'étois de ma tristesse, je ne laissois pas de ressentir vivement les bontés de ce seigneur.

Don

Don Alphonse eut avec Scipion un long entretien sur ce qu'il y avoit à faire pour vaincre ma douleur. Ils jugerent qu'il falloit pour quelque tems m'éloigner de Llyrias, où tout me retraçoit sans cesse l'image d'Antonia. Sur quoi le fils de don César me proposa de m'emmener à Valence; & mon secrétaire appuya si bien la proposition, que je l'acceptai. Je laissai Scipion & sa femme au château, dont le séjour véritablement ne servoit qu'à irriter mes ennuis, & je partis avec le gouverneur. Lorsque je fus à Valence, don César & sa belle-fille n'épargnerent rien pour faire diversion à mon chagrin; ils mirent tour à tour en usage les amusemens les plus propres à me dissiper; mais malgré tous leurs soins, je demeurai plongé dans une mélancolie dont ils ne purent me tirer. Il ne tenoit pas non plus à Scipion que je ne reprisse ma tranquillité: il venoit souvent de Llyrias à Valence pour sçavoir de mes nouvelles; il s'en retournoit d'autant plus triste ou d'autant plus gai, qu'il me voyoit plus ou moins de disposition à me consoler. Je ne faisois pas en lui cette remarque sans plaisir. Je lui tenois compte des mouvemens d'amitié qu'il laissoit éclater, & je m'applaudissois d'avoir un domestique si attaché à moi.

Il entra un matin dans ma chambre: Monsieur, me dit-il d'un air fort agité, il se répand dans la ville un bruit qui intéresse la monarchie: on dit que Philippe III. ne vit

plus,

plus, & que le prince ſon fils eſt ſur le trône. On ajoute à cela, pourſuivit-il, que le cardinal duc de Lerme a perdu ſon poſte, qu'il lui eſt même défendu de paroître à la cour, & que don Gaſpard de Guzman, comte d'Olivarés, eſt préſentement premier miniſtre. Je me ſentis un peu ému de cette nouvelle ſans ſçavoir pourquoi. Scipion s'en apperçut, & me demanda ſi je ne prenois aucune part à ce grand changement. Hé ! quelle part veux tu que j'y prenne, lui répondis-je, mon enfant ? J'ai quitté la cour ; tous les changemens qui peuvent y arriver, me doivent être indifférens.

Pour un homme de votre âge, reprit le fils de la Coſcolina, vous êtes bien détaché du monde. A votre place j'aurois un deſir curieux. Quel deſir, interrompis-je ? Ma foi, reprit-il, j'irois à Madrid montrer mon viſage au jeune monarque, pour voir s'il me remettroit ; c'eſt un plaiſir que je me donnerois. Je t'entends, lui dis-je ; tu voudrois que je retournaſſe à la cour pour y tenter de nouveau la fortune, ou plutôt pour y redevenir un avare & un ambitieux. Pourquoi vos mœurs s'y corromproient-elles encore, me repartit Scipion ? Ayez plus de confiance que vous n'en avez en votre vertu. Les ſaines réflexions, que votre diſgrace vous a fait faire ſur la cour, ne vous permettent point d'en redouter les dangers. Rembarquez-vous hardiment ſur une mer dont vous connoiſſez tous les écueils.

Tais-

Tais-toi, flatteur, m'écriai-je en souriant, es-tu las de me voir mener une vie tranquile? Je croyois que mon repos t'étoit plus cher.

Dans cet endroit de notre conversation, don César & son fils arriverent. Ils me confirmerent la nouvelle de la mort du roi, ainsi que le malheur du duc de Lerme. Ils m'apprirent de plus que ce ministre, ayant fait demander la permission de se retirer à Rome, n'avoit pu l'obtenir, & qu'il lui étoit ordonné de se rendre à son marquisat de Dénia. Ensuite, comme s'ils eussent agi de concert avec mon secrétaire, ils me conseillerent d'aller à Madrid me présenter aux yeux du nouveau roi, puisque j'en étois connu, & que je lui avois même rendu des services que les grands récompensent volontiers. Pour moi, dit don Alphonse, je ne doute pas qu'il ne les reconnoisse; Philippe IV. doit payer les dettes du prince d'Espagne. J'ai même le pressentiment, dit don César, & je regarde le voyage de Santillane à la cour comme une occasion pour lui de parvenir aux grands emplois.

En vérité, mes seigneurs, m'écriai-je, vous ne pensez pas bien à ce que vous dites. Il semble à vous entendre l'un & l'autre, que je n'aye qu'à me rendre à Madrid pour avoir la clef d'or, ou quelque gouvernement; vous êtes dans l'erreur. Je suis au contraire bien persuadé, que le roi ne feroit aucune attention à ma figure, si je m'offrois à ses regards; j'en

ferai,

ferai, si vous le souhaitez, l'épreuve pour vous désabuser. Les seigneurs de Léyva me prirent au mot, & je ne pus me défendre de leur promettre que je partirois incessamment pour Madrid. Sitôt que mon secrétaire me vit déterminé à faire ce voyage, il en ressentit une joie immodérée. Il s'imaginoit que je ne paroîtrois pas plutôt devant le nouveau monarque, que ce prince me démêleroit dans la foule, & m'accableroit d'honneurs & de biens. Là-dessus se berçant des plus brillantes chimeres, il m'élevoit aux premieres charges de l'état, & se poussoit à la faveur de mon élévation.

Je me disposai donc à retourner à la cour, non dans la vue d'y sacrifier encore à la fortune, mais pour contenter don César & son fils, qui avoient dans l'esprit que je posséderois bientôt les bonnes graces du souverain. Il est vrai que je me sentois au fond de l'ame quelque envie d'éprouver si ce jeune prince me reconnoîtroit. Entraîné par ce mouvement curieux, sans espérance & sans dessein de tirer quelque avantage du nouveau regne, je pris le chemin de Madrid avec Scipion, abandonnant le soin de mon château à Béatrix, qui étoit une très-bonne ménagere.



CHA-



CHAPITRE II.

Gil Blas se rend à Madrid ; il paroît à la cour ; le roi le reconnoît, & le recommande à son premier ministre. Suite de cette recommandation.

NOUS nous rendîmes à Madrid en moins de huit jours, don Alphonse nous ayant donné deux de ses meilleurs chevaux pour faire plus de diligence. Nous allâmes descendre à un hôtel garni, où j'avois déja logé, chez Vincent Foréro mon ancien hôte, qui fut bien aise de me revoir.

Comme c'étoit un homme qui se piquoit de sçavoir tout ce qui se passoit, tant à la cour que dans la ville, je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau : Bien des choses, me répondit-il. Depuis la mort de Philippe III. les amis & les partisans du cardinal duc de Lerme se sont bien remués pour maintenir son eminence dans le ministere ; mais leurs efforts ont été vains : le comte d'Olivarés l'a emporté sur eux. On prétend que l'Espagne ne perd point au change, & que ce nouveau premier ministre a le génie d'une si vaste étendue, qu'il seroit capable de gouverner le monde entier : Dieu le veuille. Ce qu'il y a de certain, continua-t-il, c'est que le peuple a conçu la plus haute opinion de

sa capacité ; nous verrons dans la suite si le duc de Lerme est bien ou mal remplacé. Foréro s'étant mis en train de parler, me fit un détail de tous le changemens qui s'étoient faits à la cour depuis que le comte d'Olivarés tenoit le gouvernail du vaisseau de la monarchie.

Deux jours après mon arrivée à Madrid, j'allai chez le roi l'après-dînée, & je me mis sur son passage comme il entroit dans son cabinet ; il ne me regarda point. Je retournai le lendemain au même endroit, & je ne fus pas plus heureux. Le sur-lendemain il jetta sur moi les yeux en passant ; mais il ne parut pas faire la moindre attention à ma personne. Là-dessus je pris mon parti : Tu vois, dis-je à Scipion, qui m'accompagnoit, que le roi ne me reconnoît point ; ou que, s'il me remet, il ne se soucie guere de renouveller connoissance avec moi. Je crois que nous ne ferons point mal de reprendre le chemin de Valence. N'allons pas si vîte, monsieur, me répondit mon secrétaire ; vous sçavez mieux que moi qu'on ne réussit à la cour que par la patience. Ne vous lassez pas de vous montrer au prince ; à force de vous offrir à ses regards, vous l'obligerez à vous considérer plus attentivement, & à se rappeller les traits de son agent auprès de la belle Catalina.

Afin que Scipion n'eût rien à me reprocher, j'eus la complaisance de continuer le même manege pendant trois semaines ; & un jour, enfin,

Vol. IV. p. 159



A Smith sc.

enfin, il arriva que le monarque, frappé de ma vue, me fit appeller. J'entrai dans son cabinet, non sans être troublé de me trouver tête-à-tête avec mon roi: Qui êtes-vous, me dit-il? Vos traits ne me sont pas inconnus; où vous ai-je vu? Sire, lui répondis-je en tremblant, j'ai eu l'honneur de conduire une nuit votre majesté avec le comte de Lémos chez.....Ah! je m'en souviens, interrompit le prince, vous étiez secrétaire du duc de Lerme; &, si je ne me trompe, Santillane est votre nom. Je n'ai point oublié que dans cette occasion vous me servîtes avec beaucoup de zele, & que vous fûtes assez mal payé de vos peines. N'avez-vous pas été en prison pour cette aventure? Oui, Sire, lui repartis-je; j'ai été six mois à la tour de Ségovie; mais vous avez eu la bonté de m'en faire sortir. Cela, reprit-il, ne m'acquitte point envers Santillane: il ne suffit pas de l'avoir fait remettre en liberté, je dois lui tenir compte des maux qu'il a soufferts pour l'amour de moi.

Comme le prince achevoit ces paroles, le comte d'Olivarés entra dans le cabinet. Tout fait ombrage aux favoris: Il fut étonné de voir là un inconnu; & le roi redoubla sa surprise, en lui disant: Comte, je mets ce jeune homme entre vos mains; occupez-le; je vous charge du soin de l'avancer. Le ministre affecta de recevoir cet ordre d'un air gracieux, en me considérant depuis les pieds jusqu'à la

tête, & fort en peine de sçavoir qui j'étois : Allez, mon ami, ajouta le monarque en m'adressant la parole, & en me faisant signe de me retirer, le comte ne manquera pas de vous employer utilement pour mon service & pour vos intérêts.

Je sortis aussitôt du cabinet, & rejoignis le fils de la Coscolina, qui, très-impatient d'apprendre ce que le roi m'avoit dit, étoit dans une agitation inconçevable ; mais remarquant sur mon visage un air de satisfaction : Si j'en crois mes yeux, me dit-il, au lieu de retourner à Valence, nous avons bien la mine de demeurer à la cour. Cela pourroit bien être, lui répondis-je : en même-tems je le ravis en lui racontant mot pour mot le petit entretien que je venois d'avoir avec le monarque. Mon cher maître, me dit alors Scipion dans l'excès de sa joie, prendrez-vous une autrefois de mes almanachs ? Avouez que vous ne me sçavez pas à présent mauvais gré de vous avoir exhorté à faire le voyage de Madrid. Je vous vois déja dans un poste éminent ; vous deviendrez le Caldérone du comte d'Olivarés. C'est ce que je ne souhaite point du tout, interrompis-je ; cette place est environnée de trop de précipices pour exciter mon envie. Je voudrois un bon emploi, où je n'eusse aucune occasion de faire des injustices, ni un honteux trafic des bienfaits du prince. Après l'usage que j'ai fait de ma faveur passée, je ne puis être assez en garde

garde contre l'avarice & contre l'ambition. Allez, monſieur, reprit mon ſecrétaire, le miniſtre vous donnera quelque bon poſte, que vous pourrez remplir ſans ceſſer d'être honnête homme.

Plus preſſé par Scipion que par ma curioſité, je me rendis le jour ſuivant chez le comte d'Olivarés avant le lever de l'aurore, ayant appris que tous les matins ſoit en été, ſoit en hiver, il écoutoit à la clarté des bougies tous ceux qui avoient à lui parler. Je me mis modeſtement dans un coin de la ſalle, & delà j'obſervai bien le comte quand il parut ; car j'avois fait peu d'attention à lui dans le cabinet du roi. Je vis un homme d'une taille au-deſſus de la médiocre, & qui pouvoit paſſer pour gros dans un pays où il eſt rare de voir des perſonnes qui ne ſoient pas maigres. Il avoit les épaules ſi élevées que je le crus boſſu, quoiqu'il ne le fût pas ; ſa tête, qui étoit d'une groſſeur exceſſive, lui tomboit ſur la poitrine ; ſes cheveux étoient noirs & plats, ſon viſage long, ſon teint olivâtre, ſa bouche enfoncée, & ſon menton pointu & fort relevé.

Tout cela enſemble ne faiſoit pas un beau ſeigneur ; néanmoins comme je le croyois dans une diſpoſition obligeante pour moi, je le regardai avec indulgence. Je le trouvai agréable. Il eſt vrai qu'il recevoit tout le monde d'un air affable & débonnaire, & qu'il prenoit gracieuſement les placets qu'on lui préſen-

toit ; ce qui sembloit lui tenir lieu de bonne mine. Cependant, lorsqu'à mon tour je m'avançai pour le saluer & me faire connoître, il me lança un regard rude & menaçant ; puis me tournant le dos sans daigner m'entendre, il rentra dans son cabinet. Je trouvai alors ce seigneur encore plus laid qu'il n'étoit naturellement ; je sortis de la salle fort étourdi d'un accueil si farouche, & ne sçachant ce que j'en devois penser.

Ayant rejoint Scipion, qui m'attendoit à la porte : Sçais-tu bien, lui dis-je, la réception qu'on m'a fait ? Non, me répondit-il, mais elle n'est pas difficile à deviner ; le ministre prompt à se conformer aux volontés du prince, vous aura proposé sans doute un emploi considérable. C'est ce qui te trompe, lui repliquai-je : en même tems, je lui appris de quelle façon j'avois été reçû. Il m'écouta fort attentivement, & me dit ; Vous m'étonnez ! Il faut que le comte ne vous ait pas remis, ou qu'il vous ait pris pour un autre. Je vous conseille de le revoir ; je ne doute pas qu'il ne vous fasse meilleure mine. Je suivis le conseil de mon secrétaire : je me montrai pour la seconde fois devant le ministre, qui me traitant encore plus mal que la premiere, fronça le sourcil en m'envisageant, comme si ma vue lui eût fait de la peine ; puis il detourna de moi ses regards, & se retira sans me dire mot.

Je fus piqué de ce procédé jusqu'au vif, & tenté de partir sur le champ pour retourner à Valence ; mais c'est à quoi Scipion ne manqua pas de s'opposer, ne pouvant se resoudre à renoncer aux espérances qu'il avoit conçues. Ne vois-tu pas, lui dis-je, que le comte veux m'écarter de la cour ? Le monarque lui a témoigné de la bonne volonté pour moi, cela ne suffit-il pas pour m'attirer l'aversion de son favori ? Cédons, mon enfant, cédons de bonne grace au pouvoir d'un ennemi si redoutable. Monsieur, répondit-il, en colere contre le comte d'Olivarés, je n'abandonnerois pas si facilement le terrein. Je voudrois même avoir raison d'un accueil si offensant. J'irois me plaindre au roi du peu de cas que le ministre fait de sa recommandation. Mauvais conseil, lui dis-je, mon ami : si je faisois cette démarche imprudente, je ne tarderois guere à m'en repentir. Je ne sçais même si je ne cours pas quelque péril à m'arrêter dans cette ville.

Mon secrétaire à ce discours rentra en lui-même ; & considérant qu'en effet nous avions affaire à un homme qui pouvoit nous faire revoir la tour de Ségovie, il partagea ma crainte. Il ne combattit plus l'envie que j'avois de quitter Madrid, d'où je résolus de m'éloigner dès le lendemain.

CHA-



CHAPITRE III.

De ce qui empêcha Gil Blas d'exécuter la résolution où il étoit d'abandonner la cour ; & de service important que Joseph Navarro lui rendit.

EN m'en retournant à mon hôtel garni, je rencontrai Joseph Navarro, chef-d'office de don Baltazar de Zuniga, & mon ancien ami. Je doutai quelques momens si je ne ferois pas semblant de ne le pas voir, ou si je l'aborderois pour lui demander pardon d'en avoir si mal agi avec lui. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Je saluai Navarro, & l'abordant fort poliment : Me reconnoissez-vous, lui dis-je, & serez-vous encore assez bon pour vouloir parler à un misérable, qui a payé d'ingratitude l'amitié que vous aviez pour lui. Vous avouez donc, me répondit-il, que vous n'en avez pas trop bien usé avec moi ? Oui, lui repartis-je, & vous êtes en droit de m'accabler de reproches ; je le mérite, si toutefois je n'ai pas expié mon crime par les remords qui l'ont suivi. Puisque vous vous êtes repenti de votre faute, reprit Navarro en m'embrassant, je ne dois plus m'en ressouvenir. De mon côté, je pressai Joseph entre mes bras, & tous deux reprîmes l'un pour l'autre nos premiers sentimens.

Il

Il avoit appris mon emprisonnement & la déroute de mes affaires, mais il ignoroit tout le reste. Je l'en informai; je lui racontai jusqu'à la conversation que j'avois eue avec le roi, & je ne lui cachai pas la mauvaise réception que le ministre venoit de me faire, non plus que le dessein où j'étois de me retirer dans ma solitude. Gardez-vous bien de vous en aller, me dit-il, puisque le monarque a témoigné de l'amitié pour vous; il faut bien que cela vous serve à quelque chose. Entre nous, le comte d'Olivarés a l'esprit un peu fantasque & singulier; c'est un seigneur plein de caprices; quelquefois, comme dans cette occasion, il agit d'une maniere qui révolte; & lui seul a la clef de ses actions hétéroclites. Au reste, quelques raisons qu'il ait de vous avoir mal reçu, tenez ici pied à boule; il n'empêchera pas que vous ne profitiez des bontés du prince; c'est de quoi je puis vous assurer; j'en dirai deux mots ce soir au seigneur don Baltazar de Zuniga mon maître, qui est oncle du comte d'Olivarés, & qui partage avec lui les soins du gouvernement. Navarro, m'ayant ainsi parlé, me demanda où je demeurois, & là-dessus nous nous séparâmes.

Je ne fus pas long-tems sans le revoir; il vint le jour suivant me retrouver. Seigneur de Santillane, me dit-il, vous avez un protecteur, mon maître veut vous prêter son appui: sur le bien que je lui ai dit de votre seigneurie,

gneurie, il m'a promis de parler pour vous au comte d'Olivarés son neveu : Je ne doute pas qu'il ne le prévienne en votre faveur, & j'ose vous dire que vous pouvez compter sur cela. Mon ami Navarro, ne voulant pas me servir à demi, me présenta deux jours après à don Baltazar, qui me dit d'un air gracieux : Seigneur de Santillane, votre ami Joseph m'a fait votre éloge dans des termes qui m'ont mis dans tes intérêts. Je fis une profonde révérence au seigneur de Zuniga, & lui répondis, que je sentirois vivement toute ma vie l'obligation que j'avois à Navarro, de m'avoir procuré la protection d'un ministre qu'on appelloit à juste titre, *le flambeau du conseil.* Don Baltazar, à cette reponse flateuse, me frappa sur l'épaule en riant, & reprit de cette sorte : Vous pouvez dès demain retourner chez le comte d'Olivarés, vous serez plus content de lui.

Je reparus donc pour la troisieme fois devant le premier ministre, qui m'ayant démêlé dans la foule, jetta sur moi un regard accompagné d'un souris, dont je tirai bonne augure. Cela va bien, dis-je en moi-même, l'oncle a fait entendre raison au neveu. Je ne m'attendis plus qu'à un accueil favorable, & mon attente fut remplie. Le comte après avoir donné audience à tout le monde, me fit passer dans son cabinet, où il me dit d'un air familier : Ami Santillane, pardonne moi l'embarras où je t'ai mis pour me divertir ; je me

suis fait un plaisir de t'inquiéter pour éprouver ta prudence, & voir ce que tu ferois dans ta mauvaise humeur. Je ne doute pas que tu ne te sois imaginé que tu me déplaisois; mais au contraire, mon enfant, je t'avouerai que ta personne me revient, on ne peut pas davantage. Oui, Santillane, tu me plais. Quand le roi mon maître ne m'auroit pas ordonné de prendre soin de ta fortune, je le ferois par ma propre inclination. D'ailleurs don Baltazar de Zuniga mon oncle, à qui je ne puis rien refuser, m'a prié de te regarder comme un homme pour lequel il s'intéresse; il n'en faut pas davantage pour me déterminer à t'attacher à moi.

Ce début fit une si vive impression sur mes sens, qu'ils en furent troublés. Je me prosternai aux pieds du ministre, qui, m'ayant dit de me relever, poursuivit de cette maniere: Reviens ici cette après-dînée, & demande mon intendant; il t'apprendra les ordres dont je l'aurai chargé. A ces mots, son excellence sortit de son cabinet pour aller entendre la messe; ce qu'elle avoit coutume de faire tous les jours après avoir donné audience, ensuite elle se rendoit au lever du roi.



CHA-



CHAPITRE IV.

Gil Blas se fait aimer du comte d'Olivarés.

JE ne manquai pas de retourner l'après-dînée chez le premier ministre, & de demander son intendant, qui s'appelloit don Raimond Caporis. Je ne lui eûs pas sitôt décliné mon nom, que me saluant avec des marques de considération, Seigneur, me dit-il, suivez-moi, s'il vous plaît; je vais vous conduire à l'appartement qui vous est destiné dans cet hôtel. Après avoir dit ces paroles, il me mena par un petit escalier à une enfilade de cinq à six pieces de plein pied, qui composoient le second étage d'une aîle du logis, & qui étoient assez modestement meublées. Vous voyez, reprit-il, le logement que monseigneur vous donne, & vous y aurez une table de six couverts entretenue à ses dépens. Vous serez servi par ses propres domestiques; il y aura toujours un carrosse à vos ordres. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il. Son excellence m'a fortement recommandé d'avoir pour vous les mêmes attentions que si vous étiez de la maison de Guzman.

Que diable signifie tout ceci, dis-je en moi-même? Comment dois-je prendre ces distinctions? n'y auroit-il point de la malice là-dedans, & ne seroit-ce pas encore pour se di-

vertir

vertir que le miniſtre me feroit un traitement ſi honorable? c'eſt ce que je ſuis tenté de croire; car enfin, convient il au miniſtre de la monarchie d'Eſpagne d'en uſer de cette ſorte avec moi? Pendant que j'étois dans cette incertitude, flottant entre la crainte & l'eſpérance, un page vint m'avertir que le comte me demandoit. Je me rendis dans le moment auprès de monſeigneur, qui étoit tout ſeul dans ſon cabinet. Hé bien, Santillane, me dit-il; es-tu ſatisfait de ton appartement, & des ordres que j'ai donné à don Raimond? Les bontés de votre excellence, lui répondis-je, me paroiſſent exceſſives, & je ne m'y prête qu'en tremblant. Pourquoi donc? repliqua-t-il. Puis-je faire trop d'honneur à un homme que le roi m'a confié, & dont il veut que je prenne ſoin? Non, ſans doute: je ne fais que mon devoir en te traitant honorablement. Ne t'étonne donc plus de ce que je fais pour toi, & compte qu'une fortune brillante & ſolide ne ſçauroit t'échapper, ſi tu m'es auſſi attaché que tu l'étois au duc de Lerme.

Mais à propos de ce ſeigneur, pourſuivit-il, on dit que tu vivois familierement avec lui. Je ſuis curieux de ſçavoir comment vous fites tous deux connoiſſance, & quel emploi ce miniſtre vous fit exercer. Ne me déguiſe rien, j'exige de toi un récit ſincere. Je me ſouvins alors de l'embarras où je m'étois trouvé avec le duc de Lerme en pareil cas, &

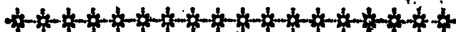
de quelle façon je m'en étois tiré : ce que je pratiquai encore fort heureusement ; c'est-à-dire, que dans ma narration j'adoucis les endroits rudes, & passai légerement sur les choses qui me faisoient peu d'honneur. Je ménageai aussi le duc de Lerme, quoiqu'en ne l'épargnant point du tout j'eusse fait peut-être plus de plaisir à mon auditeur. Pour don Rodrigue de Caldérone, je ne lui fis grace de rien. Je détaillai tous les beaux coups que je sçavois qu'il avoit faits dans le trafic des commanderies, des bénéfices, & des gouvernemens.

Ce que tu m'apprens de Caldérone, interrompit le ministre, est conforme à certains mémoires qui m'ont été présentés contre lui, & qui contiennent des chefs d'accusation encore plus importans. On va bientôt lui faire son procès ; & si tu souhaites qu'il succombe dans cette affaire, je crois que tes vœux seront satisfaits. Je ne desire point sa mort, lui dis-je, quoiqu'il n'ait point tenu à lui que je n'aye trouvé la mienne dans la tour de Ségovie, où il a été cause que j'ai fait un assez long séjour. Comment ! reprit son excellence avec étonnement ; c'est don Rodrigue qui a causé ta prison ? voilà ce que j'ignorois. Don Baltazar, à qui Navarro a raconté ton histoire, m'a bien dit que le feu roi te fit emprisonner, pour te punir d'avoir mené la nuit le prince d'Espagne dans un lieu suspect ; mais je n'en sçais pas davantage, & je ne

puis

puis deviner quel rôle Caldérone a joué dans cette piece. Le rôle d'un amant qui se venge d'un outrage reçu, lui répondis-je. En même-tems je lui fis un détail de l'aventure, qu'il trouva si divertissante, que tout grave qu'il étoit, il ne put s'empêcher d'en rire, ou plutôt d'en pleurer de plaisir. Catalina, tantôt niece & tantôt petite-fille, la rejouit infiniment, aussi-bien que la part qu'avoit eue à tout cela le duc de Lerme.

Lorsque j'eus achevé mon récit, le comte me renvoya en me disant, que le lendemain il ne manqueroit pas de m'occuper. Je courus aussitôt à l'hôtel de Zuniga pour remercier don Baltazar de ses bons offices; & pour rendre compte à mon ami Joseph de l'entretien que je venois d'avoir avec le premier ministre, & de la disposition favorable où son excellence étoit pour moi.



CHAPITRE V.

De l'entretien secret que Gil Blas eut avec Navarro, & de la premiere occupation que le comte d'Olivarés lui donna.

D'Abord que je vis Joseph, je lui dis avec agitation que j'avois bien des choses à lui apprendre. Il me mena dans un endroit particulier, où, l'ayant mis au fait, je

lui demandai ce qu'il pensoit de ce que je venois de lui dire. Je pense, me répondit-il, que vous êtes en train de faire une grosse fortune; tout vous rit; vous plaisez au premier ministre; & ce qui ne doit pas être compté pour rien, c'est que je puis vous rendre le même service que vous rendit mon oncle Melchior de la Ronda, quand vous entrâtes à l'archevêché de Grenade. Il vous épargna la peine d'étudier le prélat & ses principaux officiers, en vous découvrant leurs différens caracteres; je veux à son exemple vous faire connoitre le comte, la comtesse son épouse, & dona Maria de Guzman leur fille unique.

Commençons par le ministre. Il a l'esprit vif, pénétrant, & propre à former de grands projets. Il se donne pour un homme universel, parcequ'il a une légere teinture de toutes les sciences; il se croit capable de décider de tout. Il s'imagine être un profond jurisconsulte, un grand capitaine, & un politique des plus rafinés. Avec cela, il est si entêté de ses opinions, qu'il les veut toujours suivre préférablement à celles des autres, de peur de paroître déférer aux lumieres de quelqu'un. Entre nous, ce défaut peut avoir d'étranges suites, dont le ciel veuille préserver la monarchie. J'ajoute à cela qu'il brille dans le conseil par une éloquence naturelle, & qu'il écriroit aussi bien qu'il parle, s'il n'affectoit pas, pour donner plus de dignité à son stile, de le rendre obscur & trop recherché. Il pense

sin-

ſingulierement, & comme je crois vous l'avoir déja dit, il eſt capricieux & chimérique. Tel eſt le portrait de ſon eſprit, faiſons celui de ſon cœur. Il eſt généreux, & bon ami. On le dit vindicatif; mais quel Eſpagnol ne l'eſt pas ? De plus on l'accuſe d'ingratitude pour avoir fait exiler le duc d'Uzede, & le frere Louis Aliaga, auxquels il avoit, dit-on, de grandes obligations; c'eſt ce qu'il faut encore lui pardonner, l'envie d'être premier miniſtre diſpenſe d'être reconnoiſſant.

Dona Agnez de Zuniga è Vélaſco, comteſſe d'Olivarés, pourſuivit Joſeph, eſt une dame à qui je ne connois que le défaut de vendre au poids de l'or les graces qu'elle fait obtenir. Pour dona Maria de Guzman, qui ſans contredit eſt aujourd'hui le premier parti d'Eſpagne, c'eſt une perſonne accomplie, & l'idole de ſon pere. Reglez-vous là-deſſus; faites bien votre cour à ces deux dames, & paroiſſez encore plus dévoué au comte d'Olivarés que vous ne l'étiez au duc de Lerme avant votre voyage de Ségovie: vous deviendrez par ce moyen un homme comblé d'honneur & de richeſſes.

Je vous conſeille encore, ajouta-t-il, de voir de tems en tems don Baltazar mon maître; quoique vous n'ayez plus beſoin de lui pour vous avancer, ne laiſſez point de le ménager. Vous êtes bien dans ſon eſprit, conſervez ſon eſtime & ſon amitié: il peut vous ſervir dans l'occaſion. Comme l'oncle & le neveu, dis-

je à Navarro, gouvernent ensemble l'état, n'y auroit-il point un peu de jalousie entre ces deux collegues ? Non, me répondit-il ; ils sont au contraire dans la plus parfaite union. Sans don Baltazar le comte d'Olivarés ne seroit peut-être pas premier ministre ; car enfin après la mort de Philippe III. tous les amis & les partisans de la maison de Sandoval se donnerent de grands mouvemens, les uns en faveur du cardinal, & les autres pour son fils ; mais mon maître, le plus délié des courtisans, & le comte, qui n'est guere moins fin que lui, rompirent leurs mesures, & en prirent de si justes, pour s'assurer cette place, qu'ils l'emporterent sur leurs concurrens. Le comte d'Olivarés, étant devenu premier ministre, a fait part de son administration à don Baltazar son oncle ; il lui a laissé le soin des affaires du dehors, & s'est reservé celles du dedans. De sorte que resserrant par-là les nœuds de l'amitié qui doit naturellement lier les personnes d'un même sang, ces deux seigneurs, indépendans l'un de l'autre, vivent dans une intelligence qui me paroît inaltérable.

Telle fut la conversation que j'eus avec Joseph, & dont je me promis bien de profiter ; après cela j'allai remercier le seigneur de Zuniga de ce qu'il avoit eu la bonté de faire pour moi. Il me dit fort poliment qu'il saisiroit toujours les occasions où il s'agiroit de me faire plaisir, & qu'il étoit bien aise que

je

je fusse satisfait de son neveu, auquel il m'assura qu'il parleroit encore en ma faveur : Voulant du moins, disoit-il, me faire voir par-là que mes intérêts lui étoient chers, & qu'au lieu d'un protecteur j'en avois deux. C'est ainsi que don Baltazar, par amitié pour Navarro, prenoit ma fortune à cœur.

Dès ce soir-là même j'abandonnai mon hôtel garni pour aller loger chez le premier ministre, où je soupai avec Scipion dans mon appartement. C'étoit une chose à voir que notre contenance. Nous y fûmes servis tous deux par des domestiques du logis, qui pendant le repas, tandis que nous affections une gravité imposante, rioient peut-être en eux-mêmes du respect de commande qu'ils avoient pour nous. Lorsqu'ils se furent retirés après avoir desservi, mon secrétaire, cessant de se contraindre, me dit mille folies, que son humeur gaye & ses espérances lui inspirerent. Pour moi, quoique ravi de la brillante situation où je commençois à me voir, je ne me sentois encore aucune disposition à m'en laisser éblouir. Aussi m'étant couché, je m'endormis tranquilement sans livrer mon esprit aux idées agréables dont je pouvois l'occuper, au lieu que l'ambitieux Scipion prit peu de repos. Il passa plus de la moitié de la nuit à thésauriser pour marier sa fille Séraphine.

J'étois à peine habillé le lendemain matin, qu'on me vint chercher de la part de monseigneur.

ſeigneur. Je fus bientôt auprès de ſon excellence, qui me dit : Oh ça, Santillane, voyons un peu ce que tu ſçais faire. Tu m'as dit que le duc de Lerme te donnoit des mémoires à rédiger ; j'en ai un que je te deſtine pour ton coup d'eſſai. Je vais t'en dire la matiere : écoute moi attentivement. Il eſt queſtion de compoſer un ouvrage qui prévienne le public en faveur de mon miniſtere. J'ai déja fait courir le bruit ſecrettement que j'ai trouvé les affaires fort dérangées ; il s'agit préſentement d'expoſer aux yeux de la cour & de la ville le miſérable état où la monarchie eſt reduite. Il faut faire là-deſſus un tableau qui frappe le peuple, & l'empêche de regretter mon prédéceſſeur. Après cela tu vanteras les meſures que j'ai priſes pour rendre le regne du roi glorieux, ſes états floriſſans, & ſes ſujets parfaitement heureux.

Après que monſeigneur m'eut parlé de cette ſorte, il me mit entre les mains un papier, qui contenoit les juſtes ſujets qu'on avoit de ſe plaindre de l'adminiſtration précédente ; & je me ſouvins qu'il y avoit dix articles, dont le moins important étoit capable d'allarmer les bons Eſpagnols ; puis m'ayant fait paſſer dans un petit cabinet voiſin du ſien, il m'y laiſſa travailler en liberté. Je commençai donc à compoſer mon mémoire le mieux qu'il me fut poſſible. J'expoſai d'abord le mauvais état où ſe trouvoit le royaume : les finances diſſipées, les revenus royaux engagés

gagés à des partisans, & la marine ruinée. Je rapportai ensuite les fautes commises par ceux qui avoient gouverné l'état sous le dernier regne, & les suites fâcheuses qu'elles pouvoient avoir. Enfin je peignis la monarchie en péril, & censurai si vivement le précédent ministere, que la perte du duc de Lerme étoit, suivant mon mémoire, un grand bonheur pour l'Espagne. Pour dire la vérité, quoique je n'eusse aucun ressentiment contre ce seigneur, je ne fus pas fâché de lui rendre ce bon office. Voilà l'homme.

Enfin, après une peinture effrayante des maux qui menaçoient l'Espagne, je rassurois les esprits en faisant avec art concevoir aux peuples de belles espérances pour l'avenir. Pour cet effet, je faisois parler le comte d'Olivarés comme un restaurateur envoyé du ciel pour le salut de la nation; je promettois monts & merveilles. En un mot, j'entrai si bien dans les vues du nouveau ministre, qu'il parut surpris de mon ouvrage, lorsqu'il l'eut lû tout entier. Santillane, me dit il, je ne t'aurois pas cru capable de composer un pareil mémoire. Sçais-tu bien que tu viens de faire un morceau digne d'un secrétaire d'état ? Je ne m'étonne plus si le duc de Lerme exerçoit ta plume. Ton style est concis & même élégant ; mais je le trouve un peu trop naturel. En même tems m'ayant fait remarquer les endroits qui n'étoient pas de son goût, il les changea ; & je jugeai par ses corrections

rections qu'il aimoit, comme Navarro me l'avoit dit, les expreſſions recherchées & l'obſcurité. Néanmoins quoiqu'il voulût de la nobleſſe, ou pour mieux dire du précieux dans la diction, il ne laiſſa pas de conſerver les deux tiers de mon mémoire; & pour me témoigner juſqu'à quel point il en étoit ſatisfait, il m'envoya par don Raimond trois cens piſtoles à l'iſſue de mon dîner.



CHAPITRE VI.

De l'uſage que Gil Blas fit de ces trois cens piſtoles, & des ſoins dont il chargea Scipion. Succès du mémoire dont on vient de parler.

CE bienfait du miniſtre fournit à Scipion un nouveau ſujet de me féliciter d'être venu à la cour: Ce qu'il ne manqua pas de faire. Vous voyez, me dit-il, que la fortune a de grands deſſeins ſur votre ſeigneurie. Etes-vous fâché préſentement d'avoir quitté votre ſolitude? Vive le comte d'Olivarés! c'eſt bien un autre patron que ſon prédéceſſeur. Le duc de Lerme, quoique vous lui fuſſiez attaché, vous laiſſa languir pluſieurs mois ſans vous faire préſent d'une piſtole, & le comte vous a déja fait une gratification que vous n'auriez oſé eſpérer qu'après de longs ſervices.

Je

Je voudrois bien, ajouta-t-il, que les seigneurs de Léyva fussent témoins de bonheur dont vous jouissez, ou du moins qu'ils le sçussent. Il est tems de les en informer, lui répondis-je, & c'est de quoi j'allois te parler. Je ne doute pas qu'ils n'ayent une extrême impatience d'apprendre de mes nouvelles; mais j'attendois pour leur en donner, que je me visse dans un état fixe, & que je pusse leur mander positivement si je demeurerois ou non à la cour. A présent que je sçais bien à quoi m'en tenir, tu peux partir pour Valence quand il te plaira, pour aller instruire ces seigneurs de ma situation présente, que je regarde comme leur ouvrage, puisqu'il est certain que sans eux je ne me serois jamais déterminé à faire le voyage de Madrid. Cela étant, s'écria le fils de la Coscolina, don César & don Alphonse seront bientôt informés de l'état présent de vos affaires. Que je vais leur causer de joie! en leur racontant ce qui vous est arrivé. Que ne suis-je déja aux portes de Valence! mais j'y serai en peu de jours. Les deux chevaux de don Alphonse sont tous prêts. Je vais me mettre en chemin avec un laquais de monseigneur. Outre que je serai bien aise d'avoir un compagnon sur la route, vous sçavez que la livrée du premier ministre jette de la poudre aux yeux.

Je ne pus m'empêcher de rire de la sotte vanité de mon secrétaire; & cependant plus vain peut-être encore que lui, je le laissai faire

faire ce qu'il voulut: Pars, lui dis-je, & reviens promptement; car j'ai une autre commiſſion à te donner. Je veux t'envoyer aux Aſturies porter de l'argent à ma mere. J'ai par negligence laiſſé paſſer le tems auquel j'ai promis de lui faire tenir cent piſtoles, que tu t'es obligé de lui remettre toi-même en main propre. Ces ſortes de paroles doivent être ſi ſacrées pour un fils, que je me reproche mon peu d'exactitude à les garder. Vous avez raiſon, monſieur, me répondit Scipion, & je me ſçais mauvais gré de ne vous en avoir pas fait ſouvenir; mais patience! dans ſix ſemaines au plustard je vous rendrai compte de ces deux commiſſions; j'aurai parlé aux ſeigneurs de Léyva, fait un tour à votre château, & revu la ville d'Oviédo, dont je ne puis me rappeller le ſouvenir, ſans donner au diable les trois quarts & demi de ſes habitans. Je comptai donc au fils de la Coſcolina cent piſtoles pour la penſion de ma mere avec cent autres pour lui, voulant qu'il fît gracieuſement le long voyage qu'il alloit entreprendre.

Quelques jours après ſon départ, monſeigneur fit imprimer notre mémoire, qui ne fut pas plutôt rendu public, qu'il devint le ſujet de toutes les converſations de Madrid. Le peuple ami de la nouveauté fut charmé de cet écrit; l'épuiſement des finances, qui étoit peint avec de vives couleurs, le révolta contre le duc de Lerme; & ſi les coups de griffe qu'y recevoit ce miniſtre ne furent pas

applaudis de tout le monde, du moins ils trouverent des approbateurs. Quant aux magnifiques promesses que le comte d'Olivarés y faisoit, & entr'autres celle de fournir par une sage économie aux dépenses de l'état sans incommoder les sujets, elles éblouirent les citoyens en général, & les confirmerent dans la grande opinion qu'ils avoient déja de ses lumieres : si bien que toute la ville retentit de ses louanges.

Ce ministre, ravi de se voir parvenu à son but, qui n'avoit été dans cet ouvrage que de s'attirer l'affection publique, voulut la mériter véritablement par une action louable, & qui fut utile au roi. Pour cet effet, il eut recours à l'invention de l'empereur Galba, c'est-à-dire, qu'il fit rendre gorge aux particuliers, qui s'étoient enrichis, dieu sçait comment, dans les régies royales. Quand il eut tiré de ces sangsues le sang qu'elles avoient succé, & qu'il eut rempli les coffres du roi ; il entreprit de l'y conserver, en faisant supprimer toutes les pensions, sans en excepter la sienne, aussi bien que les gratifications qui se faisoient des deniers du prince. Pour réussir dans ce dessein, qu'il ne pouvoit exécuter sans changer la face du gouvernement, il me chargea de composer un nouveau mémoire, dont il me dit la substance & la forme. Ensuite il me recommanda de m'élever autant qu'il me seroit possible au dessus de la simplicité ordinaire de mon style, pour donner

plus de nobleſſe à mes phraſes. Cela ſuffit, monſeigneur, lui dis-je ; votre excellence veut du ſublime & du lumineux, elle en aura. Je m'enfermai dans le même cabinet où j'avois déja travaillé ; & là, je me mis à l'ouvrage, après avoir invoqué le génie éloquent de l'archevêque de Grenade.

Je débutai par repréſenter qu'il falloit garder avec ſoin tout l'argent qui étoit dans le tréſor royal, & qu'il ne devoit être employé qu'aux ſeuls beſoins de la monarchie ; comme étant un fond ſacré, qu'il étoit à propos de réſerver pour tenir en reſpect les ennemis de l'Eſpagne. Enſuite je faiſois voir au monarque, car c'étoit à lui que s'adreſſoit le mémoire, qu'en ôtant toutes les penſions & les gratifications qui ſe prenoient ſur les revenus ordinaires, il ne ſe priveroit point pour cela du plaiſir de récompenſer ceux de ſes ſujets qui ſe rendroient dignes de ſes graces, puiſque ſans toucher à ſon tréſor, il étoit en état de leur donner de grandes récompenſes : qu'il avoit pour les uns des vice-royautés, des gouvernemens, des ordres de chevaleries, des emplois militaires : pour les autres, des commanderies ou des penſions deſſus, des titres, avec des magiſtratures, & enfin toutes ſortes de bénéfices pour les perſonnes conſacrées au culte des autels.

Ce mémoire, qui étoit beaucoup plus long que le premier, m'occupa près de trois jours ; mais heureuſement je le fis à la fantaiſie de

mon

mon maître, qui le trouvant écrit avec emphase, & farci de métaphores, m'accabla de louanges. Je suis bien content de cela, me dit-il, en me montrant les endroits les plus enflés; voilà des expressions marquées au bon coin. Courage, mon ami, je prévois que tu me feras d'une grande utilité. Cependant malgré les applaudissemens qu'il me prodigua, il ne laissa pas de retoucher le mémoire. Il y mit beaucoup du sien, & fit une piece d'éloquence qui charma le roi & toute la cour. La ville y joignit son approbation, augura bien pour l'avenir, & se flatta que la monarchie reprendroit son ancien lustre sous le ministere d'un si grand personnage. Son excellence, voyant que cet écrit lui faisoit beaucoup d'honneur, voulut, pour la part que j'y avois, que j'en recueillisse quelque fruit: elle me fit donner une pension de cinq cens écus sur la commanderie de Castille: Ce qui me parut une recompense honnête de mon travail: & me fut d'autant plus agréable, que ce n'étoit pas une bien mal acquis, quoique je l'eusse gagné bien aisément.







CHAPITRE VII.

Par quel hazard, dans quel endroit, & dans quel état Gil Blas retrouva son ami Fabrice, & de l'entretien qu'ils eurent ensemble.

RIEN ne faisoit plus de plaisir à monseigneur, que d'apprendre ce qu'on pensoit à Madrid de la conduite qu'il tenoit de son ministere. Il me demandoit tous les jours ce qu'on disoit de lui dans le monde. Il avoit même des espions, qui pour son argent lui rendoient un compte exact de tout ce qui se passoit dans la ville. Ils lui rapportoient jusqu'aux moindres discours qu'ils avoient entendus; & comme il leur ordonnoit d'être sinceres, son amour propre en souffroit quelquefois; car le peuple a une intempérance de langue qui ne respecte rien.

Quand je m'apperçus que le comte aimoit qu'on lui fît des rapports, je me mis sur le pied d'aller l'après-dînée dans des lieux publics, & de me mêler à la conversation des honnêtes gens, quand il s'y en trouvoit. Lorsqu'ils parloient du gouvernement, je les écoutois avec attention; & s'ils disoient quelque chose qui méritât d'être redit à son excellence, je ne manquois pas de lui en faire part. Mais il faut observer que je ne lui rapportois

portois rien qui ne fût à son avantage. Il me sembloit que j'en devois user ainsi avec un homme du caractere de ce ministre.

Un jour, en revenant de l'un de ces endroits, je passai devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardois pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa ; je crus réconnoître en lui Fabrice, mon ancien camarade, & mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchai de son lit ; & ne pouvant douter que ce ne fût le poëte Nuguez, je demeurai quelques momens à le considérer sans rien dire. De son côté, il me remit aussi, & m'envisagea de la même façon. Enfin rompant le silence : Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point ? est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? C'est lui-même, repondit-il froidement, & tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur ; j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin ; je suis à l'hôpital.

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, & encore plus de l'air sérieux dont il les avoit accompagnées. Hé quoi ! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu ! elle t'a joué ce vilain tour-là ! Tu le vois, répondit-il, cette maison sert souvent de retraite aux beaux

esprits. Tu as bien fait, mon enfant, poursuivit-il, de prendre une autre route que moi ; mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour, & tes affaires ont changé de face : je me souviens même d'avoir oui dire que tu étois en prison par ordre du roi. On t'a dit la vérité, lui repliquai-je ; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes, fut peu de tems après suivie d'un revers de fortune, qui m'enleva mes biens & ma liberté. Cependant, mon ami, *post nubila Phœbus*, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. Cela n'est pas possible, dit Nugnez, ton maintien est sage & modeste ; tu n'as pas l'air vain & insolent que donne ordinairement la prospérité. Les disgraces, repris je, ont purifié ma vertu ; & j'ai appris à l'école de l'adversité à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

Dites-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport à son séant, quel peut être ton emploi. Que fais-tu présentement ? Serois-tu intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente ? J'ai un meilleur poste, lui repartis-je ; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent, je satisferai une autre fois ta curiosité. Je me contente en ce moment de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise pour le reste de tes jours, pourvu que tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en

prose.

prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice ? Je l'ai déja fait au ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un pere de S. Dominique m'a fait abjurer la poësie, comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

Je t'en félicite, lui repartis-je, mon cher Nugnez, tu as fort bien fait, mon ami ; mais gare la réchute. Oh ! me repartit-il d'un air résolu, c'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses : quand tu es entré dans cette salle, je composois des vers pour leur dire un éternel adieu. Monsieur Fabrice, lui dis-je alors en branlant la tête, je ne sçais si nous devons, le pere de S. Dominique & moi, nous fier à votre abjuration : vous me paroissez furieusement épris de ces doctes pucelles. Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachoient à elles. J'ai plus fait : j'ai pris le public en aversion, & ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux ; je serois fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas, continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage ; je parle de sang froid. Je méprise autant les applaudissemens du public que ses sifflets. On ne sçait qui gagne ou qui perd avec lui. C'est un capricieux, qui pense aujourd'hui d'une façon, & qui demain pensera d'une autre.

Que

Que les poëtes dramatiques sont foux de tirer vanité de leurs pieces quand elles réussissent! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression; & si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plûpart mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée; & ses jugemens sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, & de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement, doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans, & des autres livres amusans qu'on met au jour; quoiqu'ils ayent d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage, n'est donc qu'une pure chimere, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille, dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.

Quoique je jugeasse bien que le poëte des Asturies ne parloit ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant de m'en appercevoir. Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, & radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment un emploi, où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie. Tant mieux! s'écria-t-il; l'esprit me put, & je le regarde à

l'heure

l'heure qu'il est comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme. Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentimens où tu es. Si tu persistes à vouloir quitter la poësie, je te le répete, je te ferai obtenir bientôt un poste honnête & lucratif; mais en attendant que je te rende ce service, ajoutai-je, en lui présentant une bourse, où il y avoit une soixantaine de pistoles, je te prie de recevoir cette petite marque d'amitié.

O généreux ami! s'écria le fils du barbier Nugnez, transporté de joie & de reconnoissance; quelles graces n'ai-je pas à rendre au ciel de t'avoir fait entrer dans cet hôpital, d'où je vais dès ce jour sortir par ton assistance! comme effectivement il se fit transporter dans une chambre garnie. Mais, avant que de nous séparer, je lui enseignai ma demeure, & l'invitai à me venir voir aussitôt que sa santé seroit rétablie. Il fit paroître une extrême surprise, lorsque je lui dis que j'étois logé chez le comte d'Olivarés. O trop heureux Gil Blas, me dit-il, dont le sort est de plaire aux ministres! Je me réjouis de ton bonheur, puisque tu en fais un si bon usage.



CHA



CHAPITRE VIII.

Gil Blas se rend de jour en jour plus cher à son maître. Du retour de Scipion à Madrid, & de la relation qu'il fit de son voyage à Santillane.

LE comte d'Olivarés, que j'appellerai désormais *le comte-duc*, parce qu'il plut au roi dans ce tems-là de l'honorer de ce titre, avoit un foible que je ne découvris pas infructueusement ; c'étoit de vouloir être aimé. Dès qu'il s'appercevoit que quelqu'un s'attachoit à lui par inclination, il le prenoit en amitié. Je n'eûs garde de negliger cette observation. Je ne me contentois pas de bien faire ce qu'il me commandoit ; j'exécutois ses ordres avec des démonstrations de zele qui le ravissoient. J'étudiois son goût en toutes choses, pour m'y conformer, & prévenois ses desirs autant qu'il m'étoit possible.

Par cette conduite, qui mene presque toujours au but, je devins insensiblement le favori de mon maître, qui, de son côté, comme j'avois le même foible que lui, me gagna l'ame par les marques d'affection qu'il me donna. Je m'insinuai si avant dans ses bonnes graces, que je parvins à partager sa confiance avec le seigneur Carnéro, son premier secrétaire.

Car-

Carnéro s'étoit servi du même moyen que moi pour plaire à son excellence; & il y avoit si bien réussi, qu'elle lui faisoit part des mysteres du cabinet. Nous étions donc, ce secrétaire & moi, les deux confidens du premier ministre, & les dépositaires de ses secrets: avec cette différence, qu'il ne parloit à Carnéro que d'affaires d'état, & qu'il ne m'entretenoit que de ses intérêts particuliers; ce qui faisoit, pour ainsi dire, deux départemens séparés, dont nous étions également satisfaits l'un & l'autre. Nous vivions ensemble sans jalousie comme sans amitié. J'avois sujet d'être content de ma place, qui me donnant sans cesse occasion d'être avec le comte-duc, me mettoit à portée de voir le fond de son ame, que, tout dissimulé qu'il étoit naturellement, il cessa de me cacher; lorsqu'il ne douta plus de la sincérité de mon attachement pour lui.

Santillane, me dit-il un jour, tu as vu le duc de Lerme jouir d'une autorité, qui ressembloit moins à celle d'un ministre favori, qu'à la puissance d'un monarque absolu: cependant je suis encore plus heureux qu'il n'étoit au plus haut point de sa fortune. Il avoit deux ennemis redoutables dans le duc d'Uzede son propre fils, & dans le confesseur de Philippe III. au lieu que je ne vois personne auprès du roi, qui ait assez de crédit pour me nuire, ni même que je soupçonne de mauvaise volonté pour moi.

Il eſt vrai, pourſuivit-il, qu'à mon avenèment au miniſtere j'ai eu grand ſoin de ne ſouffrir auprès du prince que des ſujets à qui le ſang ou l'amitié me lient. Je me ſuis défait par des vice-royautés, ou par des ambaſſades, de tous les ſeigneurs qui par leur mérite perſonnel auroient pu m'enlever quelque portion des bonnes graces du ſouverain, que je veux poſſéder entierement: de ſorte que je puis dire à l'heure qu'il eſt, qu'aucun grand ne fait ombre à mon credit. Tu vois, Gil Blas, ajouta-t-il, que je te découvre mon cœur. Comme j'ai lieu de penſer que tu m'es tout dévoué, je t'ai choiſi pour mon confident. Tu as de l'eſprit; je te crois ſage, prudent, diſcret; en un mot, tu me parois propre à te bien acquitter de vingt ſortes de commiſſions, qui demandent un garçon plein d'intelligence.

Je ne fus point à l'épreuve des images flatteuſes que ces paroles offrirent à mon eſprit. Quelques vapeurs d'avarice & d'ambition me monterent ſubitement à la tête, & réveillerent en moi des ſentimens dont je croyois avoir triomphé. Je proteſtai au miniſtre, que je répondrois de tout mon pouvoir à ſes intentions, & je me tins prêt à exécuter ſans ſcrupule tous les ordres dont il jugeroit à propos de me charger.

Pendant que j'étois ainſi diſpoſé à dreſſer de nouveaux autels à la fortune, Scipion revint de ſon voyage. Je n'ai pas, me dit-il, un

long récit à vous faire : J'ai charmé les seigneurs de Léyva, en leur apprenant l'accueil que le roi vous a fait, lorsqu'il vous a reconnu, & la maniere dont le comte d'Olivarés en use avec vous.

J'interrompis Scipion : Mon ami, lui dis-je, tu leur aurois fait encore plus de plaisir, si tu leur avois pû dire sur quel pied je suis aujourd'hui auprès de monseigneur. C'est une chose prodigieuse que la rapidité des progrès que j'ai fait depuis ton départ dans le cœur de son excellence. Dieu en soit loué, mon cher maître ! me répondit-il : Je pressens que nous aurons de belles destinées à remplir.

Changeons de matiere, lui dis-je ; parlons d'Oviédo. Tu as été aux Asturies. Dans quel état y as-tu laissé ma mere ? Ah ! monsieur, me repartit-il, en prenant tout-à-coup un air triste, je n'ai que des nouvelles affligeantes à vous annoncer de ce côté-là. O ciel ! m'écriai-je, ma mere est morte assurément ! Il y a six mois, dit mon secrétaire, que la bonne dame a payé le tribut à la nature, aussi bien que le seigneur Gil-Pérez, votre oncle.

La mort de ma mere me causa une vive affliction, quoique dans mon enfance je n'eusse pas reçu d'elle les caresses dont les enfans ont grand besoin pour devenir reconnoissans dans la suite. Je donnai aussi au bon chanoine les larmes que je lui devois, pour le soin qu'il avoit eu de mon éducation. Ma

douleur à la vérité ne fut pas longue: & dégénera bientôt en un souvenir tendre, que j'ai toujours conservé de mes parens.



CHAPITRE IX.

Comment & à qui le comte-duc maria sa fille unique; & des fruits amers que ce mariage produisit.

PEU de tems après le retour du fils de la Coscolina, le comte-duc tomba dans une rêverie, où il demeura plongé pendant huit jours. Je m'imaginois qu'il méditoit quelque grand coup d'état; mais ce qui le faisoit rêver, ne regardoit que sa famille. Gil Blas, me dit-il après-dînée, tu dois t'être apperçu que j'ai l'esprit embarrassé. Oui, mon enfant, je suis occupé d'une affaire d'où dépend le repos de ma vie. Je veux bien t'en faire confidence.

Dona Maria ma fille, continua-t-il, est nubile, & il se présente un grand nombre de seigneurs, qui se la disputent. Le comte de Nieblès, fils aîné de Médina Sidonia, chef de la maison de Gusman, & don Louis de Haro, fils aîné du marquis de Carpio & de ma sœur aînée, sont les deux concurrens qui paroissent le plus en droit d'obtenir la préférence. Le dernier surtout a un mérite si supérieur à celui de ses rivaux, que toute la

cœur ne doute pas que je ne fasse choix de lui pour mon gendre. Néanmoins, sans entrer dans les raisons que j'ai de lui donner l'exclusion, de même qu'au comte de Niéblès, je te dirai que j'ai jetté mes yeux sur don Ramire Nugnez de Guzman, marquis de Toral, chef de la maison des Guzmans d'Abrados. C'est à ce jeune seigneur, & aux enfans qu'il aura de ma fille, que je prétends laisser tous mes biens, & les annexer au titre de comte d'Olivarés, auquel je joindrai la grandesse; de maniere que mes petits-fils, & leurs descendans sortis de la branche d'Abrados & de celles d'Olivarés, passeront pour les aînés de la maison de Guzman.

Hé bien, Santillane! ajouta-t-il; n'approuves-tu pas mon dessein? Pardonnez-moi, monseigneur, répondis-je, ce projet est digne du génie qui l'a formé; mais qu'il me soit permis de représenter une chose à votre excellence sur cette disposition. Je crains que le duc de Médina Sidonia n'en murmure. Qu'il en murmure s'il veut, reprit le ministre, je m'en mets fort peu en peine. Je n'aime point sa branche, qui a usurpé sur celle d'Abrados le droit d'aînesse, & les titres qui y sont attachés. Je serai moins sensible à ses plaintes qu'au chagrin qu'aura la marquise de Carpio ma sœur, de voir échapper ma fille à son fils. Mais après tout je veux me satisfaire: & don Ramire l'emportera sur ses rivaux; c'est une chose décidée.

Le comte-duc ayant pris cette résolution, ne l'exécuta point sans donner une nouvelle marque de sa politique singuliere. Il présenta un mémoire au roi, pour le prier, aussi bien que la reine, de vouloir bien marier eux-mêmes sa fille, en leur exposant les qualités des seigneurs qui la recherchoient, & s'en remettant entierement au choix que feroient leurs majestés : mais il ne laissoit pas, en parlant du marquis de Toral, de faire connoître que c'étoit celui de tous qui lui étoit le plus agréable. Aussi le roi, qui avoit une complaisance aveugle pour son ministre, lui fit cette réponse : *Je crois don Ramire Nugnez digne de dona Maria ; cependant choisissez vous-même ; le parti qui vous conviendra le mieux, sera celui qui me plaira davantage.*

LE ROI.

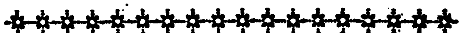
Le ministre affecta de montrer cette réponse ; & feignant de la regarder comme un ordre du prince, il hâta de marier sa fille au marquis de Toral. Ce mariage précipité piqua vivement le marquis de Carpio, de même que tous les Guzmans, qui s'étoient flattés de l'espérance d'épouser dona Maria. Néanmoins les uns & les autres ne pouvant empêcher cette union, affecterent de la célébrer avec les plus grandes démonstrations de joie. On eut dit que toute la famille en étoit charmée ; mais les méconteus furent bientôt ven-

gés

gés d'une maniere très-cruelle pour le comte-duc. Dona Maria accoucha au bout de dix mois d'une fille, qui mourut en naissant ; & peu de jours après elle fut elle-même la victime de sa couche.

Quelle perte pour un pere qui n'avoit, pour ainsi dire, des yeux que pour sa fille, & qui voyoit avorter par là le dessein d'ôter le droit d'aînesse à la branche de Médina Sidonia! Il en fut si pénétré, qu'il s'enferma pendant quelques jours, & ne voulut voir personne que moi, qui, me conformant à sa vive douleur, parut aussi touché que lui. Il faut dire la vérité, je me servis de cette occasion pour donner de nouvelles larmes à la mémoire d'Antonia. Le rapport que sa mort avoit avec celle de la marquise de Toral, rouvrit une playe mal fermée, & me mit si bien en train de m'affliger, que le ministre, tout accablé qu'il étoit de sa propre douleur, fut frappé de la mienne. Il étoit étonné de me voir entrer, comme je faisois, dans ses chagrins. Gil Blas, me dit-il, un jour que je lui parus plongé dans une tristesse mortelle, c'est une assez douce consolation pour moi, d'avoir un confident si sensible à mes peines. Ah! monseigneur, lui répondis-je, en lui faisant tout l'honneur de mon affliction, il faudroit que je fusse bien ingrat, & d'un naturel bien dur, si je ne les sentois pas vivement. Puis-je penser que vous pleurez une fille d'un mérite accompli, & que vous ai-

miez si tendrement, sans mêler mes pleurs aux vôtres ? Non, monseigneur, je suis trop plein de vos bontés, pour ne partager pas toute ma vie vos plaisirs & vos ennuis.



CHAPITRE X.

Gil Blas rencontre par hazard le poëte Nugnez, qui lui apprend qu'il a fait une tragédie, qui doit être incessamment représentée sur le théâtre du prince. Du malheureux succès de cette piece, & du bonheur étonnant dont il fut suivi.

LE ministre commençoit à se consoler, & moi par conséquent à reprendre ma bonne humeur, lorsqu'un soir je sortis tout seul en carosse pour aller à la promenade. Je rencontrai en chemin le poëte des Asturies, que je n'avois pas revu depuis sa sortie de l'hôpital. Il étoit fort proprement vêtu. Je l'appellai ; je le fis monter dans mon carosse, & nous nous promenâmes ensemble dans le pré de saint Jerôme.

Monsieur Nugnez, lui dis-je, il est heureux pour moi de vous avoir rencontré par hazard ; sans cela je n'aurois pas le plaisir que j'ai de... Point de reproches, Santillane, interrompit-il, avec précipitation ; je t'avouerai de bonne foi que je n'ai pas voulu t'aller voir : je vais t'en dire la raison. Tu m'as promis un bon poste, pourvu que j'abjurasse la

la poësie; & j'en ai trouvé un très solide, à condition que je ferai des vers. J'ai accepté ce dernier comme le plus convenable à mon humeur. Un de mes amis m'a placé auprès de don Bertrand Gomez del Ribéro, trésorier des galeres du roi. Ce don Bertrand, qui vouloit avoir un bel esprit à ses gages, ayant trouvé ma versification très-brillante, m'a choisi préférablement à cinq ou six auteurs qui se présentoient pour remplir l'emploi de secrétaire de ses commandemens.

J'en suis ravi, mon cher Fabrice, lui dis-je; car ce don Bertrand est apparemment fort riche. Comment riche! me répondit-il; on dit qu'il ignore lui-même jusqu'à quel point il l'est. Quoiqu'il en soit, voici en quoi consiste l'emploi que j'occupe chez lui. Comme il se pique d'être galant, & qu'il veut passer pour homme d'esprit, il est en commerce de lettres avec plusieurs dames fort spirituelles, & je lui prête ma plume pour composer des billets remplis de sel & d'agrément. J'écris à l'une en vers, à l'autre en prose, & je porte quelquefois les lettres moi-même, pour faire voir la multiplicité de mes talens.

Mais tu ne m'apprends pas, lui dis-je, ce que je souhaite le plus de sçavoir: Es-tu bien payé de tes epigrammes épistolaires? Très-grassement, répondit-il; les gens riches ne sont pas trop généreux, & j'en connois qui sont de francs vilains: mais don Bertrand

en use avec moi fort noblement. Outre deux cens pistoles de gages fixes, je reçois de lui de tems en tems de petites gratifications; ce qui me met en état de faire le seigneur, & de bien passer mon tems avec quelques auteurs, ennemis comme moi du chagrin. Au reste, repris-je, ton trésorier a-t-il assez de goût pour sentir les beautés d'un ouvrage d'esprit, & pour en appercevoir les défauts? Oh que non! me répondit Nugnez; quoiqu'il ait un babil imposant, ce n'est point un connoisseur. Il ne laisse pas de se donner pour un *Tarpa*. Il décide hardiment, & soutient son opinion d'un ton si haut, & avec tant d'opiniâtreté, que le plus souvent, lorsqu'il dispute, on est obligé de lui céder, pour éviter une grêle de traits désobligeans dont il a coutume d'accabler ses contradicteurs.

Tu peux croire, poursuivit-il, que j'ai grand soin de ne le contredire jamais, quelque sujet qu'il m'en donne; car outre les épithetes désagréables que je ne manquerois pas de m'attirer, je pourrois fort bien me faire mettre à la porte. J'approuve donc prudemment ce qu'il loue, & je désapprouve de même tout ce qu'il trouve mauvais. Par cette complaisance, qui ne me coute guere, possédant, comme je fais, l'art de m'accommoder au caractere des personnes qui me sont utiles, j'ai gagné l'estime & l'amitié de mon patron. Il m'a engagé à composer une tragédie, dont il m'a donné l'idée. Je l'ai fait sous ses yeux;

& si elle réussit, je devrai à ses bons avis une partie de ma gloire.

Je demandai à notre poëte le titre de sa tragédie. C'est, répondit-il, *Le Comte de Saldagne*. Cette piece sera représentée dans trois jours sur le théâtre du prince. Je souhaite, lui repliquai-je, qu'elle ait une grande réussite, & j'ai assez bonne opinion de ton génie pour l'espérer. Je l'espere bien aussi, me dit-il; mais il n'y a point d'espérance plus trompeuse que celle-là, tant les auteurs sont incertains de l'évenement d'un ouvrage dramatique : tous les jours ils y sont trompés.

Enfin le jour de la premiere représentation, je ne pus aller à la comédie, monseigneur m'ayant chargé d'une commission qui m'en empêcha. Tout ce que je pus faire, fut d'y envoyer Scipion, pour sçavoir du moins dès le soir-même le succès d'une piece, à laquelle je m'intéressois. Après l'avoir impatiemment attendu, je le vis revenir d'un air qui me fit concevoir un mauvais présage. Hé bien! lui dis-je, comment *Le Comte de Saldagne* a-t-il été reçu du public? Fort brutalement, répondit-il; jamais piece n'a été plus cruellement traitée : Je suis sorti indigné de l'insolence du parterre. Et moi, je le suis, repliquai-je, de la fureur que Nugnez a de composer des poëmes dramatiques. Quel enragé! Ne faut-il pas qu'il ait perdu le jugement, pour préférer les huées ignominieuses des spectateurs à l'heureux sort que je puis

lui

lui faire. C'eſt ainſi que par amitié je peſtois contre le poëte des Aſturies, & que je m'affligeois du malheur de ſa piece pendant qu'il s'en applaudiſſoit.

En effet, je le vis deux jours après entrer chez moi, tout tranſporté de joie. Santillane, s'écria-t-il, je viens te faire part du raviſſement où je ſuis. J'ai fait ma fortune, mon ami, en faiſant une mauvaiſe piece. Tu ſçais l'étrange accueil qu'on a fait au *Comte de Saldagne*; tous les ſpectateurs à l'envi ſe ſont déchaînés contre lui; & c'eſt à ce déchaînement général que je dois le bonheur de ma vie.

Je fus aſſez étonné d'entendre parler de cette maniere le poëte Nugnez. Comment donc, Fabrice, lui dis-je, ſeroit-il poſſible que la chûte de ta tragédie eût de quoi juſtifier ta joie immodérée? Oui ſans doute, répondit-il: Je t'ai déja dit que don Bertrand avoit mis du ſien dans ma piece; par conſéquent il la trouvoit excellente. Il a été outré de voir les ſpectateurs d'un ſentiment contraire au ſien. Nugnez, m'a t-il dit ce matin, *Victrix cauſa Diis placuit, ſed victa Catoni*: Si ta piece a déplu au public, en récompenſe elle me plaît à moi, & cela doit te ſuffire. Pour te conſoler du mauvais goût du ſiecle, je te donne deux mille écus de rente à prendre ſur tous mes biens; allons de ce pas chez mon notaire en paſſer le contract. Nous y avons été ſur le champ; le tréſorier a ſigné

l'acte

l'acte de la donation, & m'a payé la premiere année d'avance. . . .

Je félicitai Fabrice sur la malheureuse destinée du *Comte de Saldagne*, puisqu'elle avoit tourné au profit de l'auteur. Tu as bien raison, continua-t-il, de me faire compliment là-dessus; sçais-tu bien qu'il ne pouvoit m'arriver un plus grand bonheur que d'avoir déplu au parterre. Que je suis heureux d'avoir été sifflé à double carillon! Si le public, plus bénévole, m'eût honoré de ses applaudissemens, à quoi cela m'auroit-il mené? A rien. Je n'aurois tiré de mon travail qu'une somme assez médiocre, au lieu que les sifflets m'ont mis tout d'un coup à mon aise pour le reste de mes jours.



CHAPITRE XI.

Santillane fait donner un emploi à Scipion, qui part pour la Nouvelle Espagne.

MON secrétaire ne regarda pas sans envie le bonheur inopiné du poëte Nugnez: il ne cessa de m'en parler pendant huit jours. J'admire, disoit-il, le caprice de la fortune, qui se plaît quelquefois à combler de biens un détestable auteur, tandis qu'elle en laisse de bons dans la misere: Je voudrois bien qu'elle s'avisât de m'enrichir aussi du soir au lendemain. Cela pourra bien arriver, lui disois-

disois-je, & plutôt que tu ne penses. Tu es ici dans son temple; car il me semble qu'on peut appeller le temple de la fortune la maison du premier ministre, où l'on accorde souvent des graces qui engraissent tout-à-coup ceux qui les obtiennent. Cela est véritable, monsieur, me répondit-il, mais il faut avoir la patience de les attendre. Encore une fois, Scipion, lui repliquois-je, sois tranquille; peut-être es-tu sur le point d'avoir quelque bonne commission. Effectivement il s'offrit peu de jours après une occasion de l'employer utilement au service du comte-duc, que je ne laissai pas échapper.

Je m'entretenois un matin avec don Raimond Caporis, & notre conversation rouloit sur les revenus de son excellence. Monseigneur jouit, disoit-il, des commanderies de tous les ordres militaires, ce qui lui vaut par an quarante mille écus: & il n'est obligé que de porter la croix d'Alcantara. De plus, ses trois charges de grand chambellan, de grand écuyer, & de grand chancelier des Indes lui rapportent deux cens mille écus; & tout cela n'est rien encore en comparaison des sommes immenses qu'il tire des Indes: Sçavez-vous de quelle maniere? Lorsque les vaisseaux du roi partent de Séville ou de Lisbonne pour ce pays-là, il y fait embarquer du vin, de l'huile, & des grains que lui fournit sa comté d'Olivarés, il ne paye point de port. Avec cela il vend dans les Indes ces

mar-

marchandises quatre fois plus qu'elles ne valent en Espagne; ensuite il en employe l'argent à acheter des épiceries, des couleurs, & d'autres choses qu'on a presque pour rien dans le nouveau monde, & qui se vendent fort cher en Europe. Il a déja par ce trafic gagné plusieurs millions sans faire le moindre tort au roi.

Ce qui ne doit pas vous paroître étonnant, continua-t-il, c'est que les personnes employées à faire ce commerce, reviennent toujours chargées de richesses, monseigneur trouvant bon qu'elles fassent leurs affaires avec les siennes.

Le fils de la Coscolina, qui écoutoit notre entretien, ne put entendre parler ainsi don Raimond sans l'interrompre: Parbleu, seigneur Caporis! s'écria-t-il, je serois ravi d'être une de ces personnes-là; aussi-bien il y a long-tems que je souhaite de voir le Méxique. Votre curiosité sera bientôt satisfaite, lui dit l'intendant, si le seigneur de Santillane ne s'oppose point à votre envie. Quelque délicat que je sois sur le choix des gens que j'envoye aux Indes faire ce trafic (car c'est moi qui les choisis,) je vous mettrai aveuglément sur mon registre, si votre maître le veut. Vous me ferez plaisir, dis-je, à don Raimond; donnez-moi cette marque d'amitié. Scipion est un garçon que j'aime, d'ailleurs très-intelligent, & qui se gouvernera de façon qu'on n'aura pas le moindre reproche à lui faire.

En un mot, j'en réponds comme de moi-même.

Cela suffit, reprit Caporis, il n'a qu'à se rendre incessamment à Séville; les vaisseaux doivent mettre à la voile dans un mois pour les Indes. Je le chargerai à son départ d'une lettre pour un homme, qui lui donnera toutes les instructions nécessaires pour s'enrichir, sans porter aucun préjudice aux intérêts de son excellence, qui doivent être sacrés pour lui.

Scipion, charmé d'avoir cet emploi, se hâta de partir pour Séville avec mille écus que je lui comptai, pour acheter dans l'Andalousie du vin & de l'huile, & le mettre en état de trafiquer pour son compte dans les Indes. Cependant tout ravi qu'il étoit de faire un voyage dont il espéroit tirer tant de profit, il ne put me quitter sans répandre des pleurs, & je ne vis pas de sang froid son départ.



CHAPITRE XII.

Don Alphonse de Léyva vient à Madrid; motif de son voyage. De l'affliction qu'eut Gil Blas, & de la joie qui la suivit.

APEINE eus-je perdu Scipion, qu'un page du ministre m'apporta un billet, qui contenoit ces paroles: *Si le seigneur de Santillane veut se donner la peine de se rendre à l'i-*

à l'image saint Gabriël dans la rue de Tolede, il y verra un de ses meilleurs amis.

Quel peut être cet ami, qui ne se nomme point, dis-je en moi-même? Pourquoi me cache-t-il son nom? Il veut apparemment me causer le plaisir de la surprise. Je sortis sur le champ, je pris le chemin de la rue de Tolede; & en arrivant au lieu marqué, je ne fus pas peu étonné d'y trouver don Alphonse de Leyva. Que vois-je! m'écriai-je. Vous ici, seigneur! Oui, mon cher Gil Blas, répondit-il, en me serrant étroitement entre ses bras, c'est don Alphonse lui-même qui s'offre à votre vue. Hé! qui vous amene à Madrid, lui dis-je? Je vais vous surprendre, me repartit-il, & vous affliger, en vous apprenant le sujet de mon voyage. On m'a ôté le gouvernement de Valence, & le premier ministre me manda à la cour pour rendre compte de ma conduite. Je demeurai un quart-d'heure dans un stupide silence; puis reprenant la parole: De quoi, lui dis-je, vous accuse-t-on? Il faut bien que vous ayez fait quelque chose imprudemment. J'impute, répondit-il, ma disgrace à la visite que j'ai faite il y trois semaines, au cardinal duc de Lerme, qui depuis un mois est relegué dans son château de Dénia.

Oh vraiment! interrompis-je, vous avez raison d'attribuer votre malheur à cette visite indiscrette: n'en cherchez point la cause ailleurs; & permettez-moi de vous dire

que vous n'avez pas consulté votre prudence ordinaire, lorsque vous avez été voir ce ministre disgracié. La faute en est faite, me dit-il, & j'ai pris de bonne grace mon parti : Je vais me retirer avec ma famille au château de Léyva, où je passerai dans un profond repos le reste de mes jours. Tout ce qui me fait de la peine, ajouta-t-il, c'est d'être obligé de paroître devant un superbe ministre, qui pourra me recevoir peu gracieusement. Quelle mortification pour un Espagnol! Cependant c'est une nécessité; mais avant que de m'y soumettre, j'ai voulu vous parler. Seigneur, lui dis-je, laissez moi faire : ne vous présentez pas devant le ministre, que je n'aye sçu auparavant de quoi l'on vous accuse ; le mal n'est peut-être pas sans remede. Quoi qu'il en soit, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je me donne pour vous tous les mouvemens qu'exigent de moi la reconnoissance & l'amitié. A ces mots, je le laissai dans son hôtellerie, en l'assurant qu'il auroit incessamment de mes nouvelles.

Comme je ne me mêlois point d'affaires d'état depuis les deux mémoires, dont il a été fait une si éloquente mention, j'allai trouver Carnéro, pour lui demander s'il étoit vrai qu'on eût ôté à don Alphonse de Léyva le gouvernement de la ville de Valence. Il me répondit que oui, mais qu'il en ignoroit la raison. Là-dessus, je pris sans balancer la résolution de m'adresser à monseigneur même,

pour

pour apprendre de sa propre bouche les sujets qu'il pouvoit avoir de se plaindre du fils de don César.

J'étois si pénétré de ce facheux évenement, que je n'eus pas besoin d'affecter un air de tristésse pour paroître affligé aux yeux du comte-duc. Qu'as-tu donc, Santillane? me dit-il, aussitôt qu'il me vit. J'apperçois sur ton visage une impression de chagrin; je vois même des larmes prêtes à couler de tes yeux. Qu'est-ce que cela signifie? Ne me déguise rien. Quelqu'un t'auroit-il fait quelqu'offence? Parle, tu seras bien-tôt vengé. Monseigneur, lui répondis-je en pleurant, quand je voudrois vous cacher ma douleur, je ne le pourrois pas; je suis au désespoir: On vient de me dire que don Alphonse de Léyva n'est plus gouverneur de Valence; on ne pouvoit m'annoncer une nouvelle plus capable de me causer une mortelle affliction. Que dis-tu, Gil Blas? reprit le ministre étonné. Quel intérêt peux-tu prendre à ce don Alphonse, & à son gouvernement? Alors je lui fis un détail des obligations que j'avois aux seigneurs de Léyva: ensuite je lui racontai de quelle façon j'avois obtenu du duc de Lerme, pour le fils de don César, le gouvernement dont il s'agissoit.

Quand son excellence m'eut écouté jusqu'au bout avec une attention pleine de bonté pour moi, il me dit: Essuye tes pleurs, mon ami. Outre que j'ignorois ce que tu viens de m'apprendre, je t'avouerai que je regardois

don Alphonſe comme une créature du cardinal duc de Lerme. Je te mets à ma place : la viſite qu'il a faite à cette eminence, ne te l'auroit-elle pas rendu ſuſpect ? Je veux bien croire pourtant qu'ayant été pourvu de ſon emploi par ce miniſtre, il peut avoir fait cette démarche par un pur mouvement de reconnoiſſance. Et je la lui pardonne. Je ſuis fâché d'avoir déplacé un homme qui te devoit ſon poſte ; mais ſi j'ai détruit ton ouvrage, je puis le réparer. Je veux même encore plus faire pour toi que le duc de Lerme : Don Alphonſe ton ami n'étoit que gouverneur de la ville de Valence, je le fais viceroi du royaume d'Arragon : c'eſt ce que je te permets de lui faire ſçavoir, & tu peux lui mander de venir prêter ſerment.

Lorſque j'eus entendus ces paroles, je paſſai d'une extrême douleur à un excès de joie, qui me troubla l'eſprit à un point, qu'il y parut au remerciment que je fis à monſeigneur : mais le déſordre de mon diſcours ne lui déplut point ; & comme je lui appris que don Alphonſe étoit à Madrid, il me dit que je pouvois le lui préſenter dès ce jour-là même. Je courus auſſitôt à l'image ſaint Gabriel, où je ravis le fils de don Céſar en lui annonçant ſon nouvel emploi. Il ne pouvoit croire ce que je lui diſois, tant il avoit de peine à ſe perſuader que le premier miniſtre, quelqu'amitié qu'il eût pour moi, fût capable de donner des viceroyautés à ma conſidération.

fidération. Je le menai au comte-duc, qui le reçut très-poliment, & qui lui dit: Don Alphonse, vous vous êtes si bien conduit dans votre gouvernement de la ville de Valence, que le roi vous jugeant propre à remplir une plus grande place, vous a nommé à la viceroyauté d'Arragon. Cette dignité, ajouta-t-il, n'est point au-dessus de votre naissance, & la noblesse Arragonoise ne sçauroit murmurer contre le choix de la cour.

Son excellence ne fit aucune mention de moi, & le public ignora la part que j'avois à cette affaire; ce qui sauva don Alphonse & le ministre, des mauvais discours qu'on auroit pu tenir dans le monde sur un viceroi de ma façon.

Sitôt que le fils de don César fut sûr de son fait, il dépécha un exprès à Valence pour en informer son pere & Séraphine, qui se rendirent bientôt à Madrid. Leur premier soin fut de me venir trouver pour m'accabler de remercimens. Quel spectacle touchant & glorieux pour moi, de voir les trois personnes du monde qui m'étoient les plus cheres m'embrasser à l'envie! Aussi sensibles à mon zele & à mon affection, qu'à l'honneur que le poste de viceroi alloit faire réjaillir sur leur maison, ils ne pouvoient se lasser de me tenir des discours reconnoissans. Ils me parloient même comme s'ils eussent parlé à un homme d'une condition égale à la leur. Il sembloit qu'ils eussent oublié qu'ils avoient été mes maîtres.

Ils

Ils croyoient ne pouvoir me témoigner assez d'amitié. Pour supprimer les circonstances inutiles, Don Alphonse après avoir reçu ses patentes, remercié le roi & son ministre, & prêté le serment ordinaire, partit de Madrid avec sa famille, pour aller établir son séjour à Saragosse. Il y fit son entrée avec toute la magnificence imaginable; & les Arragonois firent connoître par leurs acclamations, que je leur avois donné un viceroi fort agréable.



CHAPITRE XIII.

Gil Blas rencontre chez le roi don Gaston de Cogollos & don André de Tordésillas. Où ils allerent tous trois. Fin de l'histoire de don Gaston & de dona Héléna de Galisteo. Quel service Santillane rendit à Tordésillas.

JE nageois dans la joie d'avoir si heureusement changé en viceroi un gouverneur déplacé. Les seigneurs de Léyva même en étoient moins ravis que moi. J'eus bientôt encore une autre occasion d'employer mon crédit pour un ami; ce que je crois devoir rapporter, pour faire connoître à mes lecteurs que je n'étois plus ce même Gil Blas, qui sous le ministere précédent vendoit les graces de la cour.

J'étois un jour dans l'antichambre du roi, où je m'entretenois avec des seigneurs, qui me con-

connoissant pour un homme cheri du premier ministre, ne dédaignoient pas ma conversation. J'apperçus dans la foule don Gaston de Cogollos, ce prisonnier d'état que j'avois laissé dans la tour de Ségovie. Il étoit avec le châtelain don André de Tordésillas. Je quittai volontiers ma compagnie, pour aller embrasser ces deux amis. S'ils furent étonnés de me revoir-là, je le fus bien davantage de les y rencontrer. Après de vives accolades de part & d'autres, don Gaston me dit: Seigneur de Santillane, nous avons bien des questions à nous faire mutuellement, & nous ne sommes pas ici dans un lieu commode pour cela: permettez que je vous emmene dans un endroit où le seigneur de Tordésillas & moi nous serons bien aises d'avoir avec vous un long entretien. J'y consentis; nous fendîmes la presse, & nous sortîmes du palais. Nous trouvâmes le carosse de don Gaston, qui l'attendoit dans la rue; nous y montâmes tous trois, & nous nous rendîmes à la grande place du marché, où se font les courses de taureaux. Là demeuroit Cogollos, dans un fort bel hôtel.

Seigneur Gil Blas, me dit don André, lorsque nous fûmes dans une salle magnifiquement meublée, il me semble qu'à votre départ de Ségovie vous haïssiez la cour, & que vous étiez dans la résolution de vous en éloigner pour jamais. C'étoit en effet mon dessein, lui répondis-je; & tant qu'a vécu le feu roi, je

je n'ai pas changé de sentiment: mais quand j'ai sçu que le prince son fils étoit sur le trône, j'ai voulu voir si le nouveau monarque me reconnoîtroit. Il m'a reconnu, & j'ai eu le bonheur d'en être reçu favorablement; il m'a recommandé lui-même au premier ministre, qui m'a pris en amitié, & avec qui je suis beaucoup mieux que je ne l'ai jamais été avec le duc de Lerme. Voilà, seigneur don André, ce que j'avois à vous apprendre; & vous, dites-moi, si vous êtes toujours châtelain de la tour de Ségovie. Non vraiment, me répondit-il; le comte-duc en a mis un autre à ma place. Il m'a cru apparemment tout dévoué à son prédécesseur. Et moi, dit alors don Gaston, j'ai été mis en liberté par une raison contraire: Le premier ministre n'a pas sitôt sçu que j'étois dans les prisons de Ségovie par ordre du duc de Lerme, qu'il m'en a fait sortir. Il s'agit à présent, seigneur Gil Blas, de vous conter ce qui m'est arrivé depuis que je suis libre.

La premiere chose que je fis, poursuivit-il, après avoir remercié don André des attentions qu'il avoit eues pour moi pendant ma prison, fut de me rendre à Madrid. Je me présentai devant le comte d'Olivarès, qui me dit: Ne craignez pas que le malheur qui vous est survenu, fasse le moindre tort à votre réputation, vous êtes pleinement justifié: je suis d'autant plus assuré de votre innocence, que

que le marquis de Villaréal, dont on vous a soupçonné d'être complice, n'étoit pas coupable. Quoique Portugais, & parent même du duc de Bragance, il est moins dans ses intérêts que dans ceux du roi mon maître. On n'a donc point dû vous faire un crime de votre liaison avec ce marquis; & pour réparer l'injustice qu'on vous a faite en vous accusant de trahison, le roi vous donne une lieutenance dans sa Garde Espagnole. J'acceptai cet emploi en suppliant son excellence de me permettre, avant que d'entrer en exercice, d'aller à Coria pour y voir dona Eléonor de Laxarilla ma tante. Le ministre m'accorda un mois pour faire ce voyage, & je partis accompagné d'un seul laquais.

Nous avions déja passé Colménar, & nous étions engagés dans un chemin creux entre deux montagnes, quand nous apperçûmes un cavalier, qui se défendoit vaillamment contre trois hommes, qui l'attaquoient tous ensemble. Je ne balançai point à le sécourir; je me hâtai de le joindre, & je me mis à son côté. Je remarquai en me battant que nos ennemis étoient masqués, & que nous avions affaire à de vigoureux spadassins. Cependant, malgré leur force & leur adresse, nous demeurâmes vainqueurs: je perçai un des trois; il tomba de cheval, & les deux autres prirent la fuite à l'instant. Il est vrai que la victoire ne nous fut guere moins funeste qu'au malheureux que j'avois tué, puisqu'après l'action

tion nous nous trouvâmes, mon compagnon & moi, dangereusement blessés. Mais représentez-vous quelle fut ma surprise, lorsque dans ce cavalier je reconnus Combados, le mari de dona Héléna. Il ne fut pas moins étonné de voir que j'étois son défenseur: Ah Don Gaston! s'écria-t-il, quoi, c'est vous qui venez me secourir? Quand vous avez si généreusement pris mon parti, vous ignoriez que c'étoit celui d'un homme qui vous a enlevé votre maîtresse. Je l'ignorois en effet, lui répondis-je; mais quand je l'aurois sçu, pensez-vous que j'eusse balancé à faire ce que j'ai fait? Jugeriez-vous assez mal de moi, pour me croire une ame si basse? Non, non, reprit-il, j'ai meilleure opinion de vous; & si je meurs des blessures que je viens de recevoir, je souhaite que les vôtres ne vous empêchent point de profiter de ma mort. Combados, lui dis-je, quoique je n'aye pas encore oublié dona Héléna, sçachez que je ne desire point sa possession aux dépens de votre vie; je m'applaudis même d'avoir contribué à vous sauver des coups de trois assassins, puisqu'en cela j'ai fait une action agréable à votre épouse.

Pendant que nous nous parlions de cette sorte, mon laquais descendit de cheval; & s'étant approché du cavalier qui étoit étendu sur la poussiére, il lui ôta son masque, & nous fit voir des traits que Combados reconnut d'abord. C'est Caprara, s'écria-t-il, ce per-

perfide cousin, qui, de dépit d'avoir manqué une riche succession qu'il m'avoit injustement disputée, nourrissoit depuis long-tems le désir de m'assassiner, & avoit enfin choisi ce jour pour le satisfaire : mais le ciel a permis qu'il ait été la victime de son attentat.

Cependant notre sang couloit à bon compte, & nous nous affoiblissions à vue d'œil. Néanmoins, tout blessés que nous étions, nous eûmes la force de gagner le bourg de Villaréjo, qui n'est qu'à deux portées de fusil du champ de bataille. En arrivant à la premiere hôtellerie, nous demandâmes des chirurgiens. Il en vint un, qu'on nous dit être fort habile. Il visita nos playes, qu'il trouva très-dangereuses Il nous pensa ; & le lendemain il nous dit, après avoir levé l'appareil, que les blessures de don Blas étoient mortelles. Il jugea des miennes plus favorablement, & ses pronostics ne furent point faux.

Combados se voyant condamné à la mort, ne songea plus qu'à s'y préparer Il dépêcha un exprès à sa femme, pour l'informer de ce qui s'étoit passé, & du triste état où il se trouvoit. Dona Héléna fut bientôt à Villaréjo. Elle y arriva, l'esprit travaillé d'une inquiétude, qui avoit deux causes différentes ; le péril que couroit la vie de son époux, & la crainte de sentir, en me revoyant, rallumer un feu mal éteint. Cela lui causoit une agitation terrible. Madame, lui dit don Blas, lorsqu'elle fut en sa présence, vous arrivez

assez à tems pour recevoir mes adieux. Je vais mourir, & je regarde ma mort comme une punition du ciel, de vous avoir par une tromperie arraché à don Gaston. Bien-loin d'en murmurer, je vous exhorte moi-même à lui rendre un cœur que je lui ai ravi. Dona Héléna ne lui répondit que par des pleurs ; & véritablement c'étoit la meilleure réponse qu'elle lui pût faire, n'étant pas encore assez détaché de moi, pour avoir oublié l'artifice dont il s'étoit servi pour la déterminer à me manquer de foi.

Il arriva, comme le chirurgien l'avoit pronostiqué, qu'en moins de trois jours Combados mourut de ses blessures, au lieu que les miennes annonçoient une prochaine guérison. La jeune veuve uniquement occupée du soin de faire transporter à Coria le corps de son époux, pour lui rendre tous les honneurs qu'elle devoit à sa cendre, partit de Villaréjo pour s'en retourner, après s'être informée, comme par pure politesse, de l'état où je me trouvois. Dès que je pus la suivre, je pris le chemin de Coria, où j'achevai de me rétablir en peu de tems. Alors don Eléonor ma tante & don George de Galisteo résolurent de nous marier promptement, Héléna & moi, de peur que la fortune ne nous séparât encore par quelque nouvelle traverse. Mais ce mariage se fit sans éclat, à cause de la mort trop récente de don Blas ; & peu de jours après je revins à Madrid avec dona

Héléna,

Héléna. Comme j'avois passé le tems prescrit par le comte-duc pour mon voyage, je craignois que ce ministre n'eût donné à un autre la lieutenance qu'il m'avoit promise : mais il n'en avoit point disposé, & il eut la bonté de recevoir les excuses que je lui fis de mon retardement.

Je suis donc, poursuivit Cogollos, lieutenant de la Garde Espagnole, & j'ai de l'agrément dans mon poste. J'ai fait des amis d'un commerce agréable, & je vis content avec eux. Je voudrois pouvoir en dire autant, s'écria don André ; mais je suis bien éloigné d'être satisfait de mon sort : j'ai perdu mon emploi, qui ne laissoit pas de m'être fort utile ; & je n'ai point d'amis qui ayent assez de crédit pour m'en procurer un solide. Pardonnez-moi, seigneur don André, interrompis-je en souriant, vous avez en moi un ami qui peut vous être bon à quelque chose. Je vous ai déja dit que je suis encore plus aimé du comte-duc que je ne l'étois du duc de Lerme, & vous osez me dire en face, que vous n'avez personne qui puisse vous faire obtenir un solide emploi. Ne vous ai-je pas déja rendu un pareil service ? Souvenez-vous que par le crédit de l'archevêque de Grenade, je vous fis nommer pour aller remplir au Méxique un poste, où vous auriez fait votre fortune, si l'amour ne vous eût point arrêté dans la ville d'Alicante. Je suis bien plus en état de vous servir présentement, que j'ai l'oreille du premier ministre.

Je m'abandonne donc à vous, repliqua Tordésillas ; mais, ajouta-t-il en souriant à son tour, ne m'envoyez pas de grace à la Nouvelle Espagne ; je n'y voudrois point aller, quand on m'y voudroit faire président de l'audience même du Mexique.

Nous fûmes interrompus dans cet endroit de notre entretien par dona Héléna, qui arriva dans la salle, & dont la personne toute gracieuse remplit l'idée charmante que je m'en étois formée. Madame, lui dit Cogollos, je vous présente le seigneur de Santillane, dont je vous ai parlé quelque fois, & dont l'aimable compagnie a souvent dans ma prison suspendu mes ennuis. Oui, madame, dis-je à dona Héléna, don Gaston vous dit la vérité. Ma conversation lui plaisoit, par ce que vous en faisiez toujours la matiére. La fille de don George répondit modestement à ma politesse ; après quoi je pris congé de ces deux époux, en leur protestant que j'étois ravi que l'hymen eût enfin succédé à leurs longues amours. Ensuite m'adressant à Tordésillas, je le priai de m'apprendre sa demeure ; & lorsqu'il me l'eut enseignée : Sans adieu, lui dis-je, don André, j'espere qu'avant huit jours vous verrez que je joins le pouvoir à la bonne volonté.

Je n'en eus pas le démenti. Dès le lendemain même, le comte-duc me fournit une occasion d'obliger ce châtelain. Santillane, me dit son excellence, la place de gouverneur

neur de la prison royale de Valladolid est vacante : elle rapporte plus de trois cens pistoles par an : il me prend envie de te la donner. Je n'en veux point, monseigneur, lui répondis-je, valut-elle dix mille ducats de rentes ; je renonce à tous les postes, que je ne puis occuper sans m'éloigner de vous. Mais, reprit le ministre, tu peux fort bien remplir celui-là sans être obligé de quitter Madrid, que pour aller de tems en tems à Valladolid visiter la prison ; cela, comme tu vois, n'est pas incompatible. Vous direz, lui repartis-je, tout ce qu'il vous plaira ; je ne veux de cet emploi qu'à condition qu'il me sera permis de m'en démettre en faveur d'un brave gentilhomme, appellé don André de Tordésillas, ci-devant châtelain de la tour de Ségovie : j'aimerois à lui faire ce présent, pour reconnoître les bons traitements qu'il m'a faits pendant ma prison.

Ce discours fit rire le ministre, qui me dit : C'est-à-dire, Gil Blas, tu veux faire un gouverneur de prison royale, comme tu as fait un viceroi. Hé bien! soit, mon ami ; je t'accorde la place vacante pour Tordésillas ; mais dites moi tout naturellement quel profit il doit t'en revenir : car je ne te crois pas assez sot pour vouloir employer ton crédit pour rien. Monseigneur, lui répondis-je, ne faut-il pas payer ses dettes ? Don André m'a fait sans intérêt tous les plaisirs qu'il a pu ; ne dois-je pas lui rendre la pareille ? Vous êtes devenu

bien désintéressé, monsieur de Santillane, me repliqua son excellence en riant ; il me semble que vous l'étiez beaucoup moins sous le dernier ministere. J'en conviens, lui repartis-je; le mauvais exemple corrompit mes mœurs : comme tout se vendoit alors, je me conformai à l'usage ; & comme aujourd'hui tout se donne, j'ai repris mon intégrité.

Je fis donc pourvoir don André de Tordésillas du gouvernement de la prison royale de Valladolid, & je l'envoyai bien-tôt dans cette ville, aussi satisfait de son nouvel établissement, que je l'étois de m'être acquitté envers lui des obligations que je lui avois.



CHAPITRE XIV.

Santillane va chez le poëte Nugnez. Quelles personnes il y trouva, & quels discours y furent tenus.

IL me prit envie une après-dînée d'aller voir le poëte des Asturies, me sentant fort curieux de sçavoir de quelle façon il étoit logé. Je me rendis à l'hôtel du seigneur don Bertrand Gomez del Ribéro, & j'y demandai Nugnez. Il ne demeure plus ici, me dit un laquais, qui étoit à la porte ; c'est là qu'il loge à présent, ajouta-t-il en me montrant une maison voisine; il occupe un corps de lo-

gis

gis sur le derriere. J'y allai; & après avoir traversé une petite cour, j'entrai dans une salle tout nue; où je trouvai mon ami Fabrice encore à table, avec cinq ou six de ses confreres, qu'il régaloit ce jour-là.

Ils étoient sur la fin du repas, & par conséquent en train de disputer; mais aussitôt qu'ils m'apperçurent, ils firent succéder un profond silence à leur bruyant entretien. Nugnez se leva d'un air empressé pour me recevoir, en s'écriant: Messieurs, voilà le seigneur de Santillane, qui veut bien m'honorer d'une de ses visites; rendez avec moi vos hommages au favori du premier ministre. A ces paroles tous les convives se leverent aussi pour me saluer; & en faveur du titre qui m'avoit été donné, ils me firent des civilités très-respectueuses. Quoique je n'eusse besoin ni de boire ni de manger, je ne pus me défendre de me mettre à table avec eux, & même de faire raison à une *brinde*, qu'ils me porterent.

Comme il me parut que ma présence les empêchoit de continuer à s'entretenir librement: Messieurs, leur dis-je, que je ne vous gêne point, s'il vous plait. Il me semble que j'ai interrompu votre entretien; reprenez-le de grace, ou je m'en vais. Ces messieurs, dit alors Fabrice, parloient de l'Iphigénie d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villégas, qui est un sçavant du premier ordre, demandoit au seigneur don Jacinte de

Ro-

Romarate ce qui l'intéressoit dans cette tragédie. Oui, dit don Jacinte, & je lui ai répondu, que c'étoit le péril où se trouvoit Iphigénie. Et moi, dit le bachelier, je lui ai repliqué (ce que je suis prêt à démontrer), que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la piece. Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. C'est le vent, repartit le bachelier.

Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas sérieuse; je m'imaginai que Melchior ne l'avoit faite, que pour égayer la conversation. Je ne connoissois pas ce sçavant: c'étoit un homme qui n'entendoit nullement raillerie. Riez tant qu'il vous plaira, messieurs, reprit-il froidement; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur, & non le péril d'Iphigénie. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est assemblée pour aller faire le siege de Troye: concevez toute l'impatience qu'ont les chefs & les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grece; où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs dieux domestiques, leurs femmes, & leurs enfans; cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port; & s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt

de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein ; je ne souhaite que le départ de leur flote ; & je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des dieux un vent favorable.

Sitôt que Villégas eut achevé de parler, les ris se renouvellerent à ses dépens. Nugnez eut la malice d'appuyer son sentiment, pour donner encore plus beau jeu aux railleurs, qui se mirent à faire à l'envie des mauvaises plaisanteries sur les vents. Mais le bachelier, les regardant tous d'un air flegmatique & orgueilleux, les traita d'ignorans & d'esprits vulgaires. Je m'attendois à tous momens à voir ces messieurs s'échauffer, & se prendre au crin, fin ordinaire de leur dissertations : cependant je fus trompé dans mon attente ; ils se contenterent de se dire des injures réciproquement ; & se retirerent quand ils eurent bu & mangé à discrétion.

Aprés leur retraite, je demandai à Fabrice pourquoi il ne demeuroit plus chez son trésorier, & s'ils s'étoient brouillés tous deux. Brouillés ! me répondit-il, le ciel m'en préserve ! Je suis mieux que jamais avec le seigneur don Bertrand, qui m'a permis de loger en mon particulier ; ainsi j'ai loué ce corps de logis pour y recevoir mes amis, & me réjouir avec eux en toute liberté, ce qui m'arrive fort souvent : car tu sçais bien que je

je ne suis pas d'humeur à vouloir laisser de grandes richesses à mes héritiers ; & ce qu'il y a d'heureux pour moi, je suis présentement en état de faire tous les jours des parties de plaisir. J'en suis ravi, repris-je, mon cher Nugnez ; & je ne puis m'empêcher de te féliciter encore sur le succès de ta derniere tragédie : les huit cens pieces dramatiques du grand Lope ne lui ont pas rapporté le quart de ce que t'a valu ton *Comte de Saldagne*.

Fin de l'onzieme livre.



HIS

HISTOIRE DE GIL BLAS DE SANTILLANE.

LIVRE DOUZIEME.

CHAPITRE I.

Gil Blas est envoyé par le ministre à Tolede. Du motif & du succès de son voyage.

IL y avoit déja près d'un mois que monseigneur me disoit tous les jours : Santillane, le tems approche, où je veux mettre ton adresse en œuvre ; & ce tems ne venoit point. Il arriva pourtant, & son excellence enfin me parla dans ces termes : On dit qu'il y a dans la troupe des comédiens de Tolede une jeune actrice, qui fait du bruit par

par ses talens; on prétend qu'elle danse & chant divinement, & qu'elle enleve le spectateur par sa déclamation: on assure même qu'elle a de la beauté. Un pareil sujet mérite bien de paroître à la cour. Le roi aime la comédie, la musique, & la danse; il ne faut pas qu'il soit privé du plaisir de voir & d'entendre une personne d'un mérite si rare. J'ai donc résolu de t'envoyer à Tolede, pour juger par toi-même si c'est en effet une actrice si merveilleuse: je m'en tiendrai à l'impression qu'elle aura faite sur toi; je m'en fie à ton discernement.

Je répondis à monseigneur, que je lui rendrois bon compte de cette affaire; & je me disposai à partir avec un seul laquais, à qui je fis quitter la livrée du ministre, pour faire les choses plus mystérieusement; ce qui fut fort du goût de son excellence. Je pris donc le chemin de Tolede, où étant arrivé, j'allai descendre à une hôtellerie près du château. A peine eus-je mis pied à terre, que l'hôte me prenant sans doute pour quelque gentilhomme du pays, me dit: Seigneur cavalier, vous venez apparemment dans cette ville pour voir l'auguste cérémonie de l'*auto da fé*,* qui doit se faire demain. Je lui répondis que oui, jugeant plus à propos de lui laisser croire, que de lui donner occasion de me questionner sur ce qui m'amenoit à Tolede. Vous verrez, reprit-il, une des plus belles

* Acte de foi.

belles processions qui ayent jamais été faites: il y a, dit-on, plus de cent prisonniers, parmi lesquels on en compte plus de dix qui doivent être brûlés.

Véritablement le lendemain, avant le lever du soleil, j'entendis sonner toutes les cloches de la ville; & l'on faisoit de carillon pour avertir les peuples qu'on alloit commencer l'*auto da fé*. Curieux de voir cette effrayante fête, que je n'avois point encore vue, je m'habillai à la hâte, & me rendis à l'inquisition. Il y avoit tout auprès, & le long des rues par où la procession devoit passer, des échaffauds, sur l'un desquels je me plaçai pour mon argent. J'apperçus bientôt les Dominicains, qui marchoient les premiers, précédés de la banniere de l'inquisition. Ces bons peres étoient immédiatement suivis des tristes victimes, que le saint office vouloit immoler ce jour-là. Ces malheureux alloient l'un après l'autre, la tête & les pieds nuds, ayant chacun un cierge à la main, & son parrain † à son côté. Les uns avoient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de saint André peintes en rouge, & appellé *Sambéniro*; les autres portoient des *Caracbas*, qui sont des bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre,

† On appelle parrains toutes les personnes que l'inquisiteur nomme pour accompagner les prisonniers dans l'auto da fé, & qui sont obligés d'en répondre.

& couverts de flâmes & de figures diaboliques.

Comme je regardois de tous mes yeux ces infortunés avec une compassion que je me gardois bien de laisser paroître, de peur qu'on ne m'en fit un crime, je crus reconnoître parmi ceux qui avoient la tête ornée de *Carochas* le révérend pere Hilaire, & son compagnon le frere Ambroise. Ils passérent si près de moi, que ne pouvant m'y tromper: Que vois-je, dis-je en moi-même? Le ciel las des désordres de ces deux scélérats, les a donc livrés à la justice de l'inquisition! En parlant de cette sorte, je me sentis saisir d'effroi; il me prit un tremblement universel, & mes esprits se troublerent au point que je pensai m'évanouir. La liaison que j'avois eue avec ces fripons, l'aventure de Xelva, enfin tout ce que nous avions fait ensemble, vint dans ce moment s'offrir à ma pensée; & je m'imaginai ne pouvoir assez remercier dieu de m'avoir préservé du scapulaire & des *Carochas*.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'en retournai à mon hôtellerie, tout tremblant du spectacle affreux que je venois de voir; mais les images affligeantes, dont j'avois l'esprit rempli, se dissiperent insensiblement; & je ne pensai plus qu'à me bien acquitter de la commission dont mon maître m'avoit chargé. J'attendis avec impatience l'heure de la comédie pour y aller, jugeant que c'étoit par-là que

que je devois commencer : & sitôt qu'elle fut venue, je me rendis au théâtre, où je m'assis auprès d'un chevalier d'Alcantara. J'eus bientôt lié conversation avec lui : Seigneur, lui dis-je, est-il permis à un étranger d'oser vous faire une question ? Seigneur cavalier, me repondit-il fort poliment, c'est de quoi je me tiendrai fort honoré. On m'a vanté, repris-je, les comédiens de Tolede ; auroit-on eu tort de m'en dire du bien ? Non, repartit le chevalier, leur troupe n'est pas mauvaise ; il y a même parmi eux de grands sujets : vous verrez entr'autres la belle Lucrece, une actrice de quatorze ans, qui vous étonnera. Vous n'aurez pas besoin, lorsqu'elle se montrera sur la scêne, que je vous la fasse remarquer ; vous la démêlerez aisément. Je demandai au chevalier si elle joueroit ce jour-là. Il me répondit que oui, & même qu'elle avoit un rôle très brillant dans la piece qu'on alloit représenter.

La comédie commença. Il parut deux actrices, qui n'avoient rien negligé de tout ce qui pouvoit contribuer à les rendre charmantes ; mais malgré l'éclat de leurs diamans, je ne pris ni l'une ni l'autre pour celle que j'attendois. Le chevalier d'Alcantara m'avoit si fort prévenu en faveur de Lucrece, que je ne pouvois la deviner qu'en la voyant elle-même. Enfin cette belle Lucrece sortit du fond du théâtre, & son arrivée sur la scêne fut annoncée par un

battement de mains long & général. Ah ! la voici, dis-je en moi-même : Quel air de noblesse ! que de graces ! les beaux yeux ! la piquante créature ! Effectivement j'en fus fort satisfait, ou plutôt sa personne me frappa vivement. Dès la premiere tirade de vers qu'elle récita, je lui trouvai du naturel, du feu, une intelligence au-dessus de son âge, & je joignis volontiers mes applaudissemens à ceux qu'elle reçut de toute l'assemblée pendant la piece. Hé bien ! me dit le chevalier, vous voyez comme Lucrece est avec le public. Je n'en suis pas surpris, lui répondis-je. Vous le seriez encore moins, me repliqua-t-il, si vous l'entendiez chanter ; c'est une Syrene : malheur à ceux qui l'écoutent sans avoir pris la précaution d'Ulysse. Sa danse, poursuivit-il, n'est pas moins redoutable ; ses pas aussi dangereux que sa voix charment les yeux, & forcent les cœurs à se rendre. Sur ce pied-là, m'écriai-je, il faut donc avouer que c'est un prodige. Quel heureux mortel a le plaisir de se ruiner pour une si aimable fille ? Elle n'a point d'amant déclaré, me dit-il, & la médisance même ne lui donne aucune intrigue secrette ; cependant, ajouta-t-il, elle pourroit en avoir ; car Lucrece est sous la conduite de sa tante Estelle, qui sans contredit est la plus adroite de toutes les comédiennes.

Au

Au nom d'Estelle, j'interrompis avec précipitation le chevalier, pour lui demander si cette Estelle étoit une actrice de la troupe de Tolede. C'en est une des meilleurs, me dit-il: Elle n'a pas joué aujourd'hui, & nous n'y avons pas gagné; elle fait ordinairement la suivante, & c'est un emploi qu'elle remplit admirablement bien. Qu'elle fait voir d'esprit dans son jeu! peut-être même en met-elle trop; mais c'est un beau défaut, qui doit trouver grace. Le chevalier me dit donc des merveilles de cette Estelle; & sur le portrait qu'il me fit de sa personne, je ne doutai point que ce ne fût Laure, cette même Laure dont j'ai tant parlé dans mon histoire, & que j'avois laissé à Grenade.

Pour en être plus sûr, je passai derriere le théâtre après la comédie. Je demandai Estelle; & la cherchant des yeux partout, je la trouvai dans les foyers, où elle s'entretenoit avec quelques seigneurs, qui ne regardoient peut-être en elle que la tante de Lucrece. Je m'avançai pour saluer Laure; mais soit par fantaisie, soit pour me punir de mon départ précipité de la ville de Grenade, elle ne fit pas semblant de me connoître, & reçut mes civilités d'un air si sec, que j'en fus un peu déconcerté. Au lieu de lui reprocher en riant son accueil glacé, je fus assez sot pour m'en fâcher: je me retirai même brusquement, & je résolus dans ma colere de m'en retourner à Madrid dès le lendemain. Pour

me venger de Laure, disois-je, je ne veux pas que sa niece ait l'honneur de paroître devant le roi : je n'ai pour cela qu'à faire au ministre le portrait qu'il me plaira de Lucrece : je n'ai qu'à lui dire qu'elle danse de mauvaise grace, qu'il y a de l'aigreur dans sa voix, & qu'enfin ses charmes ne consistent que dans sa jeunesse ; je suis assuré que son excellence perdra l'envie de l'attirer à la cour.

Telle étoit la vengeance que je me promettois de tirer du procédé de Laure à mon égard ; mais mon ressentiment ne fut pas de longue durée. Le jour suivant, comme je me préparois à partir, un petit laquais entra dans ma chambre, & me dit : Voici un billet que j'ai à remettre au seigneur de Santillane. C'est moi, mon enfant, lui répondis je, en prenant la lettre que j'ouvris, & qui contenoit ces paroles : *Oubliez la maniere dont vous fûtes reçu hier au soir dans les foyers comiques, & laissez vous conduire où le porteur vous ménera.* Je suivis aussitôt le petit laquais, qui, quand nous fûmes auprès de la comédie, m'introduisit dans une fort belle maison, où dans un appartement des plus propres je trouvai Laure à sa toilette.

Elle se leva pour m'embrasser, en me disant : Seigneur Gil Blas, je sçais bien que vous n'avez pas sujet d'être content de la réception que je vous ai faite, quand vous m'êtes venu saluer dans nos foyers ; un ancien ami comme vous étoit en droit d'attendre de

moi

moi un accueil plus gracieux : mais je vous dirai pour m'excuser, que j'étois de la plus mauvaise humeur du monde. Lorsque vous vous êtes montré à mes yeux, j'étois occupée de certains discours médisans qu'un de nos messieurs a tenu sur le compte de ma niece, dont l'honneur m'intéresse plus que le mien. Votre brusque retraite, ajouta-t-elle, me fit tout à coup appercevoir de ma distraction ; & dans le moment je chargeai mon petit laquais de vous suivre pour sçavoir votre demeure, dans le dessein de réparer aujourd'hui ma faute. Elle est toute réparée, lui dis-je, ma chere Laure ; n'en parlons plus : apprenons-nous plutôt mutuellement ce qui nous est arrivé, depuis le jour malheureux où la crainte d'un juste châtiment me fit sortir de Grenade avec précipitation. Je vous laissai, s'il vous en souvient, dans un assez grand embarras ; comment vous en tirâtes-vous ? malgré tout l'esprit que vous avez, avouez que ce ne fut pas sans peine. N'est-il pas vrai que vous eûtes besoin de toute votre adresse pour appaiser votre amant Portugais ? Point du tout, répondit Laure ; ne sçavez-vous pas bien qu'en pareil cas les hommes sont si foibles, qu'ils épargnent quelquefois aux femmes jusqu'à la peine de se justifier.

Je soutins, continua-t-elle, au marquis de Marialva que tu étois mon frere. Pardonnez-moi, monsieur de Santillane, si je vous parle aussi familierement qu'autrefois ; mais

je ne puis me défaire de mes vieilles habitudes. Je te dirai donc que je payai d'audace. Ne voyez-vous pas, dis-je au ſeigneur Portugais, que tout ceci eſt l'ouvrage de la jalouſie & de la fureur ? Narciſſa, ma camarade & ma rivale, enragée de me voir poſſéder tranquilement un cœur qu'elle a manqué, m'a joué ce tour-là, que je lui pardonne ; car enfin il eſt naturel à une femme jalouſe de ſe venger. Elle a corrompu le ſous-moucheur de chandelles, qui, pour ſervir ſon reſſentiment, a l'effronterie de dire qu'il m'a vue à Madrid femme de chambre d'Arſenie. Rien n'eſt plus faux ; la veuve de don Antonio Coello a toujours eu des ſentimens trop relevés, pour vouloir ſe mettre au ſervice d'une fille de théâtre. D'ailleurs, ce qui prouve la fauſſeté de cette accuſation, & le complot de mes accuſateurs, c'eſt la retraite précipitée de mon frere : s'il étoit préſent, il pourroit confondre la calomnie ; mais Narciſſa ſans doute aura employé quelque nouvel artifice pour le faire diſparoître.

Quoique ces raiſons, pourſuivit Laure, ne fiſſent pas trop bien mon apologie, le marquis eut la bonté de s'en contenter ; & ce débonnaire ſeigneur continua de m'aimer juſqu'au jour qu'il partit de Grenade pour retourner en Portugal. Véritablement ſon départ ſuivit de fort près le tien, & la femme de Zapata eut le plaiſir de me voir perdre l'amant que je lui avois enlevé. Après cela

je demeurai encore quelques années à Grenade; ensuite la division s'étant mise dans notre troupe (ce qui arrive quelquefois parmi nous,) tous les comédiens se séparerent: les uns s'en allerent à Séville, les autres à Cordoue, & moi je vins à Tolede, où je suis depuis dix ans avec ma niece Lucrece, que tu as vu jouer hier au soir, puisque tu étois à la comédie.

Je ne pûs m'empêcher de rire dans cet endroit. Laure m'en demanda la cause. Ne la devinez-vous pas bien, lui dis-je? Vous n'avez ni frere ni sœur, par conséquent vous ne pouvez être tante de Lucrece; outre cela, quand je calcule en moi-même le tems qui s'est écoulé depuis notre derniere séparation, & que je confronte ce tems avec le visage de votre niece, il me semble que vous pourriez être toutes deux encore plus proches parentes.

Je vous entends, monsieur Gil Blas, reprit, en rougissant un peu, la veuve de don Antonio: comme vous saisissez les époques! il n'y a pas moyen de vous en faire accroire. Hé bien! oui, mon ami, Lucrece est fille du marquis de Marialva & la mienne: elle est le fruit de notre union; je ne sçaurois te le céler plus longtems. Le grand effort que vous faites, lui dis-je, ma princesse, en me révélant ce secret, après m'avoir fait confidence de vos équipées avec l'économe de l'hôpital de Zamora. Je vous dirai de plus, ajoutai-je,

joutai-je, que Lucrece est un sujet d'un mérite si singulier, que le public ne peut assez vous remercier de lui avoir fait ce présent. Il seroit à souhaiter que toutes vos camarades ne lui en fissent pas de plus mauvais.

Si quelque lecteur malin rappellant ici les entretiens particuliers que j'eus à Grenade avec Laure, lorsque j'étois secrétaire de Marialva, me soupçonne de pouvoir disputer à ce seigneur l'honneur d'être pere de Lucrece, c'est un soupçon dont je veux bien à ma honte lui avouer l'injustice.

Je rendis compte à mon tour à Laure de mes principales aventures, & de l'état présent de mes affaires. Elle écouta mon récit avec une attention, qui me fit connoître qu'il ne lui étoit pas indifférent. Ami Santillane, me dit-elle, quand je l'eus achevé, vous jouez à ce que je vois un assez beau rôle sur le théâtre du monde : vous ne sçauriez croire jusqu'à quel point j'en suis ravie. Lorsque je ménerai Lucrece à Madrid pour la faire entrer dans la troupe du prince, j'ose me flatter qu'elle trouvera dans le seigneur de Santillane un puissant protecteur. N'en doutez nullement, lui répondis-je, vous pouvez compter sur moi : je ferai recevoir votre fille & vous dans la troupe du prince, quand il vous plaira ; c'est ce que je puis vous promettre sans trop présumer de mon pouvoir. Je vous prendrois au mot, reprit Laure, & je partirois dès demain pour Madrid, si je n'étois

pas

pas liée ici par des engagemens avec ma troupe. Un ordre de la cour peut rompre vos liens, lui repartis-je, & c'est de quoi je me charge : vous le recevrez avant huit jours. Je me fais un plaisir d'enlever Lucrece aux Tolédans ; une actrice si jolie est faite pour les gens de cour ; elle nous appartient de droit.

Lucrece entra dans la chambre au moment que j'achevois ces paroles. Je crus voir la déesse Hébé ; tant elle étoit mignonne & gracieuse. Elle venoit de se lever ; & sa beauté naturelle, brillant sans le secours de l'art, présentoit à la vue un objet ravissant. Venez, ma niece, lui dit sa mere, venez remercier monsieur de la bonne volonté qu'il a pour nous : C'est un de mes anciens amis, qui a beaucoup de crédit à la cour, & qui se fait fort de nous mettre toutes deux dans la troupe du prince. Ce discours parut faire plaisir à la petite fille, qui me fit une profonde révérence, & me dit avec un souris enchanteur : Je vous rends de très humbles graces de votre obligeante intention ; mais, seigneur, je ne sçais si elle ne tournera pas contre moi. En voulant m'ôter à un public qui m'aime, êtes-vous sûr que je ne déplairai point à celui de Madrid ? Je perdrai peut-être au change. Je me souviens d'avoir oui dire à ma tante, qu'elle a vu des acteurs briller dans une ville, & révolter dans une autre ; cela me fait peur ; craignez de m'exposer au mépris de la cour,

&

& vous à ses reproches. Belle Lucrece, lui répondis-je, c'est ce que nous ne devons appréhender ni l'un ni l'autre; je crains plutôt qu'enflammant tous les cœurs, vous ne causiez de la division parmi nos grands. La frayeur de ma niece, me dit Laure, est mieux fondée que la votre; mais j'espere qu'elles seront vaines toutes deux: si Lucrece ne peut faire de bruit par ses charmes, en récompense elle n'est pas mauvaise actrice pour devoir être méprisée.

Nous continuâmes encore quelque tems cette conversation; & j'eus lieu de juger par tout ce que Lucrece y mit du sien, que c'étoit une fille d'un esprit supérieur; ensuite je pris congé de ces deux dames, en leur protestant qu'elles auroient incessamment un ordre de la cour pour se rendre à Madrid.



CHAPITRE II.

Santillane rend compte de sa commission au ministre, qui le charge du soin de faire venir Lucrece à Madrid. De l'arrivée de cette comédienne, & de son début à la cour.

A Mon retour à Madrid, je trouvai le comte-duc fort impatient d'apprendre le succès de mon voyage. Gil Blas, me dit-il, as-tu vu la comédienne en question? Vaut-elle la peine qu'on la fasse venir à la cour? Monseigneur,

seigneur, lui répondis-je, la renommée, qui loue ordinairement plus qu'il ne faut les belles personnes, ne dit pas assez de bien de la jeune Lucrece ; c'est un sujet admirable, tant pour sa beauté que pour ses talens.

Est-il possible ! s'écria le ministre avec une satisfaction intérieure que je lus dans ses yeux, & qui me fit penser que c'étoit pour son propre compte qu'il m'avoit envoyé à Tolede, est-il possible qu'elle soit aussi aimable que tu le dis ? Quand vous la verrez, lui repartis-je, vous avouerez qu'on ne peut faire son éloge qu'au rabais de ses charmes. Santillane, reprit son excellence, fais-moi une fidele relation de ton voyage ; je serai bien aise de l'entendre. Alors prenant la parole pour contenter mon maître, je lui racontai jusqu'à l'histoire de Laure inclusivement. Je lui appris que cette actrice avoit eu Lucrece du marquis de Marialva, seigneur Portugais, qui s'étant arrêté à Grenade en voyageant, étoit devenu amoureux d'elle. Enfin quand j'eus fait à monseigneur un détail de ce qui s'étoit passé entre ces comédiennes & moi, il me dit : Je suis ravi que Lucrece soit fille d'un homme de qualité ; cela m'intéresse pour elle encore davantage ; il faut l'attirer ici. Mais, mon ami, je te recommande une chose; continue, ajouta-t il, comme tu as commencé ; ne me mêle point là-dedans : que tout roule sur Gil Blas de Santillane.

J'allai trouver Carnéro, à qui je dis que son excellence vouloit qu'il expédiât un ordre, par lequel le roi recevoit dans sa troupe Estelle & Lucrece, actrices de la comédie de Tolede. Oui-da! seigneur de Santillane, répondit Carnéro avec un souris malin, vous serez bientôt servi, puisque selon toutes les apparences vous vous intéressez pour ces deux dames. Au reste, j'espere qu'en faisant ce que vous souhaitez, le public y trouvera aussi son compte. En même tems ce secrétaire dressa l'ordre lui-même, & m'en délivra l'expédition, que j'envoyai sur le champ à Estelle par le même laquais qui m'avoit accompagné à Tolede. Huit jours après, la mere and la fille arriverent à Madrid. Elles allerent loger dans un hôtel garni, à deux pas de la troupe du prince, & leur premier soin fut de m'en donner avis par un billet. Je me rendis dans le moment à cet hôtel, où après mille offres de service de ma part, & autant de remercimens de la leur, je les laissai se préparer à leur début, que je leur souhaitai heureux & brillant.

Elles se firent annoncer au public comme deux actrices nouvelles, que la troupe du prince venoit de recevoir par ordre de la cour. Elles débuterent dans une comédie qu'elles avoient coutume de jouer à Tolede avec applaudissement.

Dans quel endroit du monde n'aime-t-on pas la nouveauté en fait de spectacles? Il se

se trouva ce jour-là dans la salle des comédiens un concours extraordinaire de spectateurs. On juge bien que je ne manquai pas cette représentation. Je souffris un peu avant que la piece commençât. Tout prévenu que j'étois en faveur des talens de la mere & de la fille, je tremblai pour elles, tant j'étois dans leurs intérêts. Mais à peine eurent elles ouvert la bouche, qu'elles m'ôterent toute ma crainte par les applaudissemens qu'elles reçurent. On regarda Estelle comme une actrice consommée dans le comique, & Lucrece comme un prodige pour les rôles d'amoureuses. Cette derniere enleva tous les cœurs. Les uns admirerent la beauté de ses yeux; les autres furent touchés de la douceur de sa voix; & tous, frappés de ses graces, & du vif éclat de sa jeunesse, sortirent enchantés de sa personne.

Le comte-duc, qui prenoit encore plus de part que je ne croyois au début de cette actrice, étoit à la comédie ce soir-là. Je le vis sortir sur la fin de la piece, fort satisfait, à ce qu'il me parut, de nos deux comédiennes. Curieux de sçavoir s'il en étoit véritablement affecté, je le suivis chez lui; & m'introduisant dans son cabinet, où il venoit d'entrer: Hé bien! monseigneur, lui dis-je, votre excellence est-elle contente de la petite Marialva? Mon excellence, répondit-il en souriant, seroit bien difficile, si elle refusoit de joindre son suffrage à celui du

public : oui, mon enfant, ton voyage de Tolede a été heureux. Je suis charmé de ta Lucrece, & je ne doute pas que le roi ne prenne plaisir à la voir.



CHAPITRE III.

Lucrece fait grand bruit à la cour, & joue devant le roi, qui en devient amoureux. Suites de cet amour.

LE début de ces deux actrices nouvelles firent bientôt du bruit à la cour ; dès le lendemain il en fut parlé au lever du roi. Quelques seigneurs vanterent sur-tout la jeune Lucrece ; ils en firent un si beau portrait, que le monarque en fut frappé ; mais dissimulant l'impression que leurs discours faisoient sur lui, il gardoit le silence, & sembloit n'y prêter aucune attention.

Cependant, d'abord qu'il se trouva seul avec le comte-duc, il lui demanda ce que c'étoit que certaine actrice qu'on louoit tant. Le ministre lui répondit, que c'étoit une jeune comédienne de Tolede, qui avoit débuté le soir précédent avec beaucoup de succès. Cette actrice, ajouta-t-il, se nomme Lucrece, nom fort convenable aux personnes de sa profession : elle est de la connoissance de Santillane, qui m'a dit d'elle tant de bien, que j'ai jugé à propos de la recevoir dans la troupe de

de votre majeſté. Le roi ſourit en entendant prononcer mon nom, peut-être qu'il ſe reſſouvint dans ce moment que c'étoit moi qui lui avoit fait connoître Catalina, & qu'il eut un preſſentiment que je lui rendrois le même ſervice dans cette occaſion. Comte, dit-il au miniſtre, je veux voir jouer dès demain cette Lucrece; je vous charge du ſoin de le lui faire ſçavoir.

Le comte-duc m'ayant rapporté cet entretien, & appris l'intention du roi, m'envoya chez nos deux comédiennes pour les en avertir. Je m'y rendis en diligence; Je viens, dis-je à Laure, que je rencontrai la premiere, vous annoncer une grande nouvelle: Vous aurez demain parmi vos ſpectateurs le ſouverain de la monarchie; c'eſt de quoi le miniſtre m'a ordonné de vous informer. Je ne doute pas que vous ne faſſiez tous vos efforts, votre fille & vous, pour répondre à l'honneur que ce monarque veut vous faire; mais je vous conſeille de choiſir une piece, où il y ait de la danſe & de la muſique, pour lui faire admirer tous les talens que Lucrece poſſede. Nous ſuivrons votre conſeil, me répondit Laure, nous n'avons garde d'y manquer; & il ne tiendra pas à nous que le prince ne ſoit ſatisfait. Il ne ſçauroit manquer de l'être, lui dis-je, en voyant arriver Lucrece dans un déshabillé, qui lui prêtoit plus de charmes que ſes habits de théâtre les plus ſuperbes: Il ſera d'autant plus content de votre aimable niece,

qu'il aime plus que tout autre chose la danse & le chant; il pourroit bien même être tenté de lui jetter le mouchoir. Je ne souhaite point du tout, reprit Laure, qu'il ait cette tentation; tout puissant monarque qu'il est, il pourroit trouver des obstacles à l'accomplissement de ses désirs. Lucrece, quoiqu'élevée dans les coulisses d'un théâtre, a de la vertu; & quelque plaisir qu'elle prenne à se voir applaudir sur la scêne, elle aime encore mieux passer pour honnête fille, que pour bonne actrice.

Ma tante, dit alors la petite Marialva, en se mêlant à la conversation, pourquoi se faire des monstres pour les combattre? Je ne serai jamais à la peine de repousser les soupirs du roi; la délicatesse de son goût le sauvera des reproches qu'il mériteroit, s'il abaissoit jusqu'à moi ses regards. Mais, charmante Lucrece, lui dis-je, s'il arrivoit que ce prince voulût s'attacher à vous, & vous choisir pour sa maîtresse, seriez-vous assez cruelle pour le laisser languir dans vos fers comme un amant ordinaire? Pourquoi non, répondit-elle? Oui, sans doute; & vertu à part, je sens que ma vanité seroit plus flattée d'avoir résisté à sa passion, que si je m'y étois rendue. Je ne fus pas peu étonné d'entendre parler de cette sorte une éleve de Laure; & je quittai ces dames, en louant la derniere d'avoir donné à l'autre une si belle éducation.

Le

Le jour suivant, le roi, impatient de voir Lucrece, se rendit à la comédie. On joua une piece entremêlée de chants & de danses, & dans laquelle notre jeune actrice brilla beaucoup. Depuis le commencement jusqu'à la fin, j'eus les yeux attachés sur le monarque, & je m'appliquai à démêler dans les siens ce qu'il pensoit; mais il mit en défaut ma pénétration, par un air de gravité qu'il affecta de conserver toujours. Je ne sçus que le lendemain ce que j'étois en peine de sçavoir. Santillane, me dit le ministre, je viens de quitter le roi, qui m'a parlé de Lucrece avec tant de vivacité, que je ne doute pas qu'il ne soit épris de cette jeune comédienne; & comme je lui ai dit que c'est toi qui l'as fait venir de Tolede, il m'a témoigné qu'il seroit bien aise de t'entretenir là-dessus en particulier. Va, de ce pas, te présenter à la porte de sa chambre, où l'ordre de te faire entrer est déja donné; cours & reviens promptement me rendre compte de cette conversation.

Je volai d'abord chez le roi, que je trouvai seul. Il se promenoit à grands pas en m'attendant, & paroissoit avoir la tête embarrassée. Il me fit plusieurs questions sur Lucrece, dont il m'obligea de lui conter l'histoire: ensuite il me demanda si la petite personne n'avoit pas déja eu quelque galanterie. J'assurai hardiment que non, malgré la témerité de ces sortes d'assurances, ce qui

me

me parut faire au prince un fort grand plaisir. Cela étant, reprit-il, je te choisis pour mon agent auprès de Lucrece: je veux que ce soit de ta bouche qu'elle apprenne sa victoire. Va la lui annoncer de ma part, ajouta-t-il en me mettant entre les mains un écrin, où il y avoit pour plus de cinquante mille écus de pierreries, & dis-lui que je la prie d'accepter ce présent, en attendant de plus solides marques de ma passion.

Avant que de m'acquitter de cette commission, j'allai rejoindre le comte-duc, à qui je fis un fidele rapport de ce que le roi m'avoit dit. Je m'imaginois que ce ministre en seroit plus affligé que réjoui; car je croyois, qu'il avoit des vues amoureuses sur Lucrece, & qu'il apprendroit avec chagrin que son maître étoit devenu son rival: mais je me trompois. Bien-loin d'en paroître mortifié, il en eût une si grande joie, que ne pouvant la contenir, il laissa échapper quelques paroles! qui ne tomberent point à terre: *Oh, parbleu! Philippe*, s'écria-t-il, *je vous tiens; c'est pour le coup que les affaires vont vous faire peur.* Cette apostrophe me découvrit toute la manœuvre du comte-duc: je vis par-là que ce seigneur, craignant que le prince ne voulût s'occuper de choses sérieuses, cherchoit à l'amuser par les plaisirs les plus convenables à son humeur. Santillane, me dit-il ensuite, ne perd point de tems; hâte-toi, mon ami, d'aller exécuter l'ordre important qu'on

qu'on t'a donné, & dont il y a bien des seigneurs à la cour qui feroient gloire d'être chargés. Songe, poursuivit-il, que tu n'as point ici de comte de Lémos, qui t'enleve la meilleure partie de l'honneur du service rendu : tu l'auras tout entier, & de plus tout le profit.

C'est ainsi que son excellence me dora la pilule, que j'avalai tout doucement, non sans en sentir l'amertume ; car depuis ma prison, je m'étois accoutumé à regarder les choses dans un point de vue moral ; & je ne trouvois pas l'emploi de mercure en chef aussi honorable qu'on me le disoit : cependant, si je n'étois point assez vicieux pour m'en acquitter sans remords, je n'avois pas non plus assez de vertu pour refuser de le remplir. J'obéis donc d'autant plus volontiers au roi, que je voyois en même tems que mon obéissance seroit agréable au ministre, à qui je ne songeois qu'à plaire.

Je jugeai à propos de m'adresser d'abord à Laure, & de l'entretenir en particulier. Je lui exposai ma mission en termes mesurés ; & sur la fin de mon discours je lui présentai l'écrin en forme de péroraison. A la vue des pierreries, la dame ne pouvant cacher sa joie, la fit éclater en liberté ; Seigneur Gil Blas, s'écria-t-elle, ce n'est pas devant le meilleur & le plus ancien de mes amis que je dois me contraindre ; j'aurois tort de me parer d'une fausse sévérité de mœurs & de faire

faire des grimaces avec vous. Oui, n'en doutez pas, continua-t-elle, je suis ravie que ma fille ait fait une conquête si précieuse ; j'en conçois tous les avantages ; mais entre nous je crains que Lucrece ne les regarde d'un autre œil que moi : quoique fille de théâtre, je vous l'ai dit, elle a la sagesse si fort en recommandation, qu'elle a déja rejetté les vœux de deux jeunes seigneurs aimables & riches. Vous me direz, poursuivit-elle, que ces deux seigneurs ne sont pas des rois : J'en conviens, & vraisemblablement l'amour d'un amant couronné doit étourdir la vertu de Lucrece ; néanmoins je ne puis m'empêcher de vous dire que la chose est incertaine, & je vous déclare que je ne contraindrai pas ma fille. Si bien-loin de se croire honorée de la tendresse passagere du roi, elle envisage cet honneur comme une infamie, que ce grand prince ne lui sçache point mauvais gré de s'y dérober. Revenez demain, ajouta-t-elle, je vous dirai s'il faut lui rendre une réponse favorable, ou ses pierreries.

Je ne doutois point du tout que Laure n'exhortât plutôt Lucrece à s'écarter de son devoir qu'à s'y maintenir, & je comptois fort sur cette exhortation. Néanmoins j'appris avec surprise le jour suivant, que Laure avoit eu autant de peine à porter sa fille au mal, que les autres meres en ont à porter les leurs au bien ; & ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est que Lucrece, après avoir eu quel-

quelques entretiens secrets avec le monarque, eût tant de regret de s'être livrée à ses desirs, qu'elle quitta tout à-coup le monde, & s'enferma dans le monastere de l'Incarnation, où bientôt elle tomba malade, & mourut de chagrin. Laure de son côté ne pouvant se consoler de la perte de sa fille, & d'avoir sa mort à se reprocher, se retira dans le couvent des *filles pénitentes*, pour y pleurer les plaisirs de ses beaux jours. Le roi fut touché de la retraite inopinée de Lucrece; mais ce jeune prince, n'étant pas d'humeur à s'affliger longtems, s'en consola peu-à-peu. Pour le comte-duc, quoiqu'il ne parût gueres sensible à cet incident, il ne laissa pas d'en être très-mortifié; ce que le lecteur n'aura pas de peine à croire.



CHAPITRE IV.

Du nouvel emploi que donna le ministre à Santillane.

JE sentis aussi très-vivement le malheur de Lucrece, & j'eus tant de remords d'y avoir contribué, que me regardant comme un infâme, malgré la qualité de l'amant dont j'avois servi les amours, je résolus d'abandonner pour jamais le caducée. Je témoignai au ministre la répugnance que j'avois à le porter, & je le priai de m'employer à toute

toute autre chose. Il parut étonné de ma vertu : Santillane, me dit-il, ta délicatesse me charme ; & puisque tu es un si honnête garçon, je veux te donner une occupation plus convenable à ta sagesse. Voici ce que c'est ; écoute attentivement la confidence que je vais te faire.

Quelques années avant que je fusse en faveur, continua-t-il, le hazard offrit un jour à ma vue une dame, qui me parut si bien faite & si belle, que je la fis suivre. J'appris que c'étoit une Génoise, nommée don Margarita Spinola, qui vivoit à Madrid du revenu de sa beauté : on me dit même que don Francisco de Valéasar, alcade de cour, homme riche, vieux & marié, faisoit pour cette coquette une dépense considérable. Ce rapport, qui n'auroit dû m'inspirer que du mépris pour elle, me fit concevoir un désir violent de partager ses bonnes graces avec Valéasar. J'eus cette fantaisie ; & pour la satisfaire, j'eus recours à une médiatrice d'amour, qui eut l'adresse de me ménager en peu de tems une secrette entrevue avec la Génoise, & cette entrevue fut suivie de plusieurs autres ; si bien, que mon rival & moi nous étions également bien traités pour nos présens. Peut-être même avoit-elle encore quelqu'autre galant aussi heureux que nous.

Quoiqu'il en soit, Marguerite en recevant tant d'hommages confus, devint insensiblement mere, & mit au monde un garçon, dont

dont elle voulut faire honneur à chacun de ses amans en particulier : mais aucun ne pouvant, en conscience, se vanter d'être pere de cet enfant, ne voulut le reconnoître ; de sorte que la Génoise fut obligée de le nourrir du fruit de ses galanteries, ce qu'elle a fait pendant dix-huit années ; au bout desquelles étant morte, elle a laissé son fils sans bien, &, qui pis est, sans éducation.

Voilà, poursuivit monseigneur, la confidence que j'avois à te faire, & je vais présentement t'instruire du grand dessein que j'ai formé : je veux tirer du néant cet enfant malheureux, &, le faisant passer d'une extrémité à l'autre, le reconnoître pour mon fils, & l'élever aux honneurs.

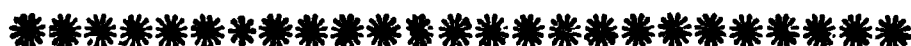
A ce projet extravagant il me fut impossible de me taire. Comment, seigneur, m'écriai-je, votre excellence peut-elle avoir pris une résolution si étrange ? Pardonnez-moi ce terme, il échappe à mon zele. Tu la trouveras raisonnable, reprit-il avec précipitation, quand je t'aurai dit les raisons qui m'ont déterminé à la prendre : Je ne veux point que mes collatereaux soient mes héritiers. Tu me diras que je ne suis point encore dans un âge assez avancé pour désespérer d'avoir des enfans de madame d'Olivarés. Mais chacun se connoît : qu'il te suffise d'apprendre que la chymie n'a pas de secrets que je n'aye inutilement mis en usage pour redevenir pere. Ainsi, puisque la fortune suppléant au dé-

faut de la nature me présente un enfant, dont peut-être dans le fond je suis le véritable pere, je l'adopte ; c'est une chose resolue.

Quand je vis que le ministre avoit en tête cette adoption, je cessai de le contredire, le connoissant pour un homme capable de faire une sottise plutôt que de démordre de son sentiment. Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de donner de l'éducation à don Henri Philippe de Guzman (car c'est le nom que je prétends qu'il porte dans le monde, jusqu'à ce qu'il soit en état de posséder les dignités qui l'attendent). C'est toi, mon cher Santillane, que je choisis pour le conduire : Je me repose sur ton esprit, & sur ton attachement pour moi, du soin de faire sa maison, de lui donner toutes sortes de maîtres, en un mot, de le rendre un cavalier accompli. Je voulus me défendre d'accepter cet emploi, en représentant au comte-duc qu'il ne me convenoit gueres d'élever de jeunes seigneurs, n'ayant jamais fait ce métier, qui demandoit plus de lumieres & de mérite que je n'en avois : mais il m'interrompit, & me ferma la bouche, en me disant qu'il prétendoit absolument que je fusse le gouverneur de ce fils adopté, qu'il destinoit aux premieres charges de la monarchie. Je me préparai donc à remplir cette place pour contenter monseigneur, qui pour prix de ma complaisance grossit mon petit revenu d'une pension de mille écus, qu'il me fit obtenir, ou

plutôt

plutôt qu'il me donna ſur la commanderie de Mambra.



CHAPITRE V.

Le fils de la Génoiſe eſt reconnu par acte autentique, & nommé don Henri Philippe de Guzman. Santillane fait la maiſon de ce jeune ſeigneur, & lui donne toutes ſortes de maîtres.

EFFECTIVEMENT le comte-duc ne tarda gueres à reconnoître le fils de dona Margarita Spinola, & l'acte de reconnoiſſance s'en fit avec l'agrément & ſous le bon plaiſir du roi. Don Henri Philippe de Guzman (c'eſt le nom que l'on donna à cet enfant de pluſieurs peres) y fut déclaré unique héritier de la comté d'Olivarés & du duché de San Lucar. Le miniſtre, afin que perſonne n'en ignorât, fit ſçavoir par Carnéro cette déclaration aux ambaſſadeurs & aux grands d'Eſpagne, qui n'en furent pas peu ſurpris. Les rieurs de Madrid en eurent pour long tems à s'égayer, & les poëtes ſatyriques ne perdirent pas une ſi belle occaſion de faire couler le fiel de leur plume.

Je demandai au comte-duc où étoit le ſujet qu'il vouloit confier à mes ſoins. Il eſt dans cette ville, me répondit-il, ſous la conduite d'une tante, à qui je l'ôterai d'abord que tu auras fait préparer une maiſon pour lui;

ce qui fut bientôt exécuté. Je louai un hôtel, que je fis meubler magnifiquement. J'arrêtai des pages, un portier, des estafiers; & à l'aide de Caporis, je remplis les places d'officiers. Quand j'eus tout mon monde, j'allai en avertir son excellence, qui sur le champ envoya chercher l'équivoque & nouveau rejetton de la tige des Guzmans. Je vis un grand garçon d'une figure assez agréable. Don Henri, lui dit monseigneur, en me montrant au doigt, ce cavalier que vous voyez est le guide que j'ai choisi pour vous conduire dans la carriere du monde; j'ai une entiere confiance en lui, & je lui donne un pouvoir absolu sur vous. Oui, Santillane, ajouta-t-il en m'adressant la parole, je vous l'abandonne, & je ne doute pas que vous ne m'en rendiez bon compte. A ce discours le ministre enjoignit encore d'autres pour exhorter le jeune homme à se conformer à mes volontés: après quoi j'emmenai don Henri avec moi à son hôtel.

Aussitôt que nous y fûmes arrivés, je fis passer en revue devant lui tous ses domestiques, en lui disant l'emploi que chacun avoit dans sa maison. Il ne parut point étourdi du changement de sa condition; & se prêtant volontiers au respect & aux déférences attentives qu'on avoit pour lui, il sembloit avoir toujours été ce qu'il étoit devenu par hazard. Il ne manquoit pas d'esprit, mais il étoit d'une ignorance crasse; à peine sçavoit-il lire

& écrire. Je mis auprès de lui un précepteur pour lui enseigner les élémens de la langue latine, & j'arrêtai un maître de géographie, un maître d'histoire, avec un maître d'escrime. On juge bien que je n'eus garde d'oublier un maître à danser : je ne fus embarrassé que sur le choix ; il y en avoit dans ce tems là un grand nombre de fameux à Madrid, & je ne sçavois auquel je devois donner la préférence.

Tandis que j'étois dans cet embarras, je vis entrer dans la cour de notre hôtel un homme richement vêtu. On me dit qu'il demandoit à me parler. J'allai au devant de lui, m'imaginant que c'étoit tout au moins un chevalier de saint Jacques ou d'Alcantara. Je lui demandai ce qu'il y avoit pour son service. Seigneur de Santillane, me répondit-il, après m'avoir fait plusieurs révérences, qui sentoient bien son métier, comme on m'a dit que c'est votre seigneurie qui choisit les maîtres du seigneur don Henri, je viens vous offrir mes services : je m'appelle Martin Ligéro, & j'ai, graces au ciel ! quelque réputation. Je n'ai pas coutume d'aller mandier des écoliers ; cela ne convient qu'à de petits maîtres à danser. J'attends ordinairement qu'on me vienne chercher : mais montrant au duc de Médina Sidonia, à don Louis de Haro, & à quelques autres seigneurs de la maison de Guzman, dont je suis en quelque façon le serviteur né, je me fais un devoir de vous prévenir. Je vois par ce discours, lui répondis-je, que vous êtes

 l'homme

l'homme qu'il nous faut. Combien prenez-vous par mois? Quatre doubles pistoles, reprit-il, c'est le prix courant, & je ne donne que deux leçons par semaine. Quatre doublons par mois! m'écriai-je; c'est beaucoup. Comment beaucoup! repliqua-t-il d'un air étonné; vous donneriez bien une pistole par mois à un maître de philosophie.

Il n'y eut pas moyen de tenir contre une si plaisante replique; j'en ris de bon cœur, & je demandai au seigneur Ligéro s'il croyoit véritablement qu'un homme de son métier fût préférable à un maître de philosophie. Je le crois sans doute, me dit-il, nous sommes dans le monde d'une plus grande utilité que ces messieurs: Que sont les hommes avant qu'ils passent par nos mains? Des corps tout d'une piece, des ours mal léchés; mais nos leçons les développent peu-à-peu, & leur font prendre insensiblement une forme: en un mot, nous leur enseignons à se mouvoir avec grace; nous leur donnons des attitudes avec des airs de noblesse & de gravité.

Je me rendis aux raisons de ce maître à danser, & je le retins pour montrer à don Henri sur le pied de quatre doubles pistoles par mois, puisque c'étoit un prix fait par les grands-maîtres de l'art.





CHA-



CHAPITRE VI.

Scipion revient de la Nouvelle Espagne. Gil Blas le place auprès de don Henri. Des études de ce jeune seigneur : Des honneurs qu'on lui fit, & à quelle dame le comte-duc le maria. Comment Gil Blas fut fait noble malgré lui.

JE n'avois point encore fait la moitié de la maison de don Henri, lorsque Scipion revint du Mexique. Je lui demandai s'il étoit satisfait de son voyage. Je dois l'être, me répondit-il, puisqu'avec trois mille ducats en especes, j'ai apporté pour deux fois autant en marchandises de défaite en ce pays-ci. Je t'en félicite, repris-je, mon enfant : voilà ta fortune commencée ; il ne tiendra qu'à toi de l'achever, en retournant aux Indes l'année prochaine : ou bien, si tu préferes, à la peine d'aller si loin amasser du bien, un poste agréable à Madrid, tu n'as qu'à parler ; j'en ai un à te donner. Oh parbleu ! dit le fils de la Coscolina, il n'y a point à balancer ; j'aime mieux remplir un bon emploi auprès de votre seigneurie, que de m'exposer de nouveau aux érils d'une longue navigation, quelques avantages qu'il m'en pût revenir. Expliquez-vous, mon maître ; quelle occupation destinez-vous à votre serviteur ?

Pour

Pour mieux le mettre au fait, je lui contai l'histoire du petit seigneur que le comte-duc venoit d'introduire dans la maison de Guzman. Après lui avoir fait ce détail curieux, & lui avoir appris que ce ministre m'avoit nommé gouverneur de don Henri, je lui dis que je voulois le faire valet de chambre de ce fils adopté. Scipion, qui ne demandoit pas mieux, accepta volontiers ce poste, & le remplit si bien, qu'en moins de trois ou quatre jours il s'attira la confiance & l'amitié de son nouveau maître.

Je m'étois imaginé que les pédagogues, dont j'avois fait choix pour endoctriner le fils de la Génoise, y perdroient leur latin, le croyant à son âge un sujet peu disciplinable; néanmoins je me trompai. Il comprenoit & retenoit aisément tout ce qu'on lui enseignoit; ses maîtres en étoient très contens. J'allai avec empressement annoncer cette nouvelle au comte-duc, qui la reçut avec une joie excessive. Santillane, s'écria-t-il, avec transport, tu me ravis en m'apprenant que don Henri a beaucoup de mémoire & de pénétration. Je reconnois en lui mon sang; & ce qui acheve de me persuader qu'il est mon fils, c'est que je me sens autant de tendresse pour lui, que si je l'eusse eu de madame d'Olivarés. Tu vois par-là, mon ami, que la nature se déclare. Je n'eus garde de dire à monseigneur ce que je pensois là-dessus; & respectant sa foiblesse, je

le

le laissai jouir du plaisir de se croire pere de don Henri.

Quoique tous les Guzmans eussent une haine mortelle pour ce jeune seigneur de fraîche date, ils la dissimulerent par politique ; il y en eut même qui affecterent de rechercher son amitié : les ambassadeurs & les grands qui étoient alors à Madrid, le visiterent, & lui firent tous les honneurs qu'ils auroient rendus à un enfant légitime du comte-duc. Ce ministre, ravi de voir encenser son idole, ne tarda gueres à la parer de dignités. Il commença par demander au roi pour don Henri la croix d'Alcantara, avec une commanderie de dix mille écus. Peu de tems après il le fit recevoir gentilhomme de la chambre ; ensuite ayant pris la résolution de le marier, voulant lui donner une dame de la plus noble maison d'Espagne, il jetta les yeux sur dona Juanna de Vélasco, fille du duc de Castille, & il eut assez d'autorité pour la lui faire épouser, en dépit de ce duc & de ses parens.

Quelques jours avant ce mariage, monseigneur m'ayant envoyé chercher, me dit en me mettant des papiers entre les mains : Tiens, Gil Blas, j'ai un nouveau présent à te faire. Je crois qu'il ne te sera pas désagréable. Voici des lettres de noblesse, que j'ai fait expédier pour toi. Monseigneur, lui répondis-je, assez surpris de ces paroles, votre excellence sçait que je suis fils d'une duegne & d'un

d'un écuyer ; ce feroit, ce me femble, profaner la nobleffe que de m'y aggréger ; & c'eft, de toutes les graces que fa majefté me peut faire, celle que je mérite & que je défire le moins. Ta naiffance, reprit le miniftre, eft un obftacle facile à lever : Tu as été occupé des affaires de l'état fous le miniftere du duc de Lerme & fous le mien ; d'ailleurs, ajouta t-il avec un fouris, n'as-tu pas rendu au monarque des fervices qui méritent une récompenfe ? En un mot, Santillane, tu n'es pas indigne de l'honneur que j'ai voulu te faire : de plus, & cette raifon eft fans replique, le rang que tu tiens auprès de mon fils, demande que tu fois noble. Je t'avouerai même que c'eft à caufe de cela que je t'ai donné des lettres de nobleffe. Je me rends, monfeigneur, lui repliquai-je, puifque votre excellence le veut abfolument. En achevant ces mots, je fortis avec mes patentes, que je ferrai dans ma poche.

Je fuis donc préfentement gentilhomme, dis-je en moi-même, lorfque je fus dans la rue ; me voilà noble fans que j'en aye l'obligation à mes parens : je pourrai, quand il me plaira, me faire appeller don Gil Blas ; & fi quelqu'un de ma connoiffance s'avife de me rire au nez en me nommant ainfi, je lui ferai fignifier mes lettres : mais lifons-les, continuai-je, en les tirant de ma poche, voyons un peu de quelle façon on y décraffe le vilain. Je lus donc mes patentes, qui portoient

toient en ſubſtance : Que le roi, pour reconnoître le zele que j'avois fait paroître en plus d'une occaſion pour ſon ſervice & pour le bien de l'état, avoit jugé à propos de me gratifier de lettres de nobleſſe. J'oſe dire à ma louange qu'elles ne m'inſpirerent aucun orgueil. Ayant toujours devant mes yeux la baſſeſſe de mon origine, cet honneur m'humilioit, au lieu de me donner de la vanité : auſſi je me promis bien de renfermer mes patentes dans un tiroir, ſans me vanter d'en être pourvu.



CHAPITRE VII.

Gil Blas rencontre encore Fabrice par hazard. De la derniere converſation qu'ils eurent enſemble, & de l'avis important que Nugnez donna à Santillane.

LE poëte des Aſturies, comme on a dû le remarquer, me negligeoit aſſez volontiers. De mon côté, mes occupations ne me permettoient gueres de l'aller voir. De ſorte que je ne l'avois point revu depuis le jour de la diſſertation ſur l'Iphigénie d'Euripide. Le hazard me le fit encore rencontrer près de la porte du ſoleil. Il ſortoit d'une imprimerie. Je l'abordai en lui diſant : Ho, ho ! monſieur Nugnez, vous venez de chez un imprimeur : cela ſemble menacer le public d'un nouvel ouvrage de votre compoſition.

C'eſt

C'eſt à quoi il doit en effet s'attendre, me répondit-il ; je te dirai que je me ſuis aviſé de compoſer une brochure, qui eſt ſous la preſſe actuellement, & qui doit faire un grand bruit dans la république des lettres. Je ne doute pas du mérite de ta production, lui repliquai-je ; mais je m'étonne que tu t'amuſes à compoſer des brochures : il me ſemble que ce ſont des colifichets, qui ne font pas grand honneur à l'eſprit. Il y en a quelquefois de bonnes, repartit Fabrice. La mienne, par exemple, eſt de ce nombre, quoiqu'elle ait été faite à la hâte. Car je t'avouerai que c'eſt un enfant de la néceſſité. La faim, comme tu ſçais, fait ſortir le loup hors du bois.

Comment ! m'écriai-je, la faim ! eſt-ce l'auteur du *Comte de Saldagne* qui me tient ce diſcours ? Un homme qui a deux mille écus de rente, peut-il parler ainſi ? Doucement, mon ami, interrompit Nugnez : je ne ſuis plus ce poëte fortuné, qui jouiſſoit d'une penſion bien payée. Le déſordre s'eſt mis ſubitement dans les affaires du tréſorier don Bertrand : il a manié, diſſipé les deniers du roi ; tous ſes biens ſont ſaiſis, & ma penſion eſt allée à tous les diables. Cela eſt triſte, lui dis-je, mais ne te reſte-il pas encore quelqu'eſpérance de ce côté-là ? Pas la moindre, me répondit-il ; le ſeigneur Gomez del Ribéro, auſſi gueux que ſon bel-eſprit, eſt abîmé : il ne reviendra, dit-on, jamais ſur l'eau.

Sur

Sur ce pied-là, lui repliquai-je, mon ami, il faut que je te fasse donner quelque poste, qui te console de la perte de ta pension. Je te dispense de ce soin-là, me dit-il; quand tu m'offrirois dans les bureaux du ministere un emploi de trois mille écus d'appointemens, je le refuserois: Des occupations de commis ne conviennent pas au génie d'un nourrisson des muses; il me faut des amusemens litteraires. Que te dirai-je enfin? Je suis né pour vivre & mourir en poëte, & je veux remplir mon sort.

Au reste, continua-t-il, ne t'imagine pas que nous soyons fort malheureux; outre que nous vivons dans une parfaite indépendence, nous sommes de gaillards sans souci; on croit que nous faisons souvent des repas de Démocrite, & l'on est là-dessus dans l'erreur. Il n'y a pas un de mes confreres, sans en excepter les faiseurs d'almanachs, qui ne soit commensal dans quelque bonne maison; pour moi, j'en ai deux où l'on me reçoit avec plaisir. J'ai deux couverts assurés: l'un chez un gros directeur des fermes, à qui j'ai dédié un roman; & l'autre chez un riche bourgeois de Madrid, qui a la rage de vouloir toujours avoir à sa table de beaux esprits: heureusement il n'est pas fort délicat sur le choix, & la ville lui en fournit autant qu'il en veut.

Je cesse donc de te plaindre, dis-je au poëte des Asturies, puisque tu es content de ta con-

condition. Quoiqu'il en soit, je te protesse de nouveau que tu as toujours dans Gil Blas un ami à l'épreuve de ta negligence à le cultiver; si tu as besoin de ma bourse, viens hardiment à moi: Qu'une mauvaise honte ne te prive point d'un secours infaillible, & ne me ravisse point le plaisir de t'obliger.

A ce sentiment généreux, s'écria Nugnez, je te reconnois, Santillane, & je te rends mille graces de la disposition favorable où je te vois pour moi; il faut, par reconnoissance, que je te donne un avis salutaire: Pendant que le comte-duc peut tout encore, & que tu possedes ses bonnes graces, profite du tems: hâte-toi de t'enrichir; car ce ministre, à ce qu'on m'a dit, branle dans le manche. Je demandai à Fabrice s'il sçavoit cela de bonne part, & il me répondit: Je tiens cette nouvelle d'un vieux chevalier de Calatrave, qui a un talent tout particulier pour découvrir les choses les plus secrettes; on écoute cet homme comme un oracle, & voici ce que je lui entendis dire hier: Le comte-duc, disoit-il, a un grand nombre d'ennemis, qui se réunissent tous pour le perdre. Il compte trop sur l'ascendant qu'il a sur l'esprit du roi: ce monarque, à ce qu'on prétend, commence à prêter l'oreille aux plaintes qui déja vont jusqu'à lui. Je remerciai Nugnez de son avertissement; mais j'y fis si peu d'attention, & je m'en retournai au logis, persuadé que l'autorité de mon maître etoit inébranlable, le regar-

dant comme un de ces vieux chênes, qui ont pris racine dans une forêt, & que les orages ne sçauroient abattre.



CHAPITRE VIII.

Comment Gil Blas apprit que l'avis de Fabrice n'étoit point faux. Du voyage que le roi fit à Saragosse.

CEPENDANT ce que le poëte des Asturies m'avoit dit, n'étoit point sans fondement. Il y avoit au palais une confédération furtive contre le comte-duc, de laquelle on prétendoit que la reine étoit le chef; & toutefois il ne transpiroit rien dans le public des mesures que les confédérés prenoient pour déplacer ce ministre. Il s'écoula même depuis ce tems-là plus d'une année sans que je m'apperçusse que sa faveur eût reçu la moindre atteinte.

Mais la révolte des Catalans, soutenus par la France, & les mauvais succès de la guerre contre ces rebelles, exciterent les murmures du peuple, qui se plaignit du gouvernement. Ces plaintes donnerent lieu à la tenue d'un conseil en présence du roi, qui voulut que le marquis de Grana, ambassadeur de l'empereur à la cour d'Espagne, s'y trouvât. Il y fut mis en délibération, s'il étoit plus à propos que le roi demeurât en Castille, ou qu'il

passât en Arragon pour se faire voir à ses troupes. Le comte-duc, qui avoit envie que ce prince ne partît point pour l'armée, parla le premier : il représenta qu'il étoit plus convenable à la majesté royale de ne pas sortir du centre de ses états, & il appuya son sentiment de toutes les raisons que son éloquence put lui fournir. Il n'eut pas plutôt achevé son discours, que son avis fut généralement suivi de toutes les personnes du conseil, à la réserve du marquis de Grana, qui n'écoutant que son zele pour la maison d'Autriche, & se laissant aller à la franchise de sa nation, combattit le sentiment du premier ministre, & soutint l'avis contraire avec tant de force, que le roi, frappé de la solidité de ses raisonnemens, embrassa son opinion, quoiqu'elle fût opposée à toutes les voix du conseil, & marqua le jour de son départ pour l'armée.

C'étoit pour la premiere fois de sa vie que ce monarque avoit osé penser autrement que son favori, qui regardant cette nouveauté comme un sanglant affront, en fut très-mortifié. Dans le tems que ce ministre alloit se retirer dans son cabinet pour y ronger en liberté son frein, il m'apperçut, m'appella, & m'ayant fait entrer avec lui, il me raconta d'un air agité ce qui s'étoit passé au conseil; ensuite comme un homme qui ne pouvoit revenir de sa surprise : Oui, Santillane, continua-t-il, le roi, qui depuis plus de vingt ans ne parle que par ma bouche, & ne voit que par mes yeux, a pré-

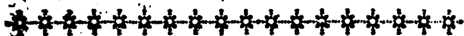
a préferé l'avis de Grana au mien : & de quelle maniere encore ? en comblant d'éloges cet ambassadeur, & sur-tout en louant son zele pour la maison d'Autriche, comme si cet Allemand en avoit plus que moi.

Il est aisé de juger par-là, poursuivit le ministre, qu'il y a un parti formé contre moi, & j'ai tout lieu de penser que la reine est à la tête. Hé ! monseigneur, lui dis je, de quoi vous inquiétez-vous ? Pouvez-vous craindre la reine ? Cette princesse depuis plus de douze ans n'est-elle pas accoutumée à vous voir maître des affaires, & n'avez-vous pas mis le roi dans l'habitude de ne la pas consulter ? A l'égard du marquis de Grana, le monarque peut s'être rangé de son sentiment, par l'envie qu'il a de voir son armée & de faire une campagne. Tu n'y es pas, interrompit le comte-duc ; dis plutôt que mes ennemis esperent que le roi étant parmi ses troupes, sera toujours environné des grands qui l'auront suivi, & qu'il s'en trouvera plus d'un assez mécontent de moi, pour oser lui tenir des discours injurieux à mon ministere. Mais ils se trompent, poursuivit-il ; je sçaurai bien pendant le voyage rendre ce prince inaccessible à tous les grands : ce qu'il fit en effet d'une maniere qui mérite bien d'être détaillée.

Le jour du départ du roi étant venu, ce monarque, après avoir chargé la reine du soin du gouvernement en son absence, se mit en

chemin pour Saragoſſe; mais avant que d'y arriver, il paſſa par Aranjuez, dont il trouva le ſéjour ſi délicieux, qu'il s'y arrêta près de trois ſemaines. D'Aranjuez le miniſtre le fit aller à Cuença, où il l'amuſa encore plus long-tems par les divertiſſemens qu'il lui donna. Enſuite les plaiſirs de la chaſſe occuperent ce prince à Molina d'Arragon; après quoi il fut conduit à Saragoſſe. Son armée n'étoit pas loin de-là, & il ſe préparoit à s'y rendre; mais le comte-duc lui en ôta l'envie, en lui faiſant accroire qu'il ſe mettroit en danger d'être pris par les François, qui étoient maîtres de la plaine de Monçon: de ſorte que le roi épouvanté d'un peril qu'il n'avoit nullement à craindre, prit le parti de demeurer enfermé chez lui comme dans une priſon. Le miniſtre profitant de ſa terreur, & ſous prétexte de veiller à ſa ſûreté, le garda, pour ainſi dire, à vue; ſi bien que les grands, qui avoient fait une exceſſive dépenſe pour ſe mettre en état de ſuivre leur ſouverain, n'eurent pas même la ſatisfaction d'obtenir de lui une audience particuliere. Philippe enfin s'ennuyant d'être mal logé à Saragoſſe, d'y paſſer encore plus mal ſon tems, ou, ſi vous voulez, d'être priſonnier, s'en retourna bientôt à Madrid. Ce monarque finit ainſi ſa campagne, laiſſant au marquis de Los Vélez, général de ſes troupes, le ſoin de ſoutenir l'honneur des armes d'Eſpagne.

CHA-



CHAPITRE IX.

De la révolution de Portugal, & de la disgrace du comte-duc.

PEU de jours après le retour du roi, il se répandit à Madrid une fâcheuse nouvelle : On apprit que les Portugais, regardant la révolte des Catalans comme une belle occasion que la fortune leur offroit de secouer le joug Espagnol, s'en étoient saisis : qu'ils avoient pris les armes, & choisi pour leur roi le duc de Bragance ; qu'ils étoient dans la résolution de le maintenir sur le trône, & qu'ils comptoient bien de n'en pas avoir le démenti, l'Espagne ayant alors sur les bras des ennemis en Allemagne, en Italie, en Flandres & en Catalogne. Ils ne pouvoient effectivement trouver une conjoncture plus favorable pour s'affranchir d'une domination qu'ils détestoient.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que le comte-duc, dans le tems que la cour & la ville paroissoient consternées de cette nouvelle, en voulut plaisanter avec le roi aux dépens du duc de Bragance ; mais les traits railleurs déplacés tournent ordinairement contre ceux qui les ont lancés. Philippe bien loin de se prêter à ses mauvaises plaisanteries,

prit

prit un air sérieux, qui le déconcerta, & lui fit pressentir sa disgrace. Ce ministre ne douta plus de sa chûte, quand il apprit que la reine s'étoit ouvertement déclarée contre lui, & qu'elle l'accusoit hautement d'avoir par sa mauvaise administration causé la révolte du Portugal. La plûpart des grands, & sur-tout ceux qui avoient été à Saragosse, ne s'apperçurent pas plutôt qu'il se formoit un orage sur la tête du comte-duc, qu'ils se joignirent à la reine ; & ce qui porta le dernier coup à sa faveur, c'est que la duchesse douairiere de Mantoue, ci-devant gouvernante de Portugal, revint de Lisbonne à Madrid, & fit voir clairement au roi que la révolte de ce royaume n'étoit arrivée que par la faute de son premier ministre.

Les discours de cette princesse firent toute l'impression qu'ils pouvoient faire sur l'esprit du monarque, qui revenant enfin de son entêtement pour son favori, se dépouilla de toute l'affection qu'il avoit pour lui. Lorsque ce ministre fut informé que le roi écoutoit ses ennemis, il s'avisa de lui écrire un billet, pour lui demander la permission de se démettre de son emploi, & de s'éloigner de la cour, puisqu'on lui faisoit l'injustice de lui imputer tous les malheurs arrivés à la monarchie pendant le cours de son ministere. Il s'imaginoit que cette lettre feroit un grand effet, croyant que le prince conservoit encore pour lui assez d'amitié pour ne vouloir pas con-

consentir à son éloignement ; mais toute la réponse que lui fit sa majesté, fut qu'elle lui accordoit la permission qu'il demandoit, & qu'il pouvoit se retirer où bon lui sembleroit.

Ces paroles écrites de la main du roi furent un coup de tonnerre pour monseigneur, qui ne s'y étoit nullement attendu. Néanmoins, quoiqu'il en fût étourdi, il affecta un air de constance, & me demanda ce que je ferois à sa place. Je prendrois, lui dis-je, aisément mon parti ; j'abandonnerois la cour, & j'irois à quelqu'une de mes terres passer tranquillement le reste de mes jours. Tu penses sainement, repliqua mon maître, & je prétends bien aller finir ma carriere à Loëches, après que j'aurai seulement une fois entretenu le monarque : je suis bien aise de lui remontrer, que j'ai fait humainement tout ce que j'ai pu, pour bien soutenir le pesant fardeau dont j'étois chargé ; mais qu'il n'a pas dépendu de moi de prevenir les tristes évenemens dont on me fait un crime ; n'étant point en cela plus coupable qu'un habile pilote, qui, malgré tout ce qu'il peut faire, vit son vaisseau emporté par les vents & par les flots. Ce ministre se flattoit encore qu'en parlant au prince il pourroit rajuster les choses, & regagner le terrein qu'il avoit perdu ; mais il ne peut en avoir audience, & de plus on lui envoya demander la clef dont il se servoit pour entrer, quand il

& des favoris, qui oublient que leur sort dépend de leur souverain. Le duc de Lerme n'y a-t-il pas été trompé aussi bien que moi, quoiqu'il s'imaginât que la pourpre, dont il étoit revêtu, fût un sûr garant de l'éternelle durée de son autorité ?

C'est de cette façon que le comte-duc exhortoit son épouse à s'armer de patience, pendant qu'il étoit lui-même dans une agitation, qui se renouvelloit tous les jours par les dépêches qu'il reçevoit de don Henri, lequel étant demeuré à la cour pour observer ce qui s'y passeroit, avoit soin de l'en informer exactement. C'étoit Scipion qui apportoit les lettres de ce jeune seigneur, auprès de qui il étoit encore, & avec qui je ne demeurois plus depuis son marriage avec dona Juanna. Les dépêches de ce fils adopté étoient toutes remplies de fâcheuses nouvelles, & malheureusement on n'en attendoit pas d'autres de lui. Tantôt il mandoit que les grands ne se contentoient pas de se rejouir publiquement de la retraite du comte-duc, qu'ils s'étoient tous réunis pour faire chasser ses créatures des charges & des emplois qu'elles possédoient. & les faire remplacer par ses ennemis. Une autre fois il écrivoit que don Louis de Haros commençoit d'entrer en faveur, & que suivant toutes les apparences, il alloit devenir premier ministre. De toutes les choses chagrinantes que mon maître apprit, celle qui parut l'affliger davantage, fut le changement

qui

qui se fit dans la viceroyauté de Naples, que la cour, pour le mortifier seulement, ôta au duc de Médina de la Torrès, qu'il aimoit, pour la donner à l'Amirante de Castille, qu'il avoit toujours haï.

On peut dire que pendant trois mois monseigneur ne sentit dans la solitude que trouble & que chagrin; mais son confesseur, qui étoit un religieux de l'ordre de St. Dominique, & qui joignoit à une solide piété une mâle éloquence, eut le pouvoir de le consoler. A force de lui représenter avec énergie qu'il ne devoit plus penser qu'à son salut, il eut, avec le secours de la grace, le bonheur de détacher son esprit de la cour. Son excellence ne voulut plus sçavoir de nouvelles de Madrid, & n'eut plus d'autre soin que de se disposer à bien mourir. Madame d'Olivarés, de son côté, faisant un assez bon usage de sa retraite, trouva dans le couvent dont elle étoit fondatrice, une consolation préparée par la Providence: Il y eut, parmi les religieuses, de Saintes filles, dont les discours pleins d'onction tournerent insensiblement en douceur l'amertume de sa vie. A mesure que mon maître détournoit sa pensée des affaires du monde, il devenoit plus tranquille. Voici de quelle maniere il regloit sa journée: Il passoit presque toute la matinée à entendre des messes dans l'églîse des religieuses; ensuite il revenoit dîner; après quoi il s'amusoit pendant deux heures à jouer à

toutes ſortes de jeux avec moi & quelques-uns de ſes plus affectionnés domeſtiques ; puis il ſe retiroit ordinairement tout ſeul dans ſon cabinet, où il demeuroit juſqu'au coucher du ſoleil ; alors il faiſoit le tour de ſon jardin, ou bien il alloit en carroſſe ſe promener aux environs de ſon château, accompagné tantôt de ſon confeſſeur & tantôt de moi.

Un jour que j'étois ſeul avec lui, & que j'admirois la ſérénité qui brilloit ſur ſon viſage, je pris la liberté de lui dire : Monſeigneur, permettez-moi de laiſſer éclater ma joie ; à l'air de ſatisfaction que je vous vois, je juge que votre excellence commence à s'accoutumer à la retraite. J'y ſuis déja tout accoutumé, me répondit-il ; & quoique je ſois depuis long-tems dans l'habitude de m'occuper d'affaires, je te proteſte, mon enfant, que je prends de jour en jour plus de goût à la vie douce & paiſible que je mene ici.



CHA-



CHAPITRE XI.

Le comte-duc devient tout-à-coup triste & rêveur. Du sujet étonnant de sa tristesse, & de la suite fâcheuse qu'elle eut.

MONSEIGNEUR, pour varier ses occupations, s'amusoit aussi quelquefois à cultiver son jardin. Un jour que je le regardois travailler, il me dit en plaisantant : Tu vois, Santillane, un ministre banni de la cour, devenu jardinier à Loëches. Monseigneur, lui répondis-je sur le même ton, je m'imagine voir Denis de Siracuse maître d'école à Corinthe. Mon maître sourit de ma réponse, & ne me sçut pas mauvais gré de la comparaison.

Nous étions tous ravis au château de voir le patron, supérieur à sa disgrace, trouver des charmes dans une vie si différente de celle qu'il avoit toujours menée, lorsque nous nous apperçûmes avec douleur qu'il changeoit à vue d'œil. Il devint sombre, rêveur, & tomba dans une mélancolie profonde. Il cessa de jouer avec nous, & ne parut plus sensible à tout ce que nous pouvions inventer pour le divertir. Il s'enfermoit après son dîner dans son cabinet, où il demeuroit tout seul jusqu'au soir. Nous nous imaginions que sa tristesse étoit causée par des retours de sa

grandeur passée; & dans cette opinion nous fâchions après lui le pere Dominicain, dont pourtant l'éloquence ne pouvoit triompher de la mélancolie de monseigneur, laquelle, au lieu de diminuer, sembloit aller en augmentant.

Il me vint dans l'esprit que la tristesse de ce ministre pouvoit avoir une cause particuliere, qu'il ne vouloit pas dire; ce qui me fit former le dessein de lui arracher son secret. Pour y parvenir, j'épiai le moment de lui parler sans témoins; & l'ayant trouvé: Monseigneur, lui dis-je d'un air mêlé de respect & d'affection, est-il permis à Gil Blas d'oser faire une question à son maître? Tu peux parler, me répondit-il, je te le permets. Qu'est devenu, repris-je, cet air content qui paroissoit sur le visage de votre excellence? N'auriez-vous plus l'ascendant que vous aviez pris sur la fortune? Votre faveur perdue exciteroit-elle en vous de nouveaux regrets? Seriez-vous replongé dans cet abyme d'ennuis, d'où votre vertu vous avoit tiré? Non, graces au ciel! repartit le ministre, ma mémoire n'est plus occupée du personnage que j'ai fait à la cour, & j'ai pour jamais oublié les honneurs qu'on m'y a rendus. Hé! pourquoi donc, lui repliquai-je, si vous avez la force de n'en plus rappeller le souvenir, avez-vous la foiblesse de vous abandonner à une mélancolie qui nous allarme tous? Qu'avez-vous, mon cher maître? poursuivis-je en me jettant à

ses genoux ; vous avez sans doute un secret chagrin, qui vous devore : pouvez-vous en faire un mystere à Santillane, dont vous connoissez la discretion, le zele & la fidélité ? Par quèl malheur ai-je perdu votre confiance ?

Tu la possedes toujours, me dit monseigneur ; mais je t'avouerai, que j'ai de la répugnance à te révéler ce qui fait le sujet de la tristesse, où tu me vois enseveli : cependant je ne puis tenir contre les instances d'un serviteur & d'un ami tel que toi. Apprends donc ce qui fait ma peine ; ce n'est qu'au seul Santillane que je puis me résoudre à faire une pareille confidence. Oui, continua-t-il, je suis la proie d'une noire mélancolie, qui consume peu-à-peu mes jours ; je vois presqu'à tout moment un spectre, qui se présente devant moi sous une forme effroyable. J'ai beau me dire à moi-même, que ce n'est qu'une illusion, qu'un phantôme, qui n'a rien de réel, ses apparitions continuelles me blessent la vue, & m'inquiétent. Si j'ai la tête assez forte pour être persuadé qu'en voyant ce spectre je ne vois rien, je suis assez foible pour m'affliger de cette vision. Voilà ce que tu m'as force de te dire, ajouta-t-il ; juges à présent si j'ai tort de vouloir cacher à tout le monde la cause de ma mélancolie.

J'appris avec autant de douleur que d'étonnement une chose si extraordinaire, & qui supposoit un dérangement dans la machine. Monseigneur, dis-je au ministre, cela ne vien-

droit-il point du peu de nourriture que vous prenez ? car votre sobriété est excessive. C'est ce que j'ai pensé d'abord, repondit-il, & pour éprouver si c'étoit à la diete que je m'en devois prendre, je mange depuis quelques jours plus qu'à l'ordinaire ; & tout cela est inutile, le phantôme ne disparoît point. Il disparoîtra, repris-je pour le consoler ; & si votre excellence vouloit un peu se dissiper en jouant encore avec ses fideles serviteurs, je crois qu'elle ne tarderoit gueres à se voir délivrée de ses noirs vapeurs.

Peu de tems après cet entretien monseigneur tomba malade ; & sentant que l'affaire deviendroit sérieuse, il envoya chercher deux notaires à Madrid, pour leur faire faire son testament. Il fit venir aussi trois fameux médecins, qui avoient la réputation de guérir quelquefois leurs malades. Aussitôt que le bruit de l'arrivée de ces derniers se répandit dans le château, on n'y entendit que des plaintes & des gémissemens ; on y regarda la mort du maître comme prochaine, tant on y étoit prévenu contre ces messieurs. Ils avoient amené avec eux un apotiquaire & un chirurgien, ordinaires exécuteurs de leurs ordonnances. Ils laisserent d'abord les notaires faire leur métier, après quoi ils se disposerent à faire le leur. Comme ils étoient dans les principes du docteur Sangrado, dès la premiere consultation ils ordonnerent saignées sur saignées ; ensorte qu'au bout de six jours


A Smith sc

jours ils réduisirent le comte-duc à l'extrémité, & le septieme ils le délivrerent de sa vision.

Après la mort de ce ministre, il regna dans le château de Loëches une vive & sincere douleur. Tous ses domestiques le pleurerent amerement. Bien-loin de se consoler de sa perte par la certitude d'être compris dans son testament, il n'y en avoit pas un qui n'eût volontiers renoncé à son legs pour le rappeller à la vie. Pour moi, qu'il avoit le plus cheri, & qui m'étois attaché à lui par pure inclination pour sa personne, j'en fus encore plus touché que les autres. Je doute qu'Antonia m'ait coûté plus de larmes que le comte-duc.



CHAPITRE XII.

De ce qui se passa au château de Loëches après la mort du comte-duc; & du parti que prit Santillane.

LE ministre, ainsi qu'il l'avoit ordonné, fut inhumé sans pompe & sans éclat dans le monastere des religieuses, au bruit de nos lamentations. Après les funerailles, madame d'Olivarés nous fit lire le testament, dont tous les domestiques eurent sujet d'être satisfaits. Chacun avoit un legs proportion-

né à la place qu'il occupoit, & le moindre legs étoit de deux mille écus : le mien étoit le plus considérable de tous ; monseigneur me laissoit dix mille pistoles pour marquer l'affection singuliere qu'il avoit eue pour moi. Il n'oublia pas les hôpitaux, & fonda des services annuels dans plusieurs couvens.

Madame d'Olivarés renvoya tous les domestiques à Madrid toucher leurs legs chez l'intendant don Raimond Caporis, qui avoit ordre de les leur délivrer ; mais je ne pus partir avec eux : une grosse fievre, fruit de mon affliction, me retint au château sept à huit jours. Pendant ce tems-là, le pere de St. Dominique ne m'abandonna point. Ce bon religieux m'avoit pris en amitié ; & s'intéressant à mon salut, il me demanda, quand il me vit convalescent, ce que je voulois devenir. Je n'en sçais rien, lui répondis-je, mon révérend pere ; je ne suis point encore d'accord avec moi-même là-dessus : il y a des momens où je suis tenté de m'enfermer dans une cellule pour y faire pénitence. Momens précieux ! s'écria le Dominicain : Seigneur de Santillane, vous feriez bien d'en profiter : Je vous conseille en ami, sans que vous cessiez pour cela d'être séculier, de vous retirer dans notre couvent de Madrid, par exemple ; de vous en rendre bienfaiteur par une donation de tous vos biens, & d'y mourir sous l'habit de St. Dominique. Il y a bien des

per-

personnes qui expient une vie mondaine par une pareille fin.

Dans la disposition où étoit mon esprit, le conseil du religieux ne me révolta point, & je répondis à sa révérence, que je ferois sur cela mes réflexions. Mais ayant consulté là-dessus Scipion, que je vis un moment après le moine, il s'éleva contre cette pensée, qui lui parut une idée de malade. Fi donc, seigneur de Santillane! me dit-il, une semblable retraite peut-elle vous flatter? Votre château de Llyrias ne vous en offre-t-il pas une plus agréable? Si vous en étiez autrefois charmé, vous en gouterez encore mieux les douceurs présentement, que vous êtes dans un âge plus propre à vous laisser toucher des beautés de la nature.

Le fils de la Coscolina n'eut pas de peine à me faire changer de sentiment. Mon ami, lui dis-je, tu l'emportes sur le pere de St. Dominique. Je vois bien en effet que je ferai mieux de retourner à mon château; je m'arrête à ce parti. Nous regagnerons Llyrias aussitôt que je serai en état d'en reprendre le chemin: ce qui arriva bientôt; car n'ayant plus de fievre, je me sentis en peu de tems assez fort pour exécuter cette résolution. Nous nous rendîmes à Madrid, Scipion & moi. La vue de cette ville ne me fit plus autant de plaisir qu'elle m'en avoit fait auparavant. Comme je sçavois que presque tous ses habitans avoient en horreur la mémoire d'un ministre, dont je conservois le plus tendre souvenir,

venir, je ne pouvois la regarder de bon œil : aussi je n'y demeurai que cinq ou six jours, que Scipion employa aux préparatifs de notre départ pour Llyrias. Pendant qu'il songeoit à notre équipage, j'allai trouver Caporis, qui me donna mon legs en doublons. Je vis aussi les receveurs des commanderies sur lesquelles j'avois des pensions ; je pris des arrangemens avec eux pour le payement : en un mot, je mis ordre à toutes mes affaires.

La veille de notre départ, je demandai au fils de la Coscolina s'il avoit pris congé de don Henri. Oui, me répondit-il, nous nous sommes séparés ce matin tous deux à l'amiable : il m'a pourtant témoigné qu'il étoit faché que je le quittasse ; mais s'il étoit content de moi, je ne l'étois gueres de lui. Ce n'est point assez que le valet plaise au maître, il faut en même tems que le maître plaise au valet ; autrement ils sont l'un & l'autre fort mal ensemble. D'ailleurs, ajouta-t-il, don Henri ne fait plus à la cour qu'une pitoyable figure ; il y est tombé dans le dernier mépris : on le montre au doigt dans les rues, & on ne l'appelle plus que fils de la Génoise. Jugez s'il est gracieux pour un garçon d'honneur de servir un homme déshonoré.

Nous partîmes enfin de Madrid un beau jour au lever de l'aurore, & nous prîmes la route de Cuença. Voici dans quel ordre & dans quel équipage : Nous étions, mon confident & moi, dans une chaise tirée par deux

deux mules conduites par un poſtillon ; trois mulets chargés de nos hardes & de notre argent, & menés par deux palefreniers, nous ſuivoient immédiatement ; & deux grands laquais, choiſis par Scipion, venoient enſuite montés ſur deux mules, & armés juſqu'aux dents : les palefreniers de leur côté portoient des ſabres, & le poſtillon avoit deux bons piſtolets à l'arçon de ſa ſelle. Comme nous étions ſept hommes, dont il y en avoit ſix fort réſolus, je me mis gaiement en chemin, ſans appréhender pour mon legs. Dans les villages par où nous paſſions, nos mulets faiſoient orgueilleuſement entendre leurs ſonnettes ; les payſans accouroient à leurs portes pour voir défiler notre équipage, qui leur paroiſſoit tout au moins celui d'un grand qui alloit prendre poſſeſſion d'une viceroyauté.



CHAPITRE XIII.

Du retour de Gil Blas dans ſon château. De la joie qu'il eut de trouver Séraphine ſa filleule nubile, & de quelle dame il devint amoureux.

J'Employai quinze jours à me rendre à Llyrias, rien ne m'obligeant d'y aller à grandes journées ; tout ce que je ſouhaitois, c'étoit d'y arriver heureuſement, & mon ſouhait

hait fut exaucé. La vue de mon château m'inſpira d'abord quelques penſées triſtes, en me rappellant le ſouvenir d'Antonia: mais je ſçus bientôt m'en diſtraire, ne voulant m'occuper que de ce qui pouvoit me faire plaiſir; outre que vingt-deux ans, qui s'étoient écoulés depuis ſa mort, en avoient fort affoibli le ſentiment.

Sitôt que je fus entré dans le château, Béatrix & ſa fille vinrent me ſaluer d'un air empreſſé; enſuite le pere, la mere & la fille s'accablerent d'accolades avec des tranſports de joie qui me charmerent. Après tant d'embraſſemens, je dis, en regardant avec attention ma filleule, que je trouvai fort aimable: Eſt-il poſſible que ce ſoit là cette Séraphine que je laiſſai au berceau quand je partis de Llyrias? Je ſuis ravi de la revoir ſi grande & ſi jolie; il faut que nous ſongions à l'établir. Comment donc, mon cher parrain, s'écria ma filleule en rougiſſant un peu de mes dernieres paroles, il n'y a qu'un inſtant que vous me voyez, & vous ſongez déja à vous défaire de moi! Non, ma fille, lui repliquai-je, nous ne prétendons point vous perdre en vous mariant: nous voulons un mari qui vous poſſede ſans qu'il vous enleve à vos parens, & qui vive, pour ainſi dire, avec nous.

Il s'en préſente un de cette eſpece, dit alors Béatrix: Un gentilhomme de ce pays-ci a vu Séraphine un jour à la meſſe, dans la chapelle de ce hameau, & en eſt devenu amoureux.

reux. Il m'eſt venu voir, m'a déclaré ſa paſſion, & demandé mon aveu. Vous jugez bien quelle réponſe je lui ai faite. Quand vous auriez mon agrément, lui ai-je dit, vous n'en ſeriez pas plus avancé ; Séraphine dépend de ſon pere & de ſon parrain, qui ſeuls peuvent diſpoſer d'elle : Tout ce que je puis pour vous, c'eſt de leur écrire pour les informer de votre recherche, qui fait honneur à ma fille. Effectivement, meſſieurs, pourſuivit-elle, c'eſt ce que j'allois inceſſamment vous mander ; mais vous voilà revenus, vous ferez ce que vous jugerez à propos.

Au reſte, dit Scipion, de quel caractere eſt cet *Hidalgo ?* ne reſſemble-t-il pas à la plûpart de ſes pareils ? n'eſt-il pas fier de ſa nobleſſe & inſolent avec les roturiers ? Oh pour cela, non, répondit Béatrix ; c'eſt un garçon d'une douceur & d'une politeſſe achevée, de bonne mine d'ailleurs, & qui n'a pas encore trente ans accomplis. Vous nous faites, dis-je à Béatrix, un aſſez beau portrait de ce cavalier ; comment s'appelle t-il ? Don Juan de Jutella, repartit la femme de Scipion : il n'y a pas long-tems qu'il a recueilli la ſucceſſion de ſon pere, & il vit dans ſon château éloigné d'ici d'une lieue avec une ſœur cadette qu'il a ſous ſa conduite. J'ai autrefois, repris-je, entendu parler de la famille de ce gentilhomme ; c'eſt une des plus nobles du royaume de Valence. J'eſtime moins la nobleſſe, s'écria

Scipion, que les qualités du cœur & de l'esprit ! & ce don Juan nous conviendra, si c'est un honnête homme. Il en a la réputation, dit Séraphine, en se mêlant à l'entretien ; les habitans de Llyrias qui le connoissent, en disent tous les biens du monde. A ces paroles de ma filleule, je regardai avec un souris son pere, qui les ayant saisies aussi-bien que moi, jugea que le galant ne déplaisoit point à sa fille.

Ce cavalier apprit bientôt notre arrivée à Llyrias, puisque deux jours après nous le vîmes paroître au château. Il nous aborda de bonne grace ; & bien loin de démentir par sa présence ce que Béatrix nous avoit dit de lui, nous fit concevoir une haute opinion de son mérite. Il nous dit qu'en qualité de voisin, il venoit nous féliciter sur notre heureux retour. Nous le reçûmes le plus gracieusement qu'il nous fut possible, mais cette visite ne fut que de pure civilité : elle se passa toute en complimens de part & d'autre ; & don Juan, sans nous dire un mot de son amour pour Séraphine, se retira en nous priant seulement de lui permettre de nous revenir voir, & de profiter d'un voisinage qu'il prévoyoit lui devoir être d'un grand agrément. Lorsqu'il nous eut quittés, Béatrix nous demanda ce que nous pensions de ce gentilhomme. Nous lui répondîmes qu'il nous avoit prévenus en sa faveur, & qu'il nous sembloit que la fortune ne pouvoit offrir à Séraphine un meilleur parti.

Dès le jour suivant, je sortis après le dîner avec le fils de la Coscolina pour aller rendre la visite que nous devions à don Juan. Nous prîmes la route de son château conduits par un guide, qui nous dit après trois quarts d'heure de chemin : Voici le château du seigneur don Juan de Jutella. Nous eûmes beau regarder de tous nos yeux dans la campagne, nous fûmes long-tems sans l'appercevoir ; nous ne le découvrîmes qu'en y arrivant, attendu qu'il étoit situé au pied d'une montagne, au milieu d'un bois dont les arbres élevés le déroboient à notre vue. Il avoit un air antique & délabré, qui prouvoit moins l'opulence de son maître, que sa noblesse. Néanmoins quand nous y fûmes entrés, nous trouvâmes la caducité du bâtiment compensée par la propreté des meubles.

Don Juan nous reçut dans une salle bien ornée, où il nous présenta une dame qu'il appella devant nous sa sœur Dorothée, & qui pouvoit avoir dix-neuf à vingt ans. Elle étoit fort parée, comme une personne qui s'étant attendue à notre visite, avoit envie de nous paroître aimable ; & s'offrant à ma vue avec tous ses charmes, elle fit sur moi la même impression qu' Antonia, c'est-à-dire, que je fus troublé ; mais je cachai si bien mon trouble que Scipion même ne le remarqua pas. Notre conversation roula, comme celle du jour précédent, sur le plaisir mutuel que nous nous faisions de nous voir

quelquefois, & de vivre ensemble en bons voisins. Il ne nous parla point encore de Séraphine, & nous ne lui dîmes rien qui pût l'engager à nous déclarer son amour; nous étions bien aises de le voir venir là-dessus. Pendant notre entretien je jettois souvent la vue sur Dorothée, quoique j'affectasse de l'envisager le moins qu'il m'étoit possible; & toutes les fois que mes regards rencontroient les siens, c'étoit autant de traits nouveaux qu'elle me lançoit dans le cœur. Je dirai pourtant, pour rendre une exacte justice à l'objet aimé, que ce n'étoit point une beauté parfaite: si elle avoit la peau d'une blancheur éblouissante & la bouche plus vermeille que la rose, son nez étoit un peu trop long & ses yeux trop petits: cependant le tout ensemble m'enchantoit.

Enfin, je ne sortis point du château de Jutella comme j'y étois entré; & m'en retournant à Llyrias l'esprit rempli de Dorothée, je ne voyois qu'elle, je ne parlois que d'elle. Comment donc, mon maître, me dit Scipion, en me considérant d'un air étonné; vous êtes bien occupé de la sœur de don Juan! Vous auroit-elle inspiré de l'amour? Oui, mon ami, lui répondis-je, & j'en rougis de honte: O ciel! moi qui depuis la mort d'Antonia ai regardé mille jolies personnes avec indifférence, faut-il que j'en rencontre une qui m'enflamme à mon âge, sans que je puisse m'en défendre? Hé bien! monsieur, reprit

le fils de la Coscolina, vous devez vous applaudir de l'aventure, au lieu de vous en plaindre ; vous êtes encore dans un âge où il n'y a point de ridicule à brûler d'une amoureuse ardeur, & le tems n'a point assez flétri votre front pour vous ôter l'espérance de plaire. Croyez-moi, quand vous reverrez don Juan, demandez-lui hardiment sa sœur : il ne peut la refuser à un homme comme vous ; & d'ailleurs, s'il faut absolument être gentilhomme pour épouser Dorothée, ne l'êtes-vous pas ? Vous avez des lettres de noblesse, cela suffit pour votre postérité : lorsque le tems aura mis sur ces lettres le voile épais dont il couvre l'origine de toutes les maisons, après quatre ou cinq générations la race des Santillanes sera des plus illustres.



CHAPITRE DERNIER.

Du double mariage qui fut fait à Llyrias, & qui finit enfin l'histoire de Gil Blas de Santillane.

SCIPION m'encouragea par ce discours à me déclarer amant de Dorothée, sans songer qu'il m'exposoit à essuyer un refus. Je ne m'y déterminai néanmoins qu'en tremblant. Quoique je ne parusse pas avoir mon âge, & que je pusse me donner dix bonnes années moins que je n'en avois, je ne laissois pas de me croire bien fondé à douter que je

plûs à une jeune beauté. Je pris pourtant la résolution d'en risquer la demande sitôt que je verrois son frere, qui de son côté n'étant pas sûr d'obtenir ma filleule, n'étoit pas sans inquiétude.

Il revint à mon château le lendemain matin dans le tems que j'achevois de m'habiller. Seigneur de Santillane, me dit-il, je viens aujourd'hui à Llyrias pour vous parler d'une affaire sérieuse. Je le fis passer dans mon cabinet, où d'abord entrant en matiere: Je crois, continua-t-il, que vous n'ignorez pas le sujet qui m'amene: J'aime Séraphine. Vous pouvez tout sur son pere; je vous prie de me le rendre favorable; faites-moi obtenir l'objet de mon amour: que je vous doive le bonheur de ma vie. Seigneur don Juan, lui répondis-je, comme vous allez d'abord au fait, vous ne trouverez pas mauvais que je suive votre exemple, & qu'après vous avoir promis mes bons offices auprès du pere de ma filleule, je vous demande les vôtres auprès de votre sœur.

A ces derniers mots don Juan laissa éclater une agréable surprise, dont je tirai un augure favorable. Seroit-il possible, s'écria t-il ensuite, que Dorothée eût fait hier la conquête de votre cœur? Elle m'a charmé, lui dis-je, & je me croirai le plus heureux de tous les hommes, si ma recherche vous plaît à l'un & à l'autre. C'est de quoi vous devez être assuré, me repliqua-t-il; tout nobles que

nous

it la
que
tant
sans

na-
ler.
iens
une
ca-
ois,
jet
ou-
; le
jet
n-
é-
t,
re
o-
na
de

er
re
1-
e
;,
s
l
;
;
;


A Smith sc.

nous ſommes, nous ne dédaignerons pas votre alliance. Je ſuis bien aiſe, lui repartis-je, que vous ne faſſiez pas difficulté de recevoir pour beau-frere un roturier : je vous en eſtime davantage, vous montrez en cela votre bon eſprit ; mais quand vous ſeriez aſſez vain pour ne vouloir accorder votre ſœur qu'à un noble, ſçachez que j'ai de quoi contenter votre vanité : j'ai travaillé vingt ans dans les bureaux du miniſtere ; & le roi, pour récompenſer les ſervices que j'ai rendus à l'état, m'a gratifié des lettres de nobleſſe, que je vais vous faire voir. En achevant ces paroles, je tirai mes patentes d'un tiroir, où je les tenois humblement cachées, & je les préſentai au gentilhomme, qui les lut d'un bout à l'autre attentivement avec une extrême ſatisfaction. Voilà qui eſt bon, reprit-il, en me les rendant, Dorothée eſt à vous. Et vous, m'écriai-je, comptez ſur Séraphine.

Ces deux mariages furent donc ainſi réſolus entre nous. Il ne fut plus queſtion que de ſçavoir ſi les futures y conſentiroient de bonne grace ; car don Juan & moi, également délicats, nous ne prétendions point les obtenir malgré elles. Ce gentilhomme retourna au château de Jutella pour me propoſer à ſa ſœur ; & moi j'aſſemblai Scipion, Béatrix & ma filleule, pour leur faire part de l'entretien que je venois d'avoir avec ce cavalier. Béatrix fut d'avis qu'on l'acceptât pour époux ſans héſiter, & Séraphine fit connoître par ſon

son silence qu'elle étoit du sentiment de sa mere. Pour le pere, il ne fut pas à la vérité d'une autre opinion; mais il témoigna quelqu'inquiétude sur la dot qu'il faudroit, disoit-il, donner à un gentilhomme dont le château avoit un si pressant besoin de réparation. Je fermai la bouche à Scipion, en lui disant que cela me regardoit, & que je faisois présent à ma filleule de quatre mille pistoles pour payer sa dot.

Je revis don Juan dès le soir même. Vos affaires, lui dis-je, vont à merveilles; je souhaite que les miennes ne soient pas dans un plus mauvais état. Elles vont aussi le mieux du monde, me répondit-il; je n'ai pas été à la peine d'employer l'autorité pour avoir le consentement de Dorothée; votre personne lui revient, & vos manieres lui plaisent. Vous appréhendiez de n'être pas de son goût, & elle craint avec plus de raison que n'ayant à vous offrir que son cœur & sa main... Que voudrois-je de plus? interrompis-je tout transporté de joie; puisque la charmante Dorothée n'a point de répugnance à lier son sort au mien, c'est tout ce que je demande: je suis assez riche pour l'épouser sans dot, & sa seule possession comblera tous mes vœux.

Don Juan & moi, fort satisfaits d'avoir heureusement amené les choses jusques-là, nous résolûmes, pour hâter nos nôces, d'en supprimer les cérémonies superflues. J'abouchai ce gentilhomme avec les parens de Séraphine;

phine ; & après qu'ils furent convenus des conditions du mariage ; il prit congé de nous, en nous promettant de revenir le lendemain avec Dorothée. L'envie que j'avois de paroître agréable à cette dame, me fit employer trois bonnes heures pour le moins à m'ajuster, à m'adoniser ; encore ne pus-je parvenir à me rendre content de ma personne. Pour un adolescent qui se prépare à voir sa maîtresse, ce n'est qu'un plaisir ; mais pour un homme qui commence à vieillir, c'est une occupation. Cependant je fus plus heureux que je ne le méritois : je revis la sœur de don Juan, & j'en fus regardé d'un œil si favorable, que je m'imaginai valoir encore quelque chose. J'eus avec elle un long entretien. Je fus charmé du caractere de son esprit, & je jugeai qu'avec de bonnes façons & beaucoup de complaisance, je deviendrois un époux cheri. Plein d'une si douce espérance, j'envoyai chercher deux notaires à Valence, qui firent le contract de mariage ; puis nous eûmes recours au curé de Paterna, qui vint à Llyrias, & nous maria don Juan & moi à nos maîtresses.

Je fis donc allumer pour la seconde fois le flambeau de l'Hymenée, & je n'eus pas sujet de m'en repentir. Dorothée en femme vertueuse se fit un plaisir de son devoir ; & sensible au soin que je prenois d'aller au devant de ses désirs, elle s'attacha bientôt à moi, comme si j'eusse été jeune. D'une autre part, don

don Juan & ma filleule s'enflammerent d'une ardeur mutuelle ; & ce qu'il y a de fingulier, les deux belles fœurs conçurent l'une pour l'autre la plus vive & la plus fincere amitié. De mon côté, je trouvai dans mon beau-frere tant de bonnes qualités, que je me fentis naître pour lui une véritable affection, qu'il ne paya point d'ingratitude. Enfin l'union qui regnoit entre nous étoit telle, que le foir, lorfqu'il falloit nous quitter pour nous raffembler le lendemain, cette féparation ne fe faifoit pas fans peine ; ce qui fut caufe que des deux familles nous réfolûmes de n'en faire qu'une, qui demeureroit tantôt au château de Llyrias, & tantôt à celui de Jutella, auquel pour cet effet on fit de grandes réparations, des piftoles de fon excellence.

Il y a déja trois ans, ami lecteur, que je mene une vie délicieufe avec des perfonnes fi cheres. Pour comble de fatisfaction, le ciel a daigné m'accorder deux enfans, dont l'éducation va devenir l'amufement de mes vieux jours, & dont je crois pieufement être le pere.

FIN du DOUZIEME & DERNIER LIVRE.



APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de monſeigneur le garde des ſçeaux, *le quatrieme tome de l'hiſtoire de Gil Blas de Santillane, par M.* LE SAGE ; & je crois qu'étant donné au Public, il ſoutiendra toute la réputation que l'auteur s'eſt acquiſe par les trois premiers tomes. Fait à Paris, le 29 Octobre 1738.

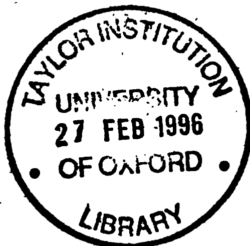
DANCHET.



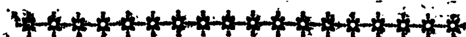
TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce quatrieme volume.



LIVRE DIXIEME.



LIVRE



LIVRE ONZIEME.

LIVRE



LIVRE DOUZIEME.

CHAP.

Fin de la table des chapitres.